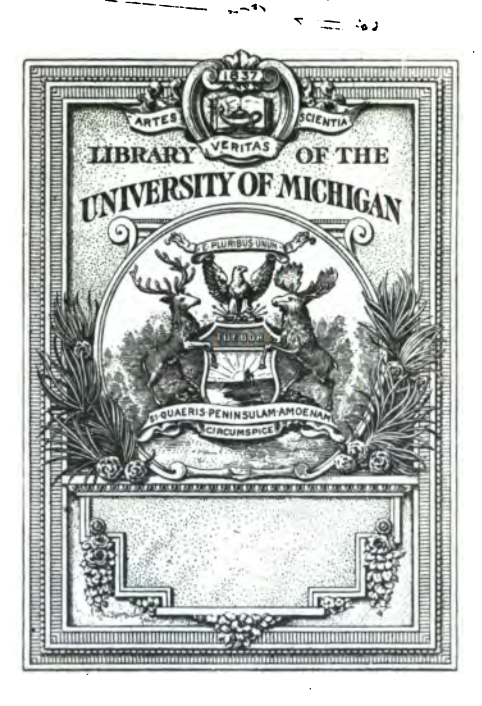

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES

DE

ROGER DE COLLERYE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

ŒUVRES

DE

ROGER DE COLLERYE

Nouvelle édition

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

par

M. CHARLES D'HÉRICAULT



PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLV

A MES CHERS AMIS D'AUXERRE

MESSIEURS LUDOVIC DE VATHAIRE

CHARLES LEPÈRE

PAUL DE LA RUPPELLE.

JE DÉDIE CETTE RÉIMPRESSION

DES ŒUVRES DE LEUR COMPATRIOTE,

EN SOUVENIR DE NOTRE ANCIENNE

AMITIÉ.

CHARLES D'HÉRICAULT.



LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

ROGER DE COLLERYE

e poëte, dont nous éditons aujourdhui les œuvres, a été jusqu'ici à peu près ignoré. Au xvie siècle, Pierre Grosnet fit un quatrain en son honneur dans son *Traité de l'excellence des bons facteurs* (Motz Dorez du grand et saige Cathon, Paris, 1533, petit in-8o). Au xviiie siècle, l'abbé Le Beuf essaya de sauver son nom de l'oubli (*Mercure de France*, décembre 1737, juin 1738). Les recherches que je faisois sur les poëtes du xve et du xvie siècle, mirent sous mes yeux un des deux exemplaires qui restent de ses œuvres; ses poésies me parurent indiquer un caractère original, et sa vie me servit à indiquer la singulière position que tenoient, au commencement du xvie siècle, en présence des premières inspirations de la Renaissance, les derniers défenseurs du génie littéraire du moyen âge (*Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1852). M. Edouard Fournier, que la vive gaieté de ce poëte avoit depuis longtemps frappé, lui consacra de nombreuses pages dans sa curieuse

Histoire des Hôtelleries (Paris, Cherbuliez, 1854). Ce sont là, je crois, tous les efforts qui furent jamais faits pour attirer l'attention sur Roger de Collerye.

Il a pourtant laissé dans l'histoire une trace qui ne s'effacera pas; il présente la plus singulière personnalité parmi les poëtes du commencement du XVIe siècle, et sa vie comme son talent fournissent les plus utiles documents à la philosophie de l'histoire littéraire de ce temps. Il a créé un type national, un type cher à l'esprit françois, celui qui représente le mieux cet esprit dans son état de calme et joyeux loisir. Il a créé le type de ***Roger Bontemps***, ou plutôt il s'est incarné dans ce type: il s'est introduit, pour ainsi dire, dans ce personnage traditionnel de Bon Temps, le symbole de la joie chez les vignerons de la Bourgogne, le mari de la Mère-Folle, et le grand-père de tous les allègres ***Loppinants*** de l'***Infanterie Dijonnoise***. Tous les suppôts de l'Abbé des fous d'Auxerre, tous les Bazochiens, Clercs du Chastelet, Enfants Sans Souci, Sots attendants, toute cette grande famille de philosophes sans chaussures et de gais meurt-de-faim, tous ces mignons festus et goguelus, acolytes de la Mère-Folle, tous étoient ses camarades, et tous ces fous, archifous, lunatiques, hétéroclytes, esventés, poëtes de nature, et autres légitimes enfants du vénérable père Bon Temps, tous reconnurent leur idole dans la jovialité, la pauvreté sans tristesse de Roger de Collerye. Ils ajoutèrent à leur fiction traditionnelle son nom de baptême, Roger, et il est ainsi devenu Roger Bontemps, le Roger Bontemps des chansons.

Ainsi encore il se montre à nos yeux comme un des ancêtres de ces poëtes qu'on a appelés de nos jours les Bohêmes de la littérature. Il est bien le Bohême du xvie siècle, lancé par la mauvaise fortune au milieu d'une époque de transition, oscillant entre le passé et l'avenir, malheureux par là, mais par là aussi instructif et intéressant. Il se sent attiré en arrière par les traditions littéraires et morales du moyen âge; tout son talent, tout son caractère, la simplicité de son cœur et son naturel naïf le poussent vers les inspirations des Trouvères; mais leur littérature n'est plus admirée ni récompensée : Roger de Collerye n'y trouve que la pauvreté et l'obscurité. Il regarde alors, lui aussi, là où vont les regards de tous, vers cette poésie nouvelle, pleine d'harmonie, de faux et étincelant éclat, de creuses et brillantes formules; il y découvre une poétique, des amours et des femmes que ne lui avoient pas montrés ses maîtres du moyen âge. Il laisse entrevoir le résultat de ces influences; il subit quelque peu les lois de ces nouvelles formules, et chante çà et là les tristesses langoureuses de l'amour moderne. Mais son instinct se révolte; l'âge et la pauvreté le ramènent à la poésie leste de ses ancêtres, et il revient avec la vieillesse à cette autre tradition du moyen âge, la pensée de Dieu.

C'est là, pour qui l'a étudié à fond, le côté original de sa vie et de son talent; il nous enseigne le côté moral et littéraire de cette position que la Renaissance faisoit, dans le commencement du xvie siècle, aux derniers disciples des Trouvères.

I

Pierre Roffet annonce que maistre Roger de Collerye, « homme très sçavant, » dont il édite les œuvres, est natif de Paris. Comme cette publication eut lieu en 1536, du vivant de l'auteur, on ne voit guère de motifs de révoquer en doute cette assertion. Goujet dit pourtant qu'il est Anglois, et il se fonde sur ces vers : « Je suis Bon Temps qui, d'Angleterre

> Suis ici venu de grant erre
> En ce pays de l'Auxerrois.

Mais il ne s'agit ici que d'une allégorie, quoiqu'il paroisse improbable qu'une importation angloise en pays étranger, en France surtout, ait jamais pu se présenter avec les qualités de Bon Temps. Je sais bien, d'autre part, que maistre Roger de Collerye ne se fût pas fait faute de se dire « natif de Paris » pour attirer l'attention des bourgeois de la Cité, et rien ne me force à croire que Pierre Roffet se fût fait scrupule de l'aider en cette hâblerie. En tous cas, Roger passa certainement la plus grande partie de sa vie à Auxerre, où il fut successivement secrétaire de monseigneur Jean Baillet, évêque à la fin du xv[e] siècle [1], et de monseigneur François I[er] de Dinteville, qui mourut en 1531. Son successeur, François II de Dinteville, qui occupe un rang distingué

1. On trouve le nom de Roger de Collerye au bas d'un acte de l'évêché d'Auxerre, en l'année 1494.

parmi les diplomates du temps de François Ier, trouva sans doute Collerye trop vieux d'âge et de littérature, et le renvoya. Cette place de secrétaire étoit, pour le poëte, une place littéraire plutôt qu'ecclésiastique; pourtant, à une époque de sa vie qu'on ne peut préciser, il entra dans les ordres. Sa vie passée s'accordoit mal avec la sainteté de son caractère. Il ne réussit jamais à obtenir une place importante.

Il avoit passé ses premières années à dépenser toutes les joies de son existence. Roger de Collerye s'en alloit, non plus comme les vieux jongleurs, par les champs, les fêtes et les châteaux, mais il marchoit gaiement dans sa jeunesse, vêtu de léger, avec le rire à toutes dents. Parfois çà et là on entrevoit le mot de l'avenir, le signe du bohème et le point noir qui s'agrandira plus tard : la fuite momentanée des angelots d'or. On aperçoit à l'horizon *Faulte-d'Argent* et *Plate-Bource*, les deux terribles ennemis de Roger Bon Temps, les deux personnifications redoutées de la misère qui l'attend : ils viennent inspecter le haut-de-chausses du bohème et sa bougette; mais le moment où ils doivent le torturer est loin encore. Roger Bon Temps est dans sa fleur, c'est le roi des bons compagnons, le prince de toute joyeuseté. Tout ce qui rit, tout ce qui boit, tout ce qui chante va vers lui; tout esprit jovial, toute maison en fête sont ouverts à ce poëte sans soucis. Il s'en va, par exemple, à Gurgy, paroisse voisine du château de Régennes; ce sont ses plus heureux jours. Il trouve là son grand ami et joyeux compère, monseigneur de Gurgy, celui qu'on appeloit

Bacchus dans les bonnes compagnies, au milieu des repues franches. Il s'abandonne alors à sa paresse bien-aimée; et, au milieu des pots et des gracieuses aventures, il est trop bon camarade pour ne pas prendre sa part des faciles défauts de son ami. Partout le bohême est bien reçu; il a même crédit, et au delà, chez maistre Huguet Tuillant, l'hoste de la Monnoie, qui, « hommes d'église, jeunes, vieils et chenus, bien les reçoit comme homme de raison. » C'est là qu'il rencontre tous les jeunes clercs, basochiens futurs, qu'il retrouvera plus tard à Paris et pour qui il composera des *Cris*. C'est là qu'il règne et qu'on l'encense, là qu'il hante les suppôts de l'Abbé des fous d'Auxerre, dont il est le poëte titré. Les commérages de la petite ville, la gazette orale, se prélassent à l'hôtel de la Monnoie, et Roger ramasse tout cela pour en faire des vers. Gare aux boulangers dont *le pain ne sent que l'eau*, gare aux usuriers plus « effrénés que pourceaux en la mangeoire ! » C'est là encore que viennent grimacer, comme Arlequin sur son théâtre, tous les événements drôlatiques et malheureux de la journée, larcins joyeux, mariages bizarres, séductions grotesques. Lorsqu'ils auront germé quelque temps dans la tète de Roger, on les retrouvera en chansons et en mascarades, le 18 juillet, le jour où le son des cloches capitulaires aura annoncé que monseigneur l'Abbé des fous d'Auxerre a été élu sous l'orme, en face de la cathédrale, ou le jour des Saints-Innocents, quand, après l'office du soir, on aura crié du haut de la chaire : La Feste aux Fous ! — Maistre Roger signoit ces joyeuses et implacables

satires du signet de *Débridegozier*, et tout étoit dit. — C'est là ce qui reste au poëte du XVIe siècle de la liberté et de la licence du moyen âge.

Roger n'étoit pas toujours d'ailleurs dans la société de ces « happelopins ». Quand il étoit fatigué de prouver son « allégresse de mâchoires, » il s'esquivoit pour aller faire la montre de ses vers à quelques « gens d'honneur. » Il avoit une société choisie de littérateurs de province; l'amour des rimes étoit alors entré dans la bourgeoisie, et la poésie, qu'on confondoit à cette époque avec la science de rhétorique, pouvoit facilement devenir une vertu bourgeoise. Les deux hommes importants de cette académie de hasard étoient sire Estienne Fichet, autrefois greffier de la gruyerie de Dijon, homme expert en rhétorique, et maistre Michel Armant, bourgeois de Dijon, notaire royal. Aux heures graves, il fréquentoit toute la société ecclésiastique qui s'agitoit au-dessous du siége épiscopal, monseigneur de Saint-Eurate, maistre Nicole Berault, maistre Jehan de Guyrolay et maistre Michel Caron, dont il convoitoit la cure. Enfin, dans les grands jours, quand le bohème avoit écrit quelque épître, ballade ou rondeau sérieux et quêteur en même temps, il arboroit l'air solennel, la robe de cérémonie, et, cachant le bohême sous le poëte, il s'en alloit faire humble visite à noble dame Anthoinette Du Chesnay, femme de messire Jacques de Giverlay, seigneur des Champolles. Peut-être aussi profitoit-il de sa figure calme et reposée pour aller se recommander à son illustre protecteur, le révérend

père en Dieu M. Charles du Refuge, abbé de Moustier-la-Celle, près de Troyes[1].

Jusque-là, tout étoit facile dans sa vie; c'étoit bien l'atmosphère où devoit toujours s'agiter la nature de Roger Bon Temps. Les amourettes qu'il avait rencontrées sur son chemin, au sortir de l'hôtel de la Monnoie ou dans la compagnie de son compère Bacchus, ne pesoient guère sur ses réflexions. Cependant, l'amour alloit venir abattre cette joie folle et ces pensées légères voltigeant autour des pots. Il alloit, avec sa douce pointure, lui ouvrir pour l'avenir la source des larmes et lui fixer au cœur la plaie d'où couleront ces quelques tristesses que nous rencontrerons au milieu de la gaieté du bohême.

Roger de Collerye rencontra *son* amour, un noble et digne amour, je pense. Quand il parle à celle qu'il aime, c'est toujours « sa treschère et plus que bien aimée, pleine de grace et bonne renommée. » Il indique dans un acrostiche le nom « de cette fleur d'amour redolente, » Gilleberte de Beaurepaire, et c'est en son nom que se livre le combat littéraire qui agite l'esprit du poëte. La nouvelle manière de chanter la passion y attaque la vieille poésie amoureuse. C'est la lutte entre l'amour simple, facile, naturel, point dramatique ni déclamateur, et l'amour langoureux, ce qu'on pourroit appeler

1. Voyez, page 157, une Complainte sur la mort de ce protecteur. Cette pièce figure avec plusieurs Rondeaux de Collerye dans les *Motz Dorez* de Pierre Grosnet. Ce dernier paroît vouloir les citer uniquement comme des exemples, et nous n'avons rien vu là qui nous permît d'en contester la propriété à l'auteur que nous éditons.

l'*amour-musique et rhétorique*. Ce dernier amour étoit alors mis en vers par les *pindariseurs*, qui commençoient, comme dit Charles Fontaine, « à contre-miner l'italien en françois, » et il se trouvoit parfaitement représenté par les douze cents rondeaux armés de flèches, quelques-uns d'arquebuses, que Maurice Scève adresse à Délie, « objet de la plus haute vertu. » Le pauvre Collerye sentit d'instinct qu'il falloit parler à sa bien-aimée le langage à la mode; il rougit de son style « gras et rustique » et gauchit légèrement vers l'école moderne. Il n'alla pas cependant jusqu'à l'exagération grotesque, il fit souvent un mélange assez gracieux des deux poétiques amoureuses, et le plus grand crime que j'aie à lui reprocher, c'est d'avoir voulu « se plonger dans le lac des pleurs. » Il a pris la plume, dit-il, « pour rédiger les gracieusetés plus doulces que satin » qui sont en sa maîtresse; mais il revient parfois à la vieille manière, et nous verrons de quelle leste et gentille façon il peint sa Gilleberte.

Pourtant trop souvent son amour se déroule en ballades, épîtres et rondeaux, qui trahissent ses efforts contre son genre naturel, et nous expliquent avec quelle autorité la fadeur và s'imposer aux littérateurs à venir.

Son cœur s'élevoit avec ces nobles et gentilles amours; il lui falloit quelque nouvelle gloire à mettre aux genoux de Gilleberte. Marot étoit alors la splendeur poétique du royaume de France; il étoit le favori de cet amour qui « couvre sous ses aisles le cueur des damoyselles, » il avoit une maî-

tresse « de la ligne des dieux. » C'étoit le grand écrivain de la cour, et il étoit de la race des vieux poëtes françois : Collerye alloit vers lui d'instinct. C'étoit aussi une gloire que d'être connu et enregistré par un tel écrivain, l'astre qui attiroit les yeux de toutes les illustrations provinciales. Notre poëte envoya donc une épître à Marot pour le congratuler sur une ballade « trop plus que rose en doulceur rédolente. » Il n'étoit pas un homme obscur, et Marot lui répondit en lui envoyant son *Épistre au roy pour avoir été volé*. Ce fut une grande joie dans le cercle littéraire d'Auxerre ; messire Fichet se dit de plus en plus le disciple et escolier d'un homme si honoré, et Gilleberte fit un gracieux accueil à cette gloire nouvelle. Un commerce littéraire s'établit entre Marot et Roger. Collerye félicitoit Marot sur ses œuvres « à peu près déificques, » et surtout sur ce que « le roy ne manque à bien remplir ta bource. » Cette dernière pensée resta longtemps dans l'esprit du poëte d'Auxerre, et ce fut son malheur. Pourquoi lui aussi n'iroit-il pas auprès de ce prince si généreux, dans « la cité de grand renom ? » Peut-être un jour la gloire lui souriroit comme au poëte de Cahors, et Gilleberte auroit de bien plus douces caresses pour le valet de chambre du roi que pour le secrétaire de l'évêque d'Auxerre !

Roger de Collerye partit pour Paris. Il y trouva la foule joviale des Basochiens, Clercs du Châtelet, Enfants sans souci, tous ces joyeux pauvres qui traînoient la misère par les cheveux dans les farces, les jeux et sotties. Roger les reconnut bien : ils lui

avaient offert jadis toutes leurs folies, leurs gros rires, leur seule fortune, pour le payer de ses contes et de ses joyeux mots; mais ce n'étoit plus la gaieté qu'il lui falloit : il avoit été mordu par l'ambition, il vouloit la gloire, la fortune, et c'étoit à la cour du grand roi François qu'il pouvoit les chercher. Malheureusement pour Roger, la cour regorgeoit de poëtes. Il y avoit là d'abord tous les débris de l'école savante, qui avoient brillé sous Louis XII et survivoient à leurs vers équivoqués, à leurs rimes batelées, à leurs fleuretons, à leurs chants royaux, — Jehan Bouchet, Charpentier, Crestin; puis leurs antiques ennemis, Marot, Pierre Gringore; enfin et surtout l'école qui construisoit, avant la Pléiade, cette langue correcte, froide, ennuyeuse que Ronsard alloit réveiller, — les Pelletier, les Denizot, les Claude Chapuys. — Tout cela, aidé de quelques individualités peu faciles à classer, comme Bonaventure Des Periers et Mellin de Saint-Gelais, tout cela occupoit la cour. Il n'y avoit ni place ni oreilles pour ce sauvage provincial, marqué au sceau de *Plate-Bource*, et s'en venant naïvement jeter de petites épistres, de modestes rondeaux dans le guichet du Louvre, qui en étoit encombré. Marot n'étoit pas à la cour ce poëte déificque qu'il paroissoit à Auxerre; il n'avoit pas pouvoir de protéger les autres, et il avoit fort à faire lui-même contre la jalousie de monseigneur le roi de Navarre. Les rêves apportés de la Bourgogne s'envolèrent donc, et aussi les écus qui les accompagnoient comme répondants. Roger étoit entré dans la grande ville plus fier que le roi Salomon; il trainoit après ses

chausses poudreuses l'Ambition, la Gloire et la Fortune, parées de riches promesses, comme des épousées; mais, hélas! à chaque jour s'en alloit une pièce de leurs atours, et il fallut les congédier. Il ne lui restoit guère alors de Gilleberte que l'oubli; il avoit rencontré quelque autre amour, et ce devoit être un bien triste amour, car nous n'en connoissons que les plaintes. Un *vilain* lui enleva bientôt *sa fleur Marguerite*. Dès lors, rien ne le retenoit plus dans cette ville où il avoit appris à connoître cette particulière, âpre et mystérieuse douleur qui naît des désappointements littéraires.

C'étoit une dure chose pour lui que de quitter ainsi la terre promise de ses illusions. Pauvre poëte! de tous ses rêves, il ne lui restoit plus que le regret de s'éloigner du cimetière Saint-Innocent, « où depuis longtemps il avoit eslu sa sépulture. » Triste et charmante pensée qui nous montre ce qu'étoient devenues toutes ces promesses de gloire et de fortune! Elles avoient été choisir la tombe de leur poëte: c'étoit la seule et suprême joie qu'elles lui eussent jamais donnée. Pourtant Roger espère encore. Comme le font toutes les candides et malencontreuses natures, il espère en l'amitié, il attend quelque noble cœur. Il resteroit bien volontiers dans la patrie des poëtes heureux, s'il trouvoit, comme il le dit ingénument, quelque bon seigneur qui payât sa nourriture et sa *vesture*; mais il fut encore trompé, et il lui fallut retourner à Auxerre.

C'est alors qu'eut lieu sa transformation. Nous ne savons ce qu'étoit devenue Gilleberte; peut-être

avoit-elle vieilli, peut-être avoit-elle trouvé la couronne de l'âge mûr féminin, quelque gras chaperon fourré, orné d'une chaîne d'or. Ce qui est certain, c'est qu'à cette époque, elle avoit disparu de la vie de Collerye, et avec elle l'amour. Alors tous les instincts du trouvère reparoissent, et son caractère se développe dans sa tendance normale. Roger Bon Temps s'étoit engourdi dans la tendresse, et toute sa nature s'étoit affadie. A l'aide de la misère et de l'âge mûr, Roger de Collerye reconquit son caractère; avec le souvenir de ses souffrances amoureuses et des poésies anciennes, il recomposa la femme des conteurs, du *Roman de la Rose* et des *Cent Nouvelles nouvelles*. Alors aussi revinrent les rondeaux lestes, l'obscénité naïve et bouffonne, le sentiment matériel, qui a été la principale idée de la vieille poétique amoureuse en son déclin. Je ne puis rien citer, et ce n'est pas le lieu de montrer les circonstances atténuantes de cette licence; mais elle est en rapport avec le mépris de la femme, et ce mépris est en rapport avec l'idéal de femme que se faisoient les conteurs.

C'est cet idéal qu'avoit retrouvé Roger Bon Temps et qu'il accablera de son indignation dans sa vieillesse. En attendant, il enterre joyeusement toutes les illusions de sa jeunesse sur l'amour désintéressé :

En faict d'amours, beau parler n'a plus lieu,
Car, sans argent, vous parlez en hébrieu.

C'étoit, en effet, le grand ennemi de son existence, l'argent; toutes ses coquetteries à la fortune

ne purent jamais amener à sa portée le plus petit troupeau des moutons à la grand' laine ; il passa donc toute sa vie à voir fuir de son voisinage tout ce qui portoit sac d'écus, bourse pleine et la bougette au joyeux son. Aussi traite-t-il la fortune comme l'amour, et se garde-t-il de payer à la pauvreté le tribut de larmes qu'elle réclame de ses serviteurs. Il la raille finement dans son *Dialogue des Abusés*. Dans un autre dialogue, il se rappelle les bonnes habitudes de Villon, et termine ainsi :

Donc il est temps partir d'icy
Pour aller boire à Irency
Et engager robe et pourpoint.

C'est avec cette gaieté et ces louables dispositions que Roger sortoit de la jeunesse et entroit dans l'âge mûr. La bouteille est, en effet, la dernière maîtresse du bohême ; il reconnaît alors que l'amour est une passion pénible, une passion qu'il faut travailler, qui boude aux rouges trognes, comme l'indiquoit Olivier Basselin. Le vin est toujours là ; gracieux ami, il ne connoît ni caprices ni coquetteries ; lèvres pâles, maigres lèvres, tristes lèvres, tout lui est bon à embrasser, et jamais il ne s'informe si le grand diable ne logeroit point en la bougette ; mais, hélas ! si le chemin d'Irency est court, les pourpoints sont rares pour le bohême, et les hôteliers sont malgracieux. Ce sont les entremetteurs du vin, et ils sont durs, ils n'ont point de pitié pour le dernier amour du pauvre trouvère. Aussi n'aura-t-il pas toujours sous la main l'oracle de la dive bouteille.

Ce sera alors que *Faulte-d'Argent* et *Plate-Bourse* feront rage en sa demeure, car ils sont revenus, et revenus pour toujours. Ils sont assis à chacun des coins du foyer domestique, jouant avec l'esprit du pauvre homme, comme les diables des enluminures qui jouent à la paume avec les âmes des damnés. Ils lui font retourner tous les feuillets de leur martyrologe, depuis la première page en lettres d'or intitulée *Festes*, et où l'on voit danser, désespérées de joie, toutes les maîtresses de l'enfant prodigue, jusqu'à la dernière qui dit : *Pillerie ou Suicide*, avec la pendaison de Villon en miniature ; puis ils se lèvent pour aller briser une tuile au toit, un carreau à la fenêtre, et lui montrer par l'ouverture quelque créancier farouche. Dans cette lutte qui s'établit ainsi entre la misère et la gaieté du bohême, sa gaieté ne céda pas ; il soutenoit l'assaut à l'aide de l'espérance : « Puisqu'après grant mal vient grant bien, disoit-il, d'avoir soulcy n'est que bagage ; » et quand l'espérance s'en alloit, il prenoit à partie Plate-Bourse ; il philosophoit avec lui, il crioit à son ennemi triomphant :

Or je veuil dire et soustenir
Que d'engendrer mélancolie
Il n'en peut jamais bien venir.

Roger n'est pourtant pas un de ces fanatiques disciples d'Épictète qui se laissent couper la jambe sans mot dire. Il crioit et crioit fort, il crioit à faire fuir toutes les misères de la ville, il crioit à rassembler tous les protecteurs de la province bour-

guignonne; mais il crioit surtout parce que les plaintes sont l'évaporation naturelle du chagrin, qui, sans issue, devient le désespoir. Après tout, les pleurs sont la joie des cœurs douloureux; c'est une joie suprême et une fine volupté. Roger n'a connu que cette sorte de souffrance qui pique le corps, excite l'esprit, arrivant rarement jusqu'à l'âme. Toutes les combinaisons matérielles qui peuvent produire la souffrance font le siége de sa maigre échine : c'est le froid surtout qui est sa grande persécution, et son foyer n'est pas enfumé de gros tisons; il ne fait feu que de vieils échalas; son corps est consumé; il a peu mangé, encore moins humé; hélas! Faim le tient en ses lacs. Quand il veut dîner, il n'a d'autres serviteurs que *Mal-Prêt*, lequel l'a accoutumé de souhaiter en vain les reliefs des prélats, et cet éternel Faulte-d'Argent qui le fait piteusement gémir. Au milieu des plaintes de Roger, il y a toujours une contraction fugitive et grimaçante; il ne peut s'empêcher de rire de son nez rouge.

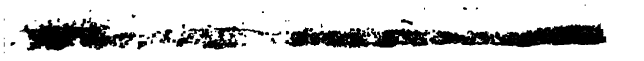
Ce n'est là que le commencement de ses maux; tous les malheurs vont se dresser à la suite. Vient d'abord la maladie, « de quoy sa bource en a bien pis valu. » Puis c'est une cure qu'on lui avoit promise, et qu'il n'obtient pas; ni sa conduite ni ses poésies, nous l'avons dit, ne permettoient qu'on lui accordât de si graves fonctions. Il porte ainsi la peine de sa jeunesse licencieuse; mais il n'en est pas encore arrivé aux remords, et pour la première fois il sent monter un sentiment de colère dans son cœur si doux et si facile. L'épreuve se continue

cependant. Tous ses amis sont *en la terre mis*, et voici son unique protecteur, celui qui ne l'a jamais abandonné, monseigneur Charles du Refuge, qui meurt aussi. A ce coup, la douleur lui troubla l'esprit, et il fit sérieusement la plus grotesque oraison funèbre qui se puisse voir.

Il tâche ensuite de se recommander au successeur de ce *refuge acceptable;* mais une nuée de procureurs se précipitent à la rescousse de leurs chers enfants, Faulte-d'Argent et Plate-Bource. Il eut un procès qui dura trois ans, et qui pensa lui faire perdre l'esprit : « Durant ce temps, Povreté m'a couvé, » dit-il énergiquement. Enfin, l'amitié revient à lui, sa vie s'éclaircit, et sa gaieté reprend toute sa vigueur. Roger commence par reconquérir sa philosophie. Il se hasarde à chanter son joyeux programme de la doctrine épicurienne :

Pour évader ceste grande chaleur
Qu'on voit regner, et aux corps périlleuse,
Besoin nous est faire chère joyeuse,
Boire souvent, et toujours du meilleur, etc.

Quelques pensées d'amour, les gracieuses pensées du temps jadis, refleurissent dans le cœur presque mort du poëte comme une seconde moisson de roses blanches aux dernières rougeurs du soleil d'automne. C'est bien l'amour trouvère; c'est aussi le dernier amour : le vieil hiver s'avance; il a chassé ce dernier rayon de soleil qui sembloit vouloir ressusciter les feuilles mortes. Faulte-d'Argent a repris son empire; il pourchasse durement tous les échos de la jeunesse.



La maladie est revenue. Le poëte a grand froid, et il est « tondu de près comme la brebiette ; » les années se succédent, la vieillesse arrive ; la misère a suivi les années : *Povreté l'a couvé*. Enfin s'éveille en lui la plus haute pensée de toute sa vie, la pensée de Dieu, qui va se développer parmi les repentirs de sa vieillesse : c'est cette grande pensée du Dieu sévère et consolateur en même temps qui constitue la grande différence entre le bohême descendant du moyen âge et toute la couvée de bohêmes que contient l'avenir. C'est ici seulement que nous pouvons comprendre la vie de Roger de Collerye, et que nous trouvons l'explication de cette gaieté que rien ne refroidit, de ces longues souffrances endurées sans désespoir ; c'est ici que Dieu apparoît, et c'est Dieu qui est la raison de cette énergie morale. Les trouvères peuvent souffrir ; mais la *désespérance*, le venin de la douleur, cette amère chose qui constitue l'aiguillon de la Mort sur cette terre, n'existent que rarement dans le moyen âge.

La vieillesse étoit donc venue pour Roger de Collerye, la vieillesse dans la solitude, la souffrance et la pauvreté ; mais en même temps il avoit tourné vers Dieu son visage ridé et lui demandoit presque gaiement encore les secours que les durs protecteurs de ce monde ne lui avoient point donnés. Il pensoit à toute cette vie passée à la poursuite de la gloire qui l'avoit méprisé, de la fortune qu'il n'avoit jamais pu atteindre ; il se rappeloit tous ses amis morts ou ingrats, et retrouvoit cette touchante doctrine du catholicisme : « Mais au bon

Dieu tout vray amour habende. » Alors son talent subit une dernière transformation : il conserva, comme dit Gringore, « les outils de ses vieils pères, » et il chanta, avec la naïveté et la simplicité antiques, ces vérités qu'il venoit de découvrir. C'est alors surtout qu'il comprit la chasteté et le sens de la philosophie trouvère au sujet des femmes : « Lubricité deffait et corrompt l'homme, » dit-il. Puis il résuma l'anathème chrétien contre la volupté dans une malédiction d'un mouvement original :

Ah ! oui, Vénus, tu portes la prison
De folle amour, ô déesse damnée !

Le pauvre et pénitent vieillard rencontra ce que le jeune et actif bohême n'avoit pu trouver, une parcelle de gloire. Avant de mourir, il eut l'insigne honneur de lire sur le titre d'un in-8° imprimé à Paris, 1536, par Pierre Roffet, cette superbe annonce : *Les Œuvres de maistre Roger de Collerye, homme tressçavant, natif de Paris, secretaire de feu M. d'Auxerre, lesquelles il composa dans sa jeunesse, contenant diverses matieres pleines de grant recreation et passe-temps.*

II

Telle a été la destinée du poëte qui résume le mieux les qualités et les défauts de l'école trouvère, au commencement du XVI° siècle, et qui en est resté, sous le nom de *Roger Bon Temps*, comme

la personnification populaire. Les poëtes qui forment cette école s'obstinent au moyen âge, nous l'avons vu; ils entretiennent une opposition continuelle contre l'école savante de ce temps, et, en posant ainsi la naïveté, la réalité, le naturel du langage, en face de cette gravité empesée, de cette rhétorique prétentieuse, de cette pédante et illogique immixtion d'une langue étrangère, ils ont abrégé ces jours d'épreuves et d'enfantement pénible qui devoient accompagner la révolution littéraire de la Renaissance. Ils n'ont pas réussi à imposer à la poésie qui leur succède la variété, l'originalité, l'amour de la réalité qu'ils défendent comme qualités propres a l'esprit françois; ils sont vaincus par les traditions classiques, par la tendance généralisatrice et régularisatrice que va développer cette Renaissance; mais il ne faut pas oublier qu'ils ont cette gloire d'être les défenseurs de la littérature et surtout de la langue nationales. Pourtant leur préoccupation du style, toute nécessaire qu'elle fût, les conduisit fatalement au défaut considérable de leur école, qui est le manque fréquent de réflexion et de profondeur : ils semblent, en effet, n'avoir d'autre but que de manier la langue; ils jouent avec elle pour la faire parader, pour lui faire produire ses plus vifs effets.

Il est donc logique de leur pardonner cette vivacité qui court à perte d'haleine, effleurant à peine la pensée, peu avare de chevilles, s'inquiétant médiocrement du sens, et abandonnant une réflexion à son malheureux sort au milieu d'une phrase parfois inachevée. Du reste, bien des traits

particuliers distinguent ces écrivains de leurs maîtres les poëtes d'autrefois. Ils commencent à se laisser séduire par la rhétorique et le convenu; ils ne peuvent plus arriver à la simplicité. Leur style n'est plus seulement l'apparence de leur pensée; il semble avoir contracté certains *tics* nerveux, comme s'il conservoit le caractère des choses qu'il dit ordinairement; et comme l'expression la plus ordinaire de cette école a été la gaieté, il se trouve souvent derrière les phrases calmes et tranquillement graves, dans les épitaphes, par exemple, une grimace involontaire qui simule l'ironie et critique le défunt dont on veut sincèrement et vulgairement faire l'éloge.

Roger de Collerye a introduit son caractère propre dans les principes de son école, et c'est là toute son œuvre littéraire. Il est arrivé à ce résultat singulier, d'être imitateur et original en même temps, et il y est arrivé par une personnalité fort accusée, unie à un talent littéraire moins élevé. Il faisoit de la littérature avec les accidents de son existence, mais en prenant pour modèles la manière et les formules de ses voisins. C'étoit une sorte d'intelligence paresseuse qui acceptoit servilement le cadre et les couleurs d'autrui. Le bohême étoit original en ceci, qu'il mettoit son portrait sur les épaules et sur le pourpoint de son maître Coquillart. C'est ce dernier, en effet, dont les œuvres exercèrent sur lui la plus grande influence. Ce Coquillart avoit une sorte de génie coquet, allègre et séduisant, une intelligence maligne, observatrice des choses extérieures; c'étoit plutôt un peintre

qu'un écrivain, et son style toujours paré, haut en couleur, couroit avec une joyeuseté infinie, comme un jeune seigneur qui va montrer de nouveaux bijoux à une nouvelle maîtresse. Ce langage étoit si leste, et cette littérature s'arrêtoit si gracieusement aux habits des choses, qu'elle devoit exercer la plus séduisante influence sur les amateurs de réalité extérieure. Coquillart avoit été, au temps de la jeunesse de Collerye, l'homme illustre de la Champagne et de la Bourgogne, et sa renommée n'avoit pas moins que son style ébloui le secrétaire de l'évêque d'Auxerre. Pierre Gringore, qui cachoit dans cette langue incomplète du moyen âge la profondeur de pensée d'un grand poëte, Gringore aussi avoit eu sur lui une certaine influence, mais plus tardive et moins prononcée. Enfin, il avoit été probablement bercé par les chansons normandes, qui étoient populaires alors, les chansons d'Olivier Basselin et de ses imitateurs, et nous verrons quelle trace cette poésie a laissée dans ses œuvres.

Roger de Collerye n'étoit donc qu'un imitateur; mais il n'en étoit pas de l'imitation dans cette école comme dans les autres : c'est en effet ce qui constitue une différence importante entre les écoles où la convention l'emporte et celles où la réalité est le principe dominant. L'imitation n'est pas dans ces dernières aussi déshonorante ni aussi médiocre. Les écoles réalistes procèdent par l'observation : ces observations tombent, je le sais bien, dans un cadre uniforme et dans des formules tyranniques; mais, comme toute observation a la personnalité pour point de départ, il y a toujours dans ce cadre et

entre ces formules une figure vraie, vivante et naturelle. C'est ce qui explique comment nous avons pu appeler Collerye un original imitateur. Du reste, il a bien des qualités qui lui sont propres; et s'il n'approfondit pas l'émotion, s'il traduit le premier sentiment qui lui vient à l'esprit et au cœur, ce sentiment est toujours logique, et l'émotion sincèrement rendue. S'il porte le cachet de sa position dans le monde, si c'est un esprit décidément provincial et bourgeois, marchant terre à terre, là du moins il est franc et naturel. Il est maladroit quand il veut s'élever jusqu'à cette puissance de satire, à cette réalité brutale et inexorable des trouvères; mais il a parfaitement réussi dans cette partie de l'art naïf qui est la légèreté. Et cette naïveté n'est pas lourde et savamment triviale, c'est la véritable naïveté des conteurs, fine et pleine de bonhomie, simple de cœur, si je puis dire, et malicieuse, comme la naïveté des natures bonnes en même temps qu'intelligentes.

Il a mis au service de son talent un style vif, énergique, coloré, et pourtant naturel; c'est incontestablement le plus grand mérite de sa poésie.

On trouvera dans ses œuvres des passages d'un cynisme parfois révoltant. Nul plus que nous ne l'en blâmera. Il faut pourtant rappeler, pour sa défense, que cette littérature brutale ne fait pas l'apologie du vice. Roger de Collerye et ceux de son école suivoient la tradition littéraire et philosophique des conteurs du moyen âge, francs railleurs, observateurs impitoyables, mais qui n'avoient ni recherches de débauches, ni systèmes démoralisateurs,

pas plus que les *imagiers* qui sculptoient les gargouilles obscènes de nos vieilles cathédrales. Ces deux classes d'artistes, à les juger philosophiquement, poursuivoient un but identique. Les uns sculptoient l'extérieur du diable : ils lui donnoient, comme attributs, les instruments hideux et exagérés des passions humaines, et ils en concluoient comme sanction morale une effroyable laideur physique. Les autres, les trouvères, peignoient l'âme du diable, si je puis dire. Ils prenoient pour cela le cœur de la femme dépravée, qui était pour eux la représentation en même temps que l'instrument le plus commun de la puissance diabolique. Ils montroient comme attributs de cette puissance l'adultère, la dépravation facile, le dévergondage coquet, et ils en concluoient la laideur morale. C'est là, pour une grande part, la cause et l'idée philosophique de l'obscénité du moyen âge.

En résumé, nous le répétons, ce qui a attiré notre attention sur Roger de Collerye, c'est moins encore l'importance littéraire que la valeur historique de ses œuvres. Toute sa vie jette une grande lumière sur ce point obscur de notre histoire, qui est la lutte littéraire et morale contre la Renaissance. Il n'a sans doute pas su conquérir un poste supérieur au milieu des accidents de cette révolution de notre littérature, mais il est placé de manière à nous en indiquer quelques importants détails : il nous instruit à la manière des chœurs antiques, qui, par leurs gestes, leurs plaintes, par leurs larmes souvent, par des interjections simples, sans grande harmonie et prétentions poétiques, en-

seignoient aux spectateurs ceux des événements du drame qui se passoient dans la coulisse. Nous avons vu comment il se trouvoit entre deux poétiques, et aussi entre deux sortes de femmes complétement différentes, comment il subit pour un temps l'entraînement de la nouveauté, mais en revenant bientôt à la femme et à la poétique du moyen âge. Nous l'avons ensuite trouvé pauvre et misérable, expiant ses instincts littéraires qui n'étoient plus à la mode, portant la peine de l'époque de transition où il étoit né, mais consolé par la pensée de Dieu. Là encore nous reconnoissons la destinée des poëtes de ce temps. Roger de Collerye se trouvoit comme eux au milieu du combat que se livroient l'Indifférence et la Foi sur le seuil de l'âge moderne.

Il peut donc ainsi nous indiquer la position intellectuelle et morale où devoient se trouver les derniers poëtes trouvères au commencement de la Renaissance, la lutte intime qui devait se passer en eux, et en même temps il représente fidèlement à nos yeux certains côtés d'une école littéraire originale pour nous, école dédaignée, inconnue, mais qui renferme pourtant des qualités exclusivement françoises.

III

La partie bibliographique de cette préface ne comporte pas de grands développements. Il n'existe qu'une édition des œuvres de Collerye, l'édition de 1536, dont nous avons déjà parlé, et de cette

édition deux exemplaires restent seuls connus. L'un appartient à la bibliothèque de la rue Richelieu, où il est classé sous le nº 4,478 Y; il est relié en maroquin rouge, avec le timbre aux fleurs de lis sur les plats; il est incomplet : la fin du second Rondeau, le troisième, le quatrième, le cinquième et le commencement du sixième ont été remplacés à la plume; la fin de la troisième Complainte et la première Ballade manquent complétement. L'autre exemplaire est complet, parfaitement conservé, richement relié par Bauzonnet; il fait partie de la bibliothèque de M. le baron Jérôme Pichon. A la fin du siècle dernier, on connoissoit encore quatre exemplaires de ces poésies : celui de la Bibliothèque du Roi, qui y étoit signalé par l'abbé Le Beuf dès 1737; celui qui étoit relié avec l'*Hecatomphile*, et qui, venant de l'abbé de Rothelin, se retrouvoit à la vente du baron d'Heiss, 1765; un troisième, relié en veau fauve, vendu à la vente du duc de La Vallière, 1783; un quatrième, relié en maroquin rouge, et vendu chez Gaignat, 1769. Ce dernier appartient maintenant à M. le baron J. Pichon, à qui je dois ces renseignements et à qui je suis heureux de témoigner ici ma cordiale reconnoissance pour la courtoisie parfaite avec laquelle il a bien voulu me communiquer ce volume et me faire part des observations de son ingénieuse et sûre érudition. On m'avoit annoncé qu'il y avoit à Auxerre un manuscrit des œuvres de notre poëte, et que le manuscrit de Bayeux qui renferme les chansons de Basselin et de Le Houx contenoit aussi quelques chansons de Collerye.

M. Quantin, archiviste d'Auxerre, et M. Lambert, bibliothécaire de Bayeux, ont bien voulu me faire tenir la certitude que ces renseignements étoient erronés. Je les remercie de grand cœur pour l'obligeance qu'ils ont mise en cette affaire. J'ai donc été forcé de consulter uniquement l'édition de Pierre Roffet. Elle est remarquable par l'incorrection, le manque de soin et d'intelligence avec lesquels elle a été faite. Plusieurs phrases sont rendues inintelligibles, beaucoup de vers sont tronqués, beaucoup de mots sont mal lus, mal compris, mal écrits, omis ou changés de place; la ponctuation, rare d'ailleurs, paroît mise au hasard, et l'orthographe prend fréquemment des allures étranges même pour cette époque. Je suppose que Pierre Roffet n'a pas donné grand soin à cette édition des œuvres d'un homme devenu obscur, à qui son éloignement, ses poésies passées de mode et sa pauvreté ne donnoient ni la possibilité ni le droit de se montrer exigeant. Si nous ajoutons à ce manque de soin un manuscrit difficile à lire, la lutte constante entre l'orthographe de la province bourguignonne et l'orthographe des imprimeurs parisiens, lutte qui se résumoit en des compromis fréquents et des concessions réciproques, nous arriverons facilement à nous rendre compte des bizarreries d'une telle édition. On conçoit que pour tirer un bon parti de ces matériaux, il eût fallu un devin plutôt qu'un interprète; je me suis pourtant permis le moins de changements qu'il m'a été possible, j'ai respecté le texte partout où il n'y avoit pas faute évidente, j'ai laissé aussi à l'orthographe cette variété qui

est un des signes des temps où l'on est en lutte, en révolution, où tout porte le cachet d'une époque de transition, la grammaire et les formules d'art comme les idées et les mœurs.

C.-D. D'HÉRICAULT.





TABLE DES MATIÈRES

Pages



PARIS. IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOIT, 7.



ŒUVRES

DE

ROGER DE COLLERYE

SATYRE

POUR LES HABITANS D'AUXERRE [1].

LES PERSONNAIGES.

PEUPLE FRANÇOIS.
JOYEUSETÉ.
LE VIGNERON.
JENIN MA FLUSTE, *badin*.
BON TEMPS.

PEUPLE FRANÇOIS *commence*.



Puis qu'après grant mal vient grant bien
Ainsi qu'on dit en brief langage,
D'avoir soulcy n'est que bagage;
Qu'il soit ainsi, je l'entens bien.
La paix nous avons, mais combien

1. Rien n'indique que la reine Éléonore soit venue à Auxerre avant 1541. Du Bellay, dans ses Mémoires, Sébastien Moreau, dans son histoire de la *Prinse et Délivrance de François* Ier, le marquis d'Aubais dans son *Itinéraire des rois de France*, ne rangent pas Auxerre au nombre des villes

Que nous l'ayons, c'est qu'on la garde.
Or, prudence et subtil moyen
Ont bien joué leur personnaige :
Car tel qui a perte et dommaige
De brief recouvrera le sien,
Puis qu'après grant mal vient grant bien.
Quant est de moy, sur toute rien,
Desormais me veulx resjouyr;
Et aussi, de va et de vien
Se je puis recouvrer le mien,
Pourray de mon plaisir jouyr.

JOYEUSETÉ.

Peuple François se faict ouyr,
Je l'entens bien a sa parolle,
D'autant qu'il veult soucy fouyr
Et chagrin en terre enfouyr.
Il fault qui [1] me baise et accolle;
Pour bien donner une bricolle [2],

que traversa François Ier, lorsqu'il amena sa nouvelle épouse, Éléonore d'Autriche, de Bordeaux à Paris. M. Quantin, le savant archiviste d'Auxerre, est venu confirmer les conclusions qu'on peut tirer de cette omission, en nous assurant que les archives confiées à sa garde ne montrent aucune trace de l'entrée de la Reine Aliénor avant la date de l'impression des œuvres de Collerye. Il est probable que cette entrée avoit été annoncée, que notre auteur avoit fait sa satyre, et que la peste qui sévissoit violemment alors à Auxerre vint changer l'itinéraire arrêté.

1. *Qui* pour *qu'il*, provincialisme qu'on retrouve souvent dans Roger de Collerye.

2. Coup de côté, ici baiser de côté, embrassade légère, prise vivement et avec désinvolture.

Il en sçait assez la manière;
Et, puis qu'il fault que le recole,
Il a frequenté mainte escole
Sans tirer le cul en arrière,
Affin de gaigner la barrière.
Je m'en voys à lui, somme toute.
Dieu gard' le seigneur!

PEUPLE FRANÇOIS.

Vous gorrière!

JOYEUSETÉ.

Que vous dit le cueur?

PEUPLE FRANÇOIS.

Bonne chère.

JOYEUSETÉ.

Faire la convient, quoy qu'il couste.
Avant qu'à parler je me boute,
Et de vous dire où j'ay esté,
Et sans arrester grain ne gouste,
Accollez-moy.

PEUPLE FRANÇOIS.

Je vous escoute;
Qui estes-vous?

JOYEUSETÉ.

Joyeuseté.

PEUPLE FRANÇOIS

Joyeuseté!

JOYEUSETÉ

En gayeté

La plus plaisante soubz la nue,
Qui souvent vous ay regrecté,
Mais c'est en toute honnesté.

PEUPLE FRANÇOIS.

Vous soyez la tresbien venue.

JOYEUSETÉ.

Peuple Françoys, entretenue
J'ay esté, gaillard [1], brief et court,
Prisée, aymée et soustenue,
Et pour singulière tenue
Des plus grands seigneurs de la court;
Les vestuz de long et de court,
Se sont devers moy retyrez
Aussi tost qu'ung poste qui court.
Brief, en effet, chascun accourt
Vers moi, comme gens inspirez.

PEUPLE FRANÇOIS.

Les gens ne voit-on empirez
Pour Joyeuseté maintenir;
Car dès lors que les aspirez,
S'ilz ont ennuytz, les respirez
Pour les en liesse tenir.

JOYEUSETÉ.

Or, je veulx dire et soustenir
Que d'engendrer melencolye
Il n'en peult jamais bien venir.

1. Pris dans un sens adverbial.

PEUPLE FRANÇOIS.

Quant à moy, je veulx retenir
Que ce n'est que toute folye.
Or ça, Joyeuseté jolye,
Que dict-on en court?

JOYEUSETÉ.

Qu'on y dit?
Du tout tristesse est abolye,
Et joyeuseté recueillye,
Quant on m'y voit, sans contredit.

PEUPLE FRANÇOIS.

Qui sont ceulx qui ont le credit?

JOYEUSETÉ.

Noblesse principallement.

PEUPLE FRANÇOIS.

Et puis après?

JOYEUSETÉ.

Par ung esdit,
Ceulx qui sont en faict et en dit,
Loyaulx en cueur entierement.

PEUPLE FRANÇOIS.

Qui triumphe?

JOYEUSETÉ.

L'Entendement.
A peine on le pourroit comprendre.

PEUPLE FRANÇOIS.

Qui a le bruyt?

JOYEUSETÉ.

Totalement,
Et sans y mectre empeschement,
Bon Conseil, qui n'est à reprendre.
Peuple François, il fault entendre
Que possible n'est raconter,
Ny en son entendement prendre,
Du triumphe de court le mendre,
Ni de mot à mot le compter.

PEUPLE FRANÇOIS.

Monsieur le Dauphin? [1]

JOYEUSETÉ.

Surmonter
Par dessus tous le sang royal.

PEUPLE FRANÇOIS.

Et Monsieur d'Orleans? [2]

JOYEUSETÉ.

Dompter
Coursiers devant luy, puis monter
Sur eulx d'ung cueur seigneurial.

PEUPLE FRANÇOIS.

La Royne?

JOYEUSETÉ.

En especial,
Triumphe en beauté et faconde;

1. Premier fils de François Ier, celui qui mourut subitement en 1536.

2. Deuxième fils de François Ier, à qui il succéda.

Et croyez qu'amont et aval
Seule est, tant à pied qu'à cheval,
Qui de beau maintien n'a seconde.

PEUPLE FRANÇOIS.

Le point où du tout je me fonde,
Nous avons paix !

JOYEUSETÉ.

Pour tout certain.

PEUPLE FRANÇOIS.

Joyeuseté, parole ronde,
Puisque paix avons en ce monde,
Fouyr debvons tous meschant train.

LE VIGNERON.

Or, par le vray Dieu, j'ay grant fain
De voir le bled à bon marché.
J'ay regardé et remarché [1]
La facon de nos boulangiers
Qui vont, faignant estre estrangiers,
Au devant des bledz qu'on amaine ;
Que pleust à Dieu qu'en male estraine [2]
Feussent entrez ! Quant les acheptent,
Ils vont daguynant [3] et puis guectent

1. *Remarché*, pour la rime, remarqué.

2. En *mauvaise étrenne*, locution propre aux marchands ; plût à Dieu qu'ils pussent faire un mauvais marché !

3. Ne serait-ce pas plutôt, *en guignant* ? ou ce mot *daguynant* signifie-t-il se tenant aux aguets ? vient-il du mot dague, flânant comme de gens oisifs, simulant les gentilshommes, les porteurs de dagues, pour qu'on ne les suppose pas gens dont le métier soit d'accaparer le blé ? Coquillart

S'on les regarde ou près ou loing.
Ha ! par ma foy, il est besoing
Qu'on y mette bonne police.

PEUPLE FRANÇOIS.

Vigneron, vous n'estes pas nice ;
Çà, voz propos sont de valleur.

LE VIGNERON.

Et n'esse pas ung grant malheur
De souffrir telle deablerie !
Il y a plus de mengerie,
Par le vray Dieu, en ceste ville
Qu'à Paris, par monsieur sainct Gille !
Mais quoy ! c'est faulte de justice.
Tous les jours le pain appetice,
Et n'est labouré bien ne beau.

PEUPLE FRANÇOIS.

Il dict vray, et ne sent que l'eau,
De quoy le peuple est desplaisant.

LE VIGNERON.

C'est pour le faire plus pesant.
He ! quelz Gaultier plains de malice !
Je croy qu'ilz semblent l'escrevice
Qui va tousjours à reculons.

JENIN MA FLUSTE, *acoustré en Badin*[1].

Il fault qu'ilz ayent suprà culons,

attaque souvent à titre d'oisifs ces porteurs de dagues troussées.

1. *Fou, niais.* Dans les pièces de cette première moitié

Ou on n'en viendra point à bout.
Faictes les soustenir debout,
Entendez-vous, Peuple François.
Ilz sont larrons comm' Escossoys,
Qui vont pillotant les villaiges.

PEUPLE FRANÇOIS.

Boullengiers payez de leurs gaiges
Seront, pour vray, quelque matin.

JENIN.

Se je sçavois parler latin,
Ainsi que font ces Cordeliers,
J'arois de blé les plains garniers,
Et si en ferois bon marché.
Toutesfois, si ont'ilz craché,
Depuis peu de temps, au bassin,
Maulgré leurs dents, pour leur larcin;
Mais quoy! ilz font pis que devant.

PEUPLE FRANÇOIS.

Laissons ce propos.

du xvie siècle, le badin étoit un personnage de convention destiné à jouer un rôle analogue à celui du *gracioso* du théâtre espagnol et des pièces de Shakspeare. Mais c'est un gracioso gaulois, chez lequel dominent, comme qualités destinées à faire rire, la bonhomie, la naïveté, la simplicité crédule, etc. Il présente fréquemment pourtant ce double caractère de folie et de ruse qui distinguoit les fous en titre d'office. Il avoit du reste un habit de convention, et on en rencontre dans les pièces de ce temps : ici entre un tel accoustré en badin. Ce personnage ne dura guère; peut-être même ne joua-t-il un rôle fréquent que dans le théâtre de certaines provinces, et en particulier de la province Bourguignonne.

JENIN.

Tout avant :
On scet bien qu'ilz ne valent rien.
Or, je m'en veis par bon moyen
Entretenir Joyeuseté.
La belle, où avez-vous esté
Depuis le temps que ne vous veiz ?

JOYEUSETÉ.

Jenin Ma Fluste, à ton advis,
Que te semble de ma personne ?

JENIN.

Quant ce vient que la cloche sonne,
Je m'en vois courir au moustier.

JOYEUSETÉ.

C'est bien rentré.

JENIN.

J'ay bon mestier
D'avaller ung verre de vin ;
Hé ! hé ! j'ay esté au devin
Pour sçavoir quant Bon Temps viendra
En ce pays, et s'y tiendra.
Ma foy, j'ay grant fain de le veoir.
Ha ! se Bon Temps je puis avoir
Vous verrez bien Jenin Ma Fluste
Tirer souvent contre la bute,
J'entens au pot et au godet.
Jamais ce folastre Bodet

Ne fut si brave que je suis.
Quantz chevilles en ung pertuys
Y en fault-il, dictes le moy?

JOYEUSETÉ.

Tu n'es qu'un sot.

JENIN.

J'ay veu le Roy,
Et aussi la Royne Aliénor,
Qui est richement parée d'or,
Voire vrayment qui est bien fin,
Et aussi monsieur le Dauphin
Et le petit Duc d'Orleans.

LE VIGNERON.

Tu les a veuz?

JENIN.

J'estois leans,
Et vous y veiz, Joyeuseté.

PEUPLE FRANÇOIS.

Jenin, c'est assez caqueté
Parler nous fault d'autre matière.

JENIN.

Je prins arsoir en ma ratière
Plus de quatre-vingts souriceaux.

PEUPLE FRANÇOIS.

Tais-toy, ou tu aras les seaulx [1].

1. *Des douches*, à titre de fou. Peut-être faut-il voir là un jeu de mots sur le mot seau, sceaux, tu seras assez fou pour

Entens-tu bien, Jenin Ma Flute?

JENIN.

Pour tirer d'une hacquebute
Je n'en crains Martin ne Gaultier. [1]

LE VIGNERON.

Il fault mectre sur le mestier
Aucuns usuriers depravez,
Gros et gras et plus detravez [2]
Que pourceaulx en la mengeoire.

JENIN.

Coupper leur fault comme a ung haire [3]
La queue près du cul

LE VIGNERON.

C'est raison;
Car, par finesse et traïson,
En se monstrant fier et reberbe,
Vont achapter le blé en herbe
Et n'en font point de conscience.

PEUPLE FRANÇOIS.

Et par leur damnable science
Sur aucuns jeunes marjolletz,

être chancelier; mais ce genre de raillerie rabelaisienne est rare chez Colleryе, dont la satire est généralement simple, brutale, sans recherche et sans arrière-pensée.

1. Deux noms qui sont, dans la bourgeoisie champenoise du xv[e] siècle, synonymes de gens malins, habiles, et à bonnes fortunes.

2. Plus dévergondés, licencieux et sans frein.

3. Heron, peut-être ici petit cochon?

Sotz amoureux et nouvelletz,
Preinent prouffit à grant mesure,
Leur prestant argent à usure,
Affin de tenir en hommage
D'iceulx usuriers.

LE VIGNERON.

Davantage,
Pour contrefaire les bravars,
Se laissent tumber aux hazars
De malheureté infinie
Pour maintenir leur seigneurie,
Et se trouvent mal appointés.

PEUPLE FRANÇOIS.

Jeunes gens se sont accointez
De ces gras usuriers publiques,
Fins Gaultiers, car pleins de traffiques
Sont par trop.

JENIN.

Sainct Jehan, ce sont mon!
J'ay bien ouy dire au sermon,
Que tous usuriers sont dampnés.

LE VIGNERON.

Aussi comme gens condempnez,
Maintenant que gens de pratique
Sont larrons.

JOYEUSETÉ.

Leur dit est ethique
Et trop sottement allegué.

PEUPLE FRANÇOIS.

Long temps a qu'on a divulgué,
Et mesmement touchant ce cas,
Que procureux et advocas
Ont le bruyt d'estre grans larrons.
Mais ces propos là nous lerrons,
Pour autant, ainsi qu'il me semble,
Bon larron est qui larron emble;
N'est il pas vray?

JENIN.

Et ouy, par Dieu!
Usuriers y a en ce lieu
Lesquelz ne sçaroient eschapper,
Que l'on ne les vienne happer
Au ratellier tous en ung tas
Des procureurs ou advocas,
Veullent ou non.

LE VIGNERON.

Il est certain.

JOYEUSETÉ.

Pour eviter leur mauvais train
Et tous ces propos ennuyeulx,
Chanter nous fault de cueur joyeulx
Quelque gaillarde chansonnette.

PEUPLE FRANÇOIS.

Joyeuseté, ma mignonnette,
Vous n'en serez ja esconduicte,
Et en sera la chanson dicte.

CHANSON.

Par Joyeuseté,
En honnesteté,
Comme ja pensois,
Vivra en seurté,
Yver et esté,
Le peuple Françoys;
Des princes et roys
Verra les arroys[1]
Mieulx que bien venu,
Et sans dessarroys
Et sans nulz desroys
Tousjours soustenu.

BON TEMPS.

Vive le Roy! vive le Roy!
Et tous bons compaignons et moy!
Je suis Bon Temps, qui d'Angleterre[2]
Suis icy venu de grant erre
En ce pays de l'Auxerrois.
J'ay gouverné princes, ducs, Roys,
Deçà, delà, en plusieurs lieux

1. Train, pompe, splendeur.

2. J'ai longtemps cherché comment Bon Temps avoit jamais pu venir d'Angleterre en France. Seroit-ce une plaisanterie traditionnelle chez les vignerons de la Bourguigonne depuis les guerres des Anglois? Faut-il lire d'*autre terre*, et seroit-ce une allusion à cette reine Éléonore, qui apportoit la paix? Faut-il voir là une allusion à Collerye lui-même, ce Roger Bontemps, qui seroit alors d'origine angloise? Son nom, qui a une physionomie angloise, rendroit cette dernière explication plausible.

Et ay veu des cas merveilleux
Qui n'est jà besoing de les dire.

PEUPLE FRANÇOIS.

Approchez de nous.

BON TEMPS.

Contredire
Je ne vous veulx aucunement.

JOYEUSETÉ.

Reçeu serez joyeusement
De ma part.

PEUPLE FRANÇOIS.

Aussi de la mienne.

LE VIGNERON.

Ce ne sera qu'esbatement
De vivre amoureusement
Avecque Bon Temps.

JOYEUSETÉ.

Tout ainsi.

PEUPLE FRANÇOIS.

C'est assez pour fouyr soucy
D'avoir Paix et Bon Temps ensemble.

LE VIGNERON.

Tel a le cueur tout transy
Et de povreté endurcy
Qui s'esjouyra, ce me semble.

JENIN.

Quant bon pain, bon vin je rassemble,

Et ces petis frians morceaulx,
De sanglante frayeur je tremble
Que quelque Gaultier me les emble
Pour les envoyer aux pourceaulx.

PEUPLE FRANÇOIS.

Tu es taillé d'avoir les seaulx
Se tu ne te tais.

JENIN.

Non feray,
Et si diray des mots mouveaulx
Devant vous, et ung tas de veaulx;
Veullez ou non, je parleray.

BON TEMPS.

Je croy que bien venu seray
De vous, et des grans et petis.

JOYEUSETÉ.

Du bon du cueur vous baiseray
Par amour, et accoleray,
Gentil Bon Temps.

BON TEMPS.

Vos appetis
Tant gracieux, doulx, et tretis [1]
Me plaisent fort, Joyeuseté.

JOYEUSETÉ.

Les vostres aussi.

PEUPLE FRANÇOIS.

1. Finis, fins, polis, parfaits.

Souhecté
Peuple François vous a souvent.

BON TEMPS.

Jà pieçà me suis apresté
Pour venir icy.

LE VIGNERON.

Arresté
Vous y serez dorenavant.

BON TEMPS.

J'entens qui n'y court que bon vent,
Parquoy je m'y veulx bien tenir.

JENIN.

Ne vous logez pas au couvent
Des Cordeliers, car on n'y vend
Pain ne vin pour vous soustenir.

BON TEMPS.

Peuple François, entretenir
Je vous veulx cordiallement;
Et de moy devez retenir,
D'autant que n'ay peu cy venir
Il m'en a desplu longuement.

JOYEUSETÉ.

Receu serez joieusement
Se vous y voullez resider.

BON TEMPS.

Je le veulx ainsi.

JOYEUSETÉ.

Seurement.
Ne me puis tenir bonnement
D'incessamment vous regarder.

PEUPLE FRANÇOIS.

Puis qu'avons Bon Temps, sans tarder
Il nous fault mener bonne vie,
Et dorenavant nous garder
De faire mal avoir envie.

JOYEUSE.

Je suis en cueur presque ravye
De veoir Bon Temps devant mes yeulx.
Or, à tousjours je me convye
De n'estre jamais assouvie
De vous aymer de mieulx en mieulx.

BON TEMPS.

Demourer avec vous je veulx;
Mais un mot vous diray, non plus:
Se vous n'estes bons, ce [1] m'eist Dieux!
Je m'en iray en aultres lieux,
Velà que je diz et conclus.

1. Voir la note de la page 25.





DIX-NEUF EPISTRES[1]

I.

L'AMOUREUX

querant et demandant sa Dame par amours.

Ne me sçauriez-vous enseigner
Legierement, sans barguigner,
Une gracieuse mignonne
Qui ne me veult point engigner?
Cela veulx-je bien tesmoigner.
Quant au regard de sa personne,
Si la scavez, qu'on me le sonne
Secretement, bas en l'oreille.
C'est la plus gente fatrillonne,
Et la plus gaye esmerillonne
Qu'on veit onc, et la nompareille.
Son amour souvent me reveille

1. Malgré ce titre, les épistres sont au nombre de vingt-et-une.

Et mon cueur, mon corps, et espritz:
Alors que chascun dort, je veille,
Je vois, je viens, je m'esmerveille,
Tant suis d'elle ravy et pris.
C'est de ceste ville le pris,
Cela puis-je bien maintenir,
Et ne sçaurois estre repris
D'estre de son amour surpris
Et, pour tout sien me retenir;
C'est mon bien, c'est mon souvenir,
C'est mon espoir, c'est mon racueil;
C'est celle qu'on doibt soustenir
Et pour tres loyalle tenir,
Consideré son bel accueil.
Elle a bon esprit et bon œil,
Bon maintien et gente manière.
Se je la tenois seul à seul
J'oublierois tout ennuy et deul,
Et regretz seroient mys arrière.
  C'est le guydon, c'est la bannière,
C'est l'estandart de tout honneur;
C'est celle qui est ma treschère,
C'est celle qui faict bonne chère,
C'est celle qui porte bon heur,
C'est celle qui est en valleur,
C'est celle que je doibs aymer,
C'est celle où gist doulce liqueur,
C'est celle qui repaist mon cueur,
C'est celle qu'on doit estimer.

Pour oster de mon cueur l'amer,
Et tout mon ennuy et esmoy,
D'autant qu'on la doibt réclamer
Et son bruit par tout proclamer,
Je vous pry, enseignez la moy.

II.

UNE AMOUREUSE

**escoutant parler ledit Amoureux,
querant pareillement et demandant son amy,
luy respond ainsi qu'il s'ensuit.**



ostre amour n'est pas à blasmer,
Gentil seigneur, veu voz beaulx ditz;
Vous oyant, me faictes pasmer,
Et presque mon cueur entamer,
Et est ainsi que je le dis.
Vous demandez, par voz esditz,
Une qu'aymez de cueur entier;
Ainsi que vous, sans contreditz,
Le mien amy, des foys bien dix,
Ay demandé en ce quartier.
Je ne le veiz puis avant hier,
Qu'à mon gré avec moy l'avoye,
Je l'ay quis icy, au moustier;
Helas! de le veoir m'est mestier

Où qu'il soit, en place ou en voye!
J'ay grant peur qu'on ne le forvoye
En quelque lieu, où on l'escoute!
En effect, se je le sçavoye,
Et feust-il jusques en Savoye,
J'yrois après, sans quelque doubte.
Las! son amour beaucoup me couste,
Non pas en or, ny en argent,
Mais en regretz où je me boute,
Qui ma joye et plaisir deboute,
Et rend mon cueur tout indigent.
C'est le plus gay, c'est le plus gent,
C'est le meilleur qu'onques je veiz;
De bien aymer n'est negligent,
Et sçait trop mieulx son entregent
Qu'homme qui soit, à mon advis.
Mes espritz en sont si ravis
Qu'à chose qu'il soit je ne pense,
Sinon pour ouyr ses devis
Et de se tenir viz-à-viz
De moy, pour toute recompense.

III.

UNG AMOUREUX

se complaignant.



ui est celluy qui pourroit raconter,
Dire et conter, et sans se mesconter,
Les grands regretz que mon las cueur
[endure?
Qui est celluy qui se vouldroit vanter
De lamenter et son dueil augmenter
Pour absenter le mien qui tousjours dure?
Chaleur me point, si fait aspre froidure;
Fiebvre dure me saisist et pourchasse,
Joye me fuyt, courroux me suyt et chasse.
Que vault avoir port, support, acointance,
Aliance, nouvelle congnoissance,
Et estre prins et ravy de quelqu'une?
Que vault amour, qui n'a la jouissance?
Sans ses [1] pointz là, amour n'est chose aucune.
Quant est de moy, je ne veulx aymer qu'une,
Et prens plaisir à la veoir et ouyr;

1. Collerye met souvent *se* ou *ses* pour *ce* ou *ces*, et réciproquement. Nous nous contentons d'indiquer ce détail d'orthographe, qui est peut-être une faute, et que du reste nous ne respecterons pas, à cause de l'obscurité qu'il jetteroit dans la plupart des passages où nous le rencontrerons.

Mais neantmoins, d'elle ne puis jouyr.
  Triste et pensif, à part moy je me plains
Et me complains par chemins et par plains,
Voyant sur moy courir telle fortune.
En souspirant tous mes membres j'estrains,
Et me contrainctz par tres angoisseux trains
En larmoyant ma tristesse importune
Helas, Dame, soyez moy oportune,
Ou aultrement vous voirrez soubz la lame
Mon corps gesir, et de moy partir l'ame.
A tout jamais je me veulx dedier,
Estudier, et plus huy que de hier,
A vous aymer; las! ne l'ignorez pas!
Donc, pour garder mon cueur de tedier,
Fastidier, veuillez remedier
A mon grief mal, plus viste que le pas.
Si vous voulez de moy veoir le trespas,
Tost le verrez, se n'en avez pitié.
Au grant besoin congnoist on l'amytié!
Il vous plaira, consideré mon faict
En dit et faict, d'ung bon vouloir parfaict
Enteriner ma demande et requeste;
En ce faisant, mon cueur pale et deffaict,
Sans autre effait sera gay et refait,
Comme ung amant qui gaigne et qui conqueste.
Pour le présent ne veulx faire autre queste
Fors seullement que vous veoir face à face,
Et mon plaisir avecques vous je face.

A la plus des plus gracieuse
Demourant en ceste cité,
Doulce, humaine et solacieuse,
Luy soit cest escript recité [1].

IV.


u mouvement de mon cueur et esprit,
Ung jour passé, grant desir me surprit
De collauder et priser une Dame;
En la voyant son doulx maintien me prist
Par ung regard que mon œil y comprist
De l'estimer de cueur, de corps et d'ame.
Or de l'aymer je n'en puis avoir blasme,
En luy gardant en tous lieux son honneur,
Il ne m'en peult advenir que bon heur.
De grant beaulté, de doulceur, de clemence,
Remplie elle est, là fault que je commence
Sans reciter ne declarer son nom.
Ses père et mère, ayant fait la semence
De telle fleur, une louange immense
Doibvent avoir, et par tout bon renom.
Est il besoing que je la nomme? Non;
Pour le dangier qu'on ait sur elle envie
Ne le diray, tant que seray en vie.

1. Cette pièce est composée en rimes *batelées*.

Je doubte et crains, d'autant qu'elle est exquise,
Que de m'aymer quant je l'auray requise,
Elle en fera plainement le refuz
Et que de moy el' se sera enquise
Si homme suis, lorsque j'ay Dame acquise,
Si je me tiens heureulx plus qu'onques fuz.
Brief, en effect, de mon espoir confuz
Je ne serai, pourveu qu'elle s'accorde
Au mien vouloir que je dis et recorde :
Impossible est de mettre ailleurs mon cueur
Tant que vivray d'une humaine liqueur,
Sinon en elle, où gist amour et grace.
Onques Paris, qui fut grant belliqueur
Et en amours hardy, preux, et vainqueur
Ne souheta autant veoir face à face
La belle Helène en tous lieux et place,
Ainsi que moy qui la desire veoir
Et de l'aymer en faire mon debvoir.
Et par ainsi, si je puis parvenir
A mon desir, plus grant bien advenir
Ne me sçauroit, tant suis d'elle ravy.
Incessamment l'ay à mon souvenir ;
Et d'y penser ne me peult mal venir,
Comme je croy. Depuis que je la vy,
Mon cueur, mon œil, n'en peult estre assouvy
Disant souvant : Je ne sçay la pareille.
Donc je concludz que c'est la nompareille.
Si luy supply' de bon cueur me complaire,
Et que d'amour me soit vray exemplaire,

Veu mon desir, qui n'est pas à blasmer.
Entierement je me submectz luy plaire,
Ne la fascher, ennuyer, ne desplaire,
Mais à tousjours parfaictement l'aymer.
Le sien vouloir me soit doulx, non amer;
En ce faisant pour resolution,
Ce me sera grant consolation.

Par le tout sien entier amy parfaict
Loyal en cueur et par dict et par faict
Qui à present ne se declare point
Jusques au jour qu'il en verra le point.

V.

AUTRE EPISTRE.

A celle où j'ay mon cueur posé,
Que je n'ay encores nommée.
Comme ung amant bien disposé
Veulx declarer sa renommée.


i vostre cueur a prins goust à mes ditz,
Lesquelz j'ay ditz en gracieulx esditz
Où ne mesditz de quelconque personne
Et qu'envers vous puisse avoir les creditz
Sans contreditz, et que bruit je n'en sonne,

1. Les premiers vers de cette pièce sont composés en rimes *batteléez*.

Trop plus heureux que cil qui se façonne
Joyeusement de complaire à sa dame
Me trouveray, je le prens sur mon ame.
  De vous louer ne me veulx desister
Mais inciter et tousjours persister
Et insister m'y veulx toute ma vie,
Et s'avec vous [1]; vous plaise m'assister
Sans resister, ne dire et reciter [2]
Que de m'aymer en avez bonne envye.
Croyre debvez que vous serez ravie
En me voyant garny de loyaulté
Considerant vostre grace et beaulté.
  Ung plus grant bien ne desire en ce monde
Que vostre amour, voilà où je me fonde,
Voyant en vous tant gracieux maintien.
En doulx regard, en parolle et faconde,
Pour tout certain, je ne sçay la seconde;
Et qu'ainsi soit, je le dis et soustien.
De bel accueil, d'amoureux entretien,
Avez le bruit sur toute creature,
Ce don vous vient de louable nature.
  Rien ne vault ce que je vous escriptz,
Se vous n'avez, oyant mes plaintz et criz,
Ennuytz, regrez, trop pires qu'Entechrist;
Si de bien brief ne sont par vous prescriptz,
Mort et transy me verrez, sans mensonge;
Au lac de pleurs fauldra que je me plonge,

1. Et cela, avec votre aide.
2. Par coquetterie et faussement.

Et là finer, en langoureux sejours,
Le demourant et la fin de mes jours.

Du tout vostre, qui ne se nommera
De son vivant, ny en lieu ny en place,
Jusques au jour auquel se trouvera,
Quant vous plaira, pour vous veoir face à face.

VI.

A celle où gist honnesteté
Autant en Dame que je saiche,
Qui cueur a plain de netteté,
Exempt de toute layde tache.

Si en langueur me voulez faire vivre
Et ne souffrir que mon cueur soit delivre
Des griefz ennuytz que pour vous il endure,
Vouloir ayez plus dur que fer ou cuyvre
En me disant rudement : je vous livre
A desespoir et angoisse tresdure.
Chaleur me point, si faict aspre froidure;
Tel accident pour vous aymer me vient
Et neantmoins de moy ne vous souvient.
Vostre beauté, vostre honneste personne,
Vostre grant corps, qui tant bien se façonne,
Me rend subject loyaulment vous aymer.
Et, supposé que nul mot je ne sonne
Et que je veulx que mon cueur on ramonne

S'on veoit à moy cas qui soit à blasmer,
Si vous requiers, de bon cueur, m'entamer
Entierement le vostre bon vouloir
Qu'avez en moy, pour me faire valoir.
Tout mon vivant, en joye et en liesse
Me maintiendray avec vous, ma maistresse,
Deliberé jour et nuict vous complaire.
En ce faisant, osterez la tristesse
Que mon cueur sent, en amère destresse,
Et si serez de pitié l'exemplaire.
Et au surplus ne vous vueille desplaire,
Si de vous suis en mes espritz ravy,
Car c'est par vous, dès le jour que vous vy.

C'est de celluy qui vous desire nue
Estre avec luy en ung lict, bras à bras;
Qui son amour envers vous continue
Si voz espritz ne sont vers luy ingratz.

VII.

A celle où est, comme il me semble,
Honneur, valleur, sur toute Dame,
Et maintien et beauté ensemble,
Digne d'aymer de corps et d'ame.



Continuant mes ditz et mes propos,
Et que je n'ay ne jour ne nuict repos,
Pour vostre amour, dont me fault dire [helas!

Et que je suis et me tiens des suppoz
Du Dieu d'amours, et subject aux impostz
Des deesses Juno, Venus, Pallas,
Veu que je suis detenu en voz las,
Je vous supply, d'ung cueur plain d'amytié,
Me regarder en doulceur et pitié.

Assez avez apperceu la racine
De mon vouloir et loyaulté insigne,
Sans declarer ne mon nom ne surnom;
Et congnu ay, et ay veu par ung signe
Que ne povez donner la medecine
Propre à mon cueur, dame de grant renon.
Ne me servez de ce piteux mectz, non;
S'ainsi estoit, soyez toute advertie,
Ce me seroit bien griefve departie.

Par plusieurs foys, et sans vous esgarer,
M'avez requis de bouche declarer
Qui est celluy qui tant vous ayme et prise.
Si seur estoit estre aymé, preparer
Vous le verriez en bon ordre, et parer,
D'autant qu'en luy je ne saiche reprise.
Pour quoy debvez, ainsi que bien aprise,
Lui octroyer, d'amoureuse liqueur,
Estre à jamais vostre amy de bon cueur.

Ne faictes pas comme cil qui s'amuse,
Lequel, après qu'il a refuzé, muse,
Et se repend de l'offre à luy offerte.
Aucunesfois mainte dame s'abuse
Quant folement de sa volunté use.

Cuydant gaigner où souvent veoit sa perte.
Mais je vous tiens si sage et si experte
Que vous voulez, sans personne blasmer,
Pour le plus seur, congnoistre avant qu'aymer.

De par celluy qui fort s'esmeut
Pour vous prier et requerir
Que votre cueur ne se desmeut
De l'aymer, chercher et querir.

VIII.

A celle où est aujourd'huy ennuy grief,
Luy soit par moy ma letre presentée,
Laquelle n'est, ne sera, en mot brief,
De mon amour, de ma vie, exemptée.


rop me desplaist de ce que j'ay ouy,
De quoy mon cueur ne s'est pas resjouy,
Mais est en dueil touchant vostre incident.
Imprudemment d'ung sot vouloir jouy,
On a vers vous, et ne doit dire ouy
Celui qui a commis tel accident.
Le cas est cler et assez evident
Que tel couroux [1] de cruelle nature,
N'est point venu de noble geniture.
Pour le plus seur, et santé recepvoir,
En vostre cueur besoing est concepvoir
Que d'endurer vous convient de plain sault,
Et desormais debvez apparcevoir

1. Œuvre passionnée.

Par mon conseil, et sans vous decepvoir,
Que craindre on doibt ung dangereux assault.
Pour murmurer et pour crier trop hault,
Ainsi qu'on dict, santé on ne recœuvre;
En sot ouvrier congnoist-on son sot œuvre.
Et par ainsi, pour fouyr le danger
D'homme privé, lointain, ou estranger,
Le doulx parler vainc le rude langaige.
Grant simplesse est se souffrir laidanger [1]
Quant on peult bien par doulx parler changer,
Ung sot propos du maistre ou de son page,
Contre raison n'est point veu un oultrage [2]
Plaisant à l'œil ny au corps qui l'endure;
Souffrir grief mal est une chose dure.

De par celluy qui jamais ne se change,
Ne ne se veult fors qu'à vous allier;
Que trouverez privé, non pas estrange,
Si avec luy vous vous voulez lier.

IX.

ÉPISTRE A CERTAINES DAMES.


Pour estre exempt de toute ingratitude,
Recongnoissant, en grant sollicitude,
Le beau present que vous m'avez transmis
Veu voz vertus, dont avez multitude,

1. *Laidanger*, blesser.
2. Un outrage contre raison n'est pas regardé comme, etc.

Et vostre cueur garny de rectitude,
Vous mercier me desplaist qu'ay tant mis.[1]
Mais, se Dieu plaist, comme font vrays amis,
Joieusement, ainsi qu'on se façonne,
Regracier vous iray en personne.
 Et n'eust esté la griefve maladie
Qui m'a tenu, quelque chose qu'on die,
Plus maulgré moy beaucoup que n'ay voulu,
Et que mon corps, se je n'y remedie,
Trop rudement nuict et jour m'attedie,
De quoy ma bourse en a bien pis valu,
Pour tout certain, en un mot resolu,
D'aller vers vous j'eusse faict mon debvoir;
Mais l'accident m'a gardé de vous veoir.
 Et soubz l'espoir qu'en voz graces seray,
Penser en vous jamais ne cesseray
Jusques au jour que vous verray en face.
Et ce pendant de moy je penseray,
Et avec gens le temps je passeray,
Affin qu'ennuy ne me quière ne trace.[2]
Et, au surplus, autre bien ne pourchasse,
Fors seullement vostre grace acquerir,
Et pour l'avoir vous sercher et querir.

Du plus que vostre que sçavez,
Lequel souvent veu vous avez.

1. Inversion fréquente chez Collerye : il me déplaît d'avoir mis tant de retard à vous remercier.

2. *Tracer*, *trâcher*, chercher, encore conservé dans le patois normand.

X.

A la nompareille du monde
Salut et honneur pur et monde.

Pour esveiller voz espritz gracieux,
Trop plus qu'humains et trop solacieux,
Ceste epistre de cueur gay vous envoye,
Vous suppliant que, quant serez en voye
De prendre goust au mien loyal vouloir,
Qu'en vostre cueur vous me faciez valloir;
Et que pour nul, tant soit il regreté,
De vostre amour je ne soys regecté;
Car vous scavez que mon affection
Gist en honneur, sans quelque fiction.
Prudence avez pour bien apparcevoir
Quant vray amant faict son loyal debvoir,
Et congnoissez que je n'ay merité
D'estre par vous d'amours desherité.
Mes dictz ne sont pour nully dispersez,
Ne pour mes faictz sur tous autres prisez, [1]
Ains seullement pour donner à entendre
Qu'à vous aymer loyaulment je veulx tendre.
Et s'ainsi est que j'ay trop entrepris
De consentir que mon cueur soit surpris

1. Je n'écris pour personne, pas même pour faire paraître mes actions plus dignes de louanges que celles d'autrui, mais seulement pour, etc.

De vous, belle, tant plaine de value,
Ce neantmoins, humblement vous salue,
Comme celluy qui ne quiert et pourchasse
Que demourer et estre en vostre grace.
Et si souhaitz avoient force et vigueur,
A tout jamais seriez de corps et d'ame
Entierement ma seulle et chère dame.
Oncques Paris, qui de mer les perilz
Voulut souffrir, en ses gens esperitz,[1]
N'ayma autant, je croy, la belle Heleine,
Comme moy vous, d'une amour non villaine.
En doulx maintien et benigne faconde,
Comme je croy, n'avez point de seconde.
Avecques ce, je suis assez recors
Que de beaulté est doué vostre corps;
Et si le mien en est mal ordonné,
Tout tel qu'il est entier vous l'ay donné,
Et de rechef je vous en fais le don,
En esperant d'en avoir bon guerdon.

Letres, allez faire vostre semonce
Et m'apportez de la belle responce.

1. Dans sa gentille ardeur.

XI.

AUTRE ÉPISTRE.

Continuant parolle dicte
A la Damoiselle predicte
Cest epigramme luy envoye,
Par ce porteur que mectz en voye.


n contemplant vostre grace excellente
Plus que la roze en doulceur redolente,
Par le rapport de monseigneur Lotyn,
Façon en moy ne trouverez dolente,
Manière aussi paresseuse ne lente
De vous louer en François et Latin.
Plume j'ay prins, me levant ce matin,
Pour rediger les gracieusetez
Qui sont en vous plus doulce que satin
Acompaignez de grant joyeusetez.
De deviser je ne sçay la seconde [1]
Pareille a vous : en parolle faconde
Et ditz plaisans on vous donne le bruyt;
Honnesteté aussi en vous redonde,
Comme ay ouy, au dict de tout le monde,
Ce que je croy, car j'en suis bien instruict,
Ne plus ne moins qu'ung tressavoureux fruict
Est estimé de celluy qui le gouste.

1. Aussi habile que vous à deviser.

Je vous estime et de jour et de nuyt;
S'ainsi n'estoit mes yeulx ne verroient goutte.
  En mon esprit ne puis assez penser
Ne [1] le moyen de vous recompenser,
Dont [2] vous a pleu de moy vous enquerir.
Autre que vous ne quiers me dispenser [3],
Ni le mien cueur [4] viser, contrepenser,
Comme il pourra vostre grace acquerir;
Mais toutesvoys, si m'envoyez querir
Pour voz desirs acomplir et parfaire,
Prompt me verrez, sans trop me requerir,
Deliberé joyeusement les faire.
  Je crains beaucoup, voyant un personnage
Aux blancs cheveux, qui est d'assez bon aage,
Que le vouldriez du tout repudier.
Mais tant je tiens [5] de vostre franc couraige,
Qui congnoissez d'honnesteté l'usage
Qu'on ne se doibt soubdain attedier
D'ung serviteur venu d'huy ne d'hier,
Lequel entend vous servir et complaire;
Si en ce cas m'y veulx estudier,
Du mien vouloir ne vous veullez desplaire!

1. Trouver.
2. De ce qu'il vous a plu de, etc.
3. M'accorder.
4. Ne cherche autre chose qu'à réfléchir comment, etc.
5. Mais j'estime assez votre cœur sensé pour croire qu'il connoît cette règle de courtoisie, c'est-à-dire qu'on ne doit, etc. Si donc, etc.

XII.

AUTRE EPISTRE.

A ma tres chère et plus que bien-aimée
Plaine de grace et bonne renommée.


uydon[1] d'honneur, en racueil excellente,
Joyeuse en dict, ferme en cueur et pensée,
La plus des plus en faict begnivolente,
Loyalle en tout, fleur d'amour redolente
Et de maintien plus qu'autre compensée[2];
Beauté, bonté, vous ont tant avancée,
En doulx regard que tout cueur se délecte,
Rememorez que le mien vous souhette.

Tout mon vivant, je ne vous oubliray,
En esperant vostre grace acquerir;
De cueur joyeulx je me resjouyray,
Et tous regretz et ennuictz je fuiray,
Bannissant dueil que point ne veulx querir,
En requerant ce que doibs requerir,
Aultrement, non; car de cueur, corps et d'ame,
Vif et vivant, vous tiens ma chere dame.

Rien ne m'est tant plaisant et agreable

1. C'est dans cette épître que se trouve en acrostiche le nom de cette *bien aymée* de Roger de Collerye, Gilleberte de Beaurepaire.

2. Sans doute *compassée*, digne, réservée.

XIV.

EPISTRE A M. R. P.[1]

Si grant rigueur que laisser doibt humain
Estre[2] par toy, autant huy que demain,
Encontre moy par trop enraciné
Et sans raison en le tien cueur signé,
Considerant[3] nostre amour ancienne
Qui a esté tousjours praticienne.
De nous tenir vrays et parfaictz amys,
Finer se doibt, Dieu l'a ainsi admis.
Or, ignorer ne scaurois sans mentir
Que tout tien suis, et sans m'en repentir,
Ne plus ne moins mien aussi tu doibs estre.
Et si tirer tu me veulx au tien estre
Par charité, que toute amour procure,
Ne diffères me pourvoir de la cure
Qu'avoit jadis maistre Michel Caron[4]
D'ung franc vouloir et vertueux; car on
Congnoist assez que es mon attenu.
En ce faisant seray tousjours tenu
De prier Dieu pour toy soir et matin,

1. Nè seroit-ce pas à mon révérend père, l'évêque d'Auxerre.

2. Sous-entendu, doit.

3. Sous-entendu, celà.

4. Il étoit lecteur de la cathédrale d'Auxerre; il mourut en 1528, ainsi que nous l'apprend son épitaphe donnée par Bureteau, Célestin de Sens, dans son recueil d'épitaphes.

Devotement, en Françoys et Latin.
Plusieurs letres souvent t'en ay escriptes,
Qui pas ne doibvent par toy estre prescriptes;
Ce neant moins, ce ne l'as à part sceu;
Je ne me suis, ne deuement, apparceu
D'avoir secours de toy en mon affaire.
Veu que j'en ay entièrement à faire,
Si te supply de brief me secourir,
Ou autrement vers toy feray courir
Ung messager pour te notiffier
Que plus ne sçay où l'on se doibt fier.

De ton amy R. de Collerie,
Qui n'use point de dol ne flatterie.

XV.

RESPONCE

sur l'Epistre envoyée au roi par Clément Marot [1].

A toy, Clement Marot, j'envoye
Sur la tienne épistre responce;
Mais la mienne, en place et en voye
De bon esprit ne poise une once.


lement Marot, ton Epistre excellente,
Trop plus que roze en doulceur redolente,
A mes espritz de souefve liqueur
Entierement resjouiz, et mon cueur.

1. Voyez *Œuvres de Marot*, édition Lenglet Dufresnoy, La Haye 1731, épistre 28, au roy, pour avoir esté desrobé tome II, p. 93.

Et pour autant qu'elle est de haulte touche,
De t'exaulcer par escript et de bouche
Desir m'est prins, voyant ton dit et stile,
Qui n'est subject n'à glose n'à postille.
Tant est ardu et fondé en sçavoir,
Que ne me puis assouvir de le veoir.
S'en ton Epistre au Roy tu te complains,
Tes moyens sont de juste raison plains.
Ton serviteur, garny d'iniquité,
S'est envers toy meschamment acquité
De s'essayer mectre en peyne les mains
Pour te rober; ce sont cas inhumains,
Et mesmement à gens qui ont art gent,
De se trouver sans or et sans argent.
Tu n'es pas seul, car en telz accidens,
Que je maintiens perilleux incidens,
Par plusieurs fois, dont trop il m'a mescheu,
Souvent y suis malheureusement cheu,
Et m'a fallu, maulgré moy, prendre en gré,
Et de malheur descendre le degré.
Mais ung moyen meilleur tu as que moy;
Car, pour oster de ton courroux l'esmoy,
Le Roy ne fault à bien garnir ta bourse
Quant il te veoit desplaisant ou rebourse.
Riens ne me vault de me plaindre et crier
Qu'on m'a robbé, supposé [1] que prier
J'en sçay assez la manière et façon;
Povre je suis trop plus qu'ayde à maçon,

1. Pourtant, en ce qui regarde prier, etc.

Et par fortune autant infortuné
Qu'oncq homme fut, et d'elle importuné.
Remède aucun n'y puis appercevoir
Ne mon esprit ne le peult concepvoir,
Si mon bon Dieu, par sa grande amitié,
Il n'a de moy en bien brief temps pitié,
D'autant que n'ay, delaissant grant langaige
De prince ou roy ne pention ne gaige.
Or, par la peur de te fastidier
Ou ennuyer, ou trop t'attedier,
Je feray fin à ma lettre inutile,
Où il n'y a art, ne façon subtile,
Comme pourras congnoistre en la lisant;
Te suppliant, comme bon devisant,
Me retenir d'ung franc cueur magnanime
Ton serviteur d'esprit pusillanime,
Et m'excuser, comme homme qui recueuvre
Quelque prouffit au moyen de son œuvre;
Priant à Dieu te donner en monjoye
Escus, ducas, santé, honneur et joye.

XVI.

RONDEAU.


lement Marot, je veu, par ton Epistre,
Le tien esprit fondé en grant sçavoir,
Car pour argent, or, ou pecune avoir,
De bien narrer tu en es le magistre.

— De t'imposer que c'est tour de belistre
Je ne le puis entendre et concepvoir,
Clement.
Digne tu es porter sur teste mitre
Et en tous lieux louange recepvoir,
Et qu'ainsi soit, l'on peult apparcevoir
Que de renon et bon bruit as le titre,
Clement Marot.

XVII.

EPISTRE

à sire Estienne Fichet,
en son vivant greffier de la Gruyrie [1] de Dijon.

Monsieur Fichet, expert en rhetorique,
Et sens moral et sens allegorique,
Tres entendu, et en autre science,
Pour en mon cueur pratiquer pacience
Aventuré me suis soubdain t'escripre,
Non pour tes faictz ne tes actes prescripre,
Lesquelz je sçay dignes de grant memoire,
Ains les sculpter [2] et les mettre en l'armoire
De mon esprit, desirant te veoir brief,
Et pardeça venir, s'il ne t'est grief;
Te suppliant de bon cueur que ta plume
Par toy ne soit pesant comme une enclume,

1. *Grurie*, tribunal devant lequel se faisoient les rapports des moindres délits forestiers.

2. Peut-être *scruter*.

Mais plus beaucoup qu'aultre chose legère,
A celle fin que franc vouloir t'ingère
Mettre en papier et me faire assavoir
De tes actes, que desire sçavoir,
Ausquelz feray, par la grace divine,
Briefve responce avant qu'on le devine;
Et pour autant que le tien aymé gendre,
Lequel ennuitz et tristesses n'engendre,
M'a ce matin prié de mettre en voye
Et de t'escripre ce peu que je t'envoye,
Qui est basty d'ung sang groz et rustique,
Et d'ung ouvrier lourt, sot, et fantastique,
Comme verras en lisant cette epistre,
Qu'escripte j'ay sur mon petit pupiltre,
Il te plaira sans descendre ung degré
Le mien vouloir prandre et cueillir en gré,
Priant à Dieu, faisant fin à mes dictz
De te donner santé et Paradis.

XVIII.

RESPONCE

sur l'épistre de Fichet,
par luy envoyée de Dijon au dict de Collerye.


Rememorant en mon esprit rudique
Le tien sçavoir, trop plus que juridique,
Esprit en moy je n'ay pour t'extimer;
Ce nonobstant, sans me faire intimer,

Proferer veulx ton œuvre et ta science,
De laquelle ay parfaicte experience;
La tienne Epistre amplement le demonstre.
D'icelle ay faict a gens d'honneur la monstre.
Autant et plus est digne de louange
Que comparer ne se peult au loup, ange.
Maint orateur du temps jadis a quis
Ce que tu as par ton labeur acquis,
Par quoy je doy de franc cueur m'avoyer [1],
Et sur ta lettre ma responce envoyer.
Et qu'ainsi soit mon vouloir s'y adonne,
Comme raison le permect et ordonne;
Quant au regard du loz que m'atribue,
Trop tu en dis, à toy le retribue,
Pas n'est à moy d'avoir un tel renon
Que tu m'escriptz, en recitant mon nom,
Ne te dire disciple et escollier, [2]
Qui n'ay povoir de tirer au collier,
Ne l'art aussi que me donne, [3] et sçavoir
Que par escript tu m'as faict assavoir.
Mais tout ce vient de ton humilité
De m'exalter de ce qu'as milité.
Or, pour la peur de te fastidier
Ou t'ennuyer, ou trop t'atedier,
En brief propos mon epistre t'envoye
Te suppliant, alors que le temps voye,

1. Me mettre en route, en œuvre.
2. De moi qui, etc.
3. Que tu me donnes.

De prandre goust en mon œuvre inutille
Edifflé de matière brutile;
Qu'excusé soit mon imbecilité
Et de mon sens la possibilité.
En ce faisant, verité tu diras
Quant loz et bruict tu ne me donneras.
En toy je voy science theorique,
La veine aussi de haulte rhetorique;
Parquoy te doy de cueur magnifier
Et par escript le te notifier.
Et au surplus humblement te salue
En desirant ta grace de value
Me conferer, par ton noble voulloir;
En ce faisant n'en puis que mieulx valloir;
Priant à Dieu te donner ès sainctz cieulx,
Ta place et lieu, et temps solacieux
Durant ta voye en ce monde terrestre
Avant que dict soit ton corps en terre estre.

De par le tien amy, veuilles ou non,
Duquel verras en ce rondeau le nom [1].

1. Ici se trouve un rondeau répété parmi les 125 rondeaux qui se trouvent à la fin du volume; nous n'avons pas cru devoir le donner deux fois.

XIX.

Mon epistre, mectz toy en voye,
Si que Clement Marot te voye.

Premeditant en mon esprit rudique
Exempt de sens et raison juridique
Rememorer tes faictz et proferer,
Langue je n'ay pour iceulx refèrer
Congnu qu'ilz sont par une theorique,
Associez de haulte rhetorique,
Si bien couchez, et sans y contredire,
Que je n'y voy ne congnois que redire.
Et pour autant qu'il n'est temps de me taire
Te collauder [1] mais de faire inventaire
De tes œuvres dignes et magnificques
Que je maintiens à peu près deifiques
Voulloir m'est prins, sans aucun infester,
D'ung cueur rassis à tous manifester
Que grant louenge sans mensonge merites,
Et que pour voir la possède et herites;
Te mercyant que ne m'as faict exempt
De ton livret, et m'en faire present,
Auquel j'ay veu, évitant long langaige, [gaige,
Maintz bons actes mieulx prisez qu'ung grant
Te suppliant recevoir mon Epistre

1. Qu'il n'est pas temps de taire tes louanges.

Que te transmectz, en laquelle n'a tiltre,
Comme verras, la tenant et lisant
Tant au souleil qu'en la lune luysant,
Mot ne demy qui soit à estimer.
Ce neant moins je te veux intimer
Que tout tien suis à vendre et à despendre
S'il te plaisoit vers moy ta grace estendre;
En priant Dieu, et pour le faire court,
Te retenir des plus grans de sa court.

Par le tout tien, delaissant flaterie,
A tout jamais R. de Collerye.

XX.

AULTRE EPISTRE

envoyée par maistre Jehan de Guirolay
à maistre Nicole Berault.



En ensuyvant la parfaicte amytié
Que j'ay en toy, non congneue à mytié [1],
Ains par trop plus qu'en terre l'ay
[trouvée,
Tant au tien cueur comme au mien esprouvée,
Dont besoing n'est t'envoyer ung herault
Pour la narrer, mon bon ami Berault,
Car ton esprit peult assez concepvoir,
Le mien aussi congnoistre et parcevoir

1. Sans doute, à moitié.

Qu'affection constante et amyable.
Est droicte et ferme, et non point variable
Laquelle m'as, non en façon mentale,
Mais hault et cler, me l'as dicte totalle,
Te suppliant, d'ung desir anobly,
Ne differer, ne ne mettre en oubly
Treshumblement de me recommander
A Monseigneur (de) Sainct Eurate, et mander
Que tu me veulx en sa grace tenir,
Et ce propos tousjours entretenir,
Qui me sera un plaisir acceptable
D'avoir l'amour d'ung tel seigneur notable;
T'avertissant d'un ennuy bien esgret
Et d'ung courroux, et d'ung dueil et regret,
Que le seigneur je n'ay assocyé[1],
Dont et dequoy je me suys soucyé
Trop plus beaucoup que ne le puys escripre,
Ne bonnement en ceste epistre inscripre
Considerant qu'il m'eust donné licence[2]
De presenter la grant magnificence,
Du Sainct Père[3], et sa magnanimité.
Et de son train la grant sublimité,
Pareillement les singularitez

1. Dont je n'ai pas accusé le seigneur.

2. *Il* se rapporte-t-il à monseigneur de Saint-Eurate, ou au mal sans lequel, etc. La phraséologie incorrecte de ces épîtres rend de telles questions difficiles à résoudre.

3. S'agit-il d'un voyage que Colleryе avait dû faire à Rome, et par Saint-Père entend-il le Pape, ou seulement monseigneur de Saint-Eurate? nous inclinons pour le premier sens.

Dudict Sainct Père, et les auctoritez;
Et soubz l'espoir de ton amour avoir
Et en faisant envers toy mon debvoir
Ceste Epistre joyeusement t'envoye
Te supplyant, quant te verras en voye
De bon vouloir, non de volonté male,
Qu'à ma Dame et illustre mareschalle
Recommandé je soys treshumblement,
A toy aussi, priant Dieu fermement
Qu'à elle et toy au partir de ce monde
Doint Paradis refulgent et monde.

XXI.

AUTRE EPISTRE.

A monseigneur de Gurgy [1], nommé Bacchus
Par qui est regy le deduict des bas culz.


our eviter du tout melencolye
Qui cueurs joyeulx d'ennuy et regrectz [lye
Me suis ce jour retiré à Ladu [2]
Dans lequel lieu tristesse est abolye

1. Gurgy, paroisse du diocèse d'Auxerre, dont la cure étoit à la présentation du chapitre de la ville; c'étoit là sans doute que se trouvoit le siége de cette demi-prébende, qui valoit à ce correspondant de Collerye le nom de monseigneur de Gurgy et le titre de chanoine Tortrier qu'il lui donnera dans son épitaphe à la fin du volume.

2. Ladu, village du diocèse de Sens, peu éloigné du château de Regennes, où l'abbé Lebeuf prétend que R. de Collerye composa la plupart de ses poésies.

Par le moyen d'une chere jolye
Que l'on y faict, je l'ay ja entendu.
Avec Poy, le bon curé [1], rendu
Suis et seray jusques à certain temps,
Où riens qu'il soit je n'y ay despendu,
D'autant que n'ay aucuns deniers contens.
S'il ne m'en vient, au Cent [2], au Triquetrac,
N'au Glic aussi [3], ny au jeu de la Flac [4],
Plùs ne jourray, qùi m'est griefve fortune.
Comme ung marault qui porte le bissac
Duquel le corps n'est couvert que d'ung sac
Pareil me sens, soubz le cours de Saturne.
Liesse n'ay, diuturne, nocturne,
Sinon au jeu de ressiner [5] gozier,
Par quoy me fault, par moyen taciturne,
Cault et subtil, planter quelque rozier [6].
Seigneur Bachus, cest Epistre t'envoye
Te suppliant te bien brief mettre en voye
Pour resjouyr ton amy desolé

1. On peut lire aussi, avec Poy, le bon cure, c'est-à-dire avec Peu, le bon souci, qui donne peu de soucis.

2. Au cent de piquet.

3. Jeu très-usité au xve siècle. Ollivier Maillard, Villon, Coquillart, Éloi Damerval, Rabelais en parlent; nous supposons que ce jeu ressembloit fort à la bouillote.

4. Peut-être le flux dont parle Rabelais, et qui est encore usité en Picardie; sorte de brelan.

5. Ressiner, signifie généralement goûter, faire un repas intermédiaire entre le dîner et le souper, ou entre le déjeuner et le dîner; ici il doit signifier réjouir le gosier par des libations répétées.

6. Sans doute allusion aux boutons dont il étoit couvert après de telles débauches.

Qui a desir singulier qu'il te voye
Là où il est, non si loin que Savoye,
Pour de toy estre un bien peu consolé.
D'homme qui soit ne me treuve affolé
Sinon que d'ung qu'on nomme Plate Bource;
Or donc, affin que tu soys accolé,
Par devers moy viens y faire une course.





LE MONOLOGUE DE RESOLU [1].

Qu'y [2] vault le songer? pas le truc.
Tant au soir, la nuyt, qu'au desjuc [3],
Prompt, prest, preux d'attendre le choc,
Bon pied, bon œil, frès comme ung suc,
Acoustré comme ung petit duc,

1. Le monologue est une sorte de conte en vers, qui a une allure propre, une formule et des règles particulières. Cette formule ne se dessine nettement qu'au xve siècle, quoiqu'on trouve çà et là, dans les contes et fabliaux des trouvères, bien des passages inspirés par l'esprit qui anime les monologues, et se servant de formules analogues. Voici du reste ce que j'en dis dans un travail sur Coquillart, *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1854 ; ces monologues « sont » un genre inventé par Coquillart, un genre qui tient le » milieu entre le conte et la farce, destiné, comme le conte, » à narrer quelque aventure scandaleuse, mais ressemblant » souvent à un dialogue fort vif récité par un seul person- » nage. C'étoit, autant qu'on peut en juger, des sortes d'in- » termèdes qui prenoient leur place au milieu des danses et » des festins de la nation remoise, et on doit les regarder » comme les bouquets à Cloris, les chansons de dessert de » la bourgeoisie au xve siècle. »

Ajoutons que dans ce monologue du Résolu, qui est une de ses meilleures pièces, R. de Collerye a très-fidèlement suivi les modèles de ce genre que Coquillart a laissés.

2. En amours.

3. En se levant ; se déjucher, descendre du perchoir.

Asseuré, plus ferme qu'ung roc,
Donnez du taillant, de l'estoc;
Gardez vous d'estre prins au bric;
Baillez, comptez, payez en bloc;
Tousjours joyeulx, franc comme ung coq,
Aussi esveillé qu'ung aspic,
S'on vous menasse, dictes: pic;
A tous propos ayez bon bec,
Ne soyez longuement au nic[1],
Mais poursuyvez moy ric à ric
Voz amourettes chault et sec.
La fluste, le luc, le rebec!
Quant et quant, vostre petit trac!
Parlez françois, hébrieu ou grec,
C'est tout ung, je n'en donne ung zec.
  Vous entrerez, patic, patac;
Bon cueur, bon corps, bon esthomac!
A bien babiller qu'on s'aplique?
Baisez, fatroullez, tric, trac
Torchez, estraictes, ric, rac;
Montez, grimpez, c'est la pratique;
Le deduyct finy, l'or qui clique
Vous leur fourerés au poignet.
Se quelque cornart en replique,
Je suis d'advis qu'on lui aplique
Ung beau soufflet en ung quignet[2].

1. Au nid.

2. Sans doute, en un petit coin; cuinet, petit coin, encore usité dans le patois Boulonnois.

L'autrier soir, mon œil guignoit
Une mignonne fort humaine
Qui contre moi se desdaignoit,
Ou à tout le moins se faignoit,
D'une face assez mondaine [1].
Devant son huys je me pourmaine
Soubz l'espoir de parler à elle.
Son mari vient, qui se demaine
Et me dit : « Galant, qui vous meine?
» De ce quartier tirez de l'elle. »
Pour garder l'honneur de la belle
Je n'y feiz pas longue demeure.
Puis le mari à sa fumelle
Hongne, frongne, grongne, grumelle
Par l'espace d'une grosse heure.
Près la maison, je vous asseure,
Mot à mot je ouyz leur devis.
Le mari brait, la femme pleure :
« Enné! Si Dieu ne me sequeure,
» Je mourray d'ennuy, se je vis;
» Vous avez très mauvais advis,
» Car sans cesser me tourmentez.
» Si mignons sont d'amours raviz
» En leurs espritz joyeulx et vifz
» Qu'en puis-je mais? Brief, vous mentez,
» Mon mary; si vous y sentez
» Quelque chose, si me le dictes. »

1. Quoique d'une face trop mondaine pour autoriser une telle apparence de réserve.

— « Ouy, par Dieu, car vous les temptez,
» D'ung tas de souhaictz les crettez[1],
» Et voz yeulx en font les poursuictes. »
Après plusieurs autres redictes
Proferées par ledict mari,
Tost après se trouvèrent quictes
De leurs parolles trop despites,
De quoy je ne fuz pas marry.
Ung mot fut dict, dont je me ry,
Par la mignonne, fort propice,
Moult bien taillé et escarry
Qu'elle avoit aprins en Berry.
C'estoit ung mot de haulte lice.
Qu'il y ayt cautelle ou malice
En elle, non, comme je pence,
Aussi ne suis-je pas si nice,
Ne pareillement si novice,
D'en dire mal en son absence,
Encores moins à sa presence.
S'ainsi estoit, je mentiroye.
Elle est belle, bonne, en substance,
Je le prens sur ma conscience
Dire autrement je ne sçauroye;
Or, en effect, je me feroye
Tuer pour elle et assommer
Batre, navrer jusqu'à grand playe.

1. Vous leur mettez en tête, vous leur faites relever la tête par les désirs que vous leur inspirez. Peut-être faut-il lire : quêtez.

Foy de mon corps, elle est tant gaye
Que je suis contrainct de l'aymer.
Si quelcun m'en venoit blasmer
Contrefaisant le loriquart,
Je lui dirois tost, sans chommer,
Ung bien brief mot, pour le sommer
Et faire taire le coquart.
Tantost je me tire à l'escart,
La nuyct survint, puis je me couche.
De soupper j'en donne ma part;
Le Résolu, comme il appart,
N'est pas fort subjeet à sa bouche.
Le jour venu je me descouche.
Fus-je [1] accoustré, fus-je agencé,
Bien pigné, miré, je me mouche;
Je sors, je pars, puis je m'approuche
Près son huys, où je fuz tensé,
Pour en estre recompensé.
Fortune envoya le milourt
Jouer aux champs, mesgre, eslencé,
Triste et pensif, presque insensé,
De jalousie sot et lourt.
La dame me veit sur le gourt [2],
Gay et gaillart, selon la mode;
Elle m'appelle brief et court;
J'entre gayment dedans sa court
Aussi fier qu'ung roy Herode [3].

1. Quand je fus, etc.
2. Dans mes brillants habits.
3. Souvenirs des mystères.

Je vous estoys ceint sur la brode [1]
D'ung beau baudrier riche et plaisant,
Tant soit peu ne sentoys ma gode.[2]
Alors a jazer je m'amode
Comme beau parlant, bien disant.
La petite tocque duisant,
Sur ma tête la belle image [3],
Pourpoint de satin reluysant,
Le saye[4] gaillard, non nuysant,
Robbe faicte selon l'usage,
Bonne trongne et bon visage,
La courte dague, la rapière!
Bien deliberé, bon courage!
D'argent, point; ce n'est que bagage,
Aussi je ne m'en charge guère.
Quant la mignonne, la gorrière [5],
Me veit acoustré en falot [6],
El me dist en ceste manière :
— «Ennemen, je me tiens biens fiere
D'estre aymée d'ung tel dorelot [7]. »
J'estoys faict comme ung angelot

1. Brode, derrière, hanche, reins.

2. Je portois, sans paroître gêné, mes habits des dimanches.

3. Les gens à la mode portoient sur leur toque une médaille, un portrait.

4. Manteau.

5. La galante.

6. En homme léger, brillant.

7. Élégant. Tous ces mots sont empruntés à la phraséologie de Coquillart.

Que l'on voit painct en une Eglise,
Demandez au page Charlot,
A la chambrière Melot;
S'il n'est pas vray, je m'en advise:
Dessoubz le pourpoint la chemise [1]
Froncée, puis le chappelet;
Et davantage, quant j'y vise,
Je portois sur moy, pour devise,
Le gris et bleu, qui n'est pas let.
— « Hé! que vous estes proprelet!
» Tout vous siet tant bien! » — « A! a! ma Dame,
» Vous le dictes, mais, sotelet!
— « Ennemen, non, mais gentelet,
» Je le prens sur Dieu et mon ame.»
Lors el me mist en telle game
Que je cuydois de prime face
Jouyr de son corps droit et ferme.
Et pensant faire mon vacarme,
Elle me dit: — « Sauf vostre grace,
» Mais cuidez vous que bien j'osasse
» Brizer ainsi mon mariage?
» Nenny, jamais. » Lors sans fallace
Je cheuz tout pasmé en la place,
Tant fuz navré en mon courage.
Tantost après, en brief langage,

1. Le linge commençoit seulement à être en usage, et c'étoit une grande élégance de laisser paroître la toile fine et plissée par les ouvertures du pourpoint; c'étoit aussi la mode de porter un chapelet autour du poignet en guise de bracelet.

[1] Pensant la prier d'aultre sorte,
Le mary revient du vilage.
Fut-il descendu, pour ostage
Je me cache derrier la porte.
Ung point y a qui me conforte,
Car je croy que la creature
De mon ennuy se desconforte
Et qu'el ne sera plus si forte
A convertir, par adventure.
Elle est de si bonne nature,
Qu'à mon advis, el pensera
Que je n'ay point, par conjecture,
Icy esleu ma sepulture,
Et de ce danger m'ostera.
Le mary vient, tary, tara,
Qui ne faict que brayre et crier.
Corps de moy, il m'advisera...
Non fera... Pardieu, si fera :
Je suis pis que n'estois hyer.
Tantost, pour me mieulx ennuyer,
Le mary murmure et quaquète
Puis de Gaultier, puis de Jacquette,
De son varlet, de sa chambriere,
Du chaudron, de la chauldiere,
De son cheval, de ses houseaux,
Des potz, de la cruche, des seaulx,
De la maison et du mesnage,
Du pain, du vin et du potage,

. Tandis que je pensois.

Du foing, de l'avoyne, du blé.
Sang bieu ! je seroys acablé
S'il me trouvoit en ce lieu cy!
— « Quant vous prenez quelque soucy,
» Ma femme, c'est bien sur le tard.
» Puis mon varlet n'est qu'ung fetard [1],
» Ma chambrière ne vault guyère;
» Vous n'avez façon ne manière
» De parler franc à leur visage. »
Or pensez alors quel courage
Ses propos me povoient donner,
De l'ouyr ainsi blazonner.
Eust-il bien cryé, bien presché,
Et mon cerveau bien empesché :
— « Sus, à coup, qu'on mette la nappe. »
Le corps de moy, Dieu, s'il attrappe,
Le povre gorrier resolu,
C'est faict, il est cuyct et moulu!
De par Dieu, la nappe fut mise,
Le Seigneur et la dame assise,
Et furent servis de leurs mectz.
Lors le mary, pour l'entremetz,
A commandé expressement
Que la porte, legerement,
Ou j'estoys caché, fust fermée.
— « Vous arez cy tant de fumée,
» Mon mary. » — « Est-il vray, ma femme?

1. Aimant le travail des jours de fête, paresseux.

» Je ne veulx donc pas qu'on la ferme,
» Puisqu'ainsi est : il le vault mieulx ;
» Elle est mauvaise pour les yeux. »
— « Ennemen, je la crains beaucoup! »
Or, suis-je eschappé à ce coup,
Posé [1] que je sois en malaise,
Presque aussi plat qu'une punaise ;
J'eusse voulu, par mon blazon,
Estre saulté en la maison
De mon compaignon [2], sans respit,
Tant estoys marry et despit.
Eurent-ils disné, graces dictes,
Le mary, sans autres redictes,
S'en reva monter à cheval
Pour aller à mont et à val.
Est-il party, est-il vuydé,
Comme ung amoureux bien guydé
Derrier la porte, d'une tire,
Gaillardement je me retire,
Et pour mon ennuy compenser
Je vous vins ma Dame embrasser
Et la baiser falotement
Ung petit coup tant seulement,
Pour mieulx à ma foy la reduyre.
En soupirant el me va dire :
— « Depuis l'heure que je fuz née,
» Ne me trouvé aussi tennée [3]

1. Quoique.
2. Du voisin.
3. Ennuyée, torturée.

» De vous voir derriere la porte. »
— « Ma Dame, le dyable m'emporte,
» Pour l'amour de vous, sans mentir,
» Vouldroys mourir comme ung martyr. »
— « Enné, vous estes, se m'eist Dieux,
» Le plus doux, le plus gracieux
» Que je rencontré de ma vie. »
Et, sur ce point, j'euz grant envye
De luy donner à descouvert
Joyeusement la cotte vert.
Mais je differe ung petit
Pour tant que j'avois l'appetit
De la prier, premièrement
Qu'en jouyr tout soubdainement.
Car vous sçavez qu'avant aymer
La dame seroit à blasmer
S'el ne congnoist l'amant discret,
Leal, amoureux, et secret.
Sur ce point elle me va dire :
— « Disons quelque chose pour rire.
» Ainsi que le sçavez bien faire. »
Pour à son plaisir satisfaire
Tantost me prins à barbeter,
Deviser, gaudir, caqueter
En faisant ung tas de mynettes
Et façons assez sadinettes ;
Car je congnoissois la mignote
Estre bien frisque [1] et dorelote.

1. Fringante.

Pour toujours mieulx l'entretenir,
Je luy voys[1] telz propos tenir :
L'ung va, l'ung court et l'autre vient;
L'ung est party, l'autre revient;
L'ung est joyeulx, l'autre est coursé;
L'ung est gaudy, l'autre est farsé;
L'ung est plaisant, l'aultre advenant;
L'ung est franc et l'autre tenant[2].
Ceste cy ayme cestuy là;
L'ung va par cy, l'autre par là;
L'ung va devant, l'autre derrière;
Ceste cy n'est pas fort gorrière,
Ceste là s'acoustre gaillard.
L'ung est moqueur, l'autre raillard.
Ma Dame, il est bruyt par la ville
Que l'ung est sourd, l'autre est habille,
L'ung est pesant comme une enclume,
l'autre est leger comme une plume.
L'ung est trop gras, l'autre trop mesgre;
L'ung est reffait, l'autre est allegre.
On faict cecy, on faict cela,
L'ung va deça, l'autre delà;
L'ung est à cheval, l'autre à pié;
L'ung est guecté, l'autre espyé;
L'ung va le pas, l'autre le trot;
L'ung en a peu, l'autre en a trop;
Puis l'ung dict : vaille que vaille,

1. Vais.
2. Sournois.

Je l'aymeray quoy qu'il en aille.
  Tous ces petitz propos disoye,
Et puis la prier m'advisoye
Estre de son corps jouyssant.
Par aucuns coups, je soupiroye,
Et son doulx maintient aspiroye
D'un regart de mes yeulx issant.
Comme Dame bien congnoissant,
Par ung soupir fort savoureux,
D'ung voulloir gay et florissant
Elle me dist en se baissant :
— « Vous estes leal amoureux. »
— « Hélas, voire, mais malheureux
» Se vous me faillez au besoing. »
— « A ung tel mignon plantureux,
» Resolu et avantureux,
» Je ne veulx faillir près ne loing.
Lors je torche mon petit groing
En luy présentant le deduyt;
Et fut faict à ung joly coing
Le coup amoureux, en grant soing.
[1] Bien deliberé? bien conduict?
Suis-je façonné? suis-je duict?
Me fault-il rien? vous le voyez!
J'ay mes despens, j'ay mon pain cuyt,
A la voye [2] je suis tout reduit.
  Il est ainsi que vous l'oyez;

1. Sous-entendu, cela n'a-t-il pas été.
2. Amoureuse, sous-entendu.

Or, messieurs, soyez avoyez
De dire, en ung mot absolu,
Qu'on vous a icy envoyez,
Non pas comme gens desvoyez,
Pour escouter le Resolu.





MONOLOGUE

d'une Dame fort amoureuse d'ung sien amy.



Est-il[1] besoing de faire bruit[2]
Qu'on a parlé et estrivé[3],
Que : « mon cœur est pieça reduit
A aymer quelqu'un qui me duit
Tant en secret comme en privé? »
Est-il besoing de caqueter
Qu'on ayme l'ung, qu'on ayme l'une,
Brouller[4], marmouser, barbeter,
Quester, remarcher, mugueter
De jour, de nuict et à la lune?
Est-il besoing de tracasser
Par cy, par là ou par chemin,
Courir, ribler[5], chercher, trasser,
Menasser, passer, rapasser,

1. Dans les trente-cinq premiers vers de cette pièce, l'auteur s'élève contre la fatuité des hommes à bonnes fortunes.

2. De dire avec grand bruit que.

3. Fait des efforts.

4. Bredouiller; les deux mots suivants ont aussi le sens de murmurer d'une voix discrète.

5. Courir la nuit.

C'est trop broullé le parchemin [1]?
 Mais est-il besoing qu'on recite
Telle lascheté, tel fredaine?
Je croy que ouy. Mais la poursuite
De telz galans et de leur suyte,
En mon esprit treuve villaine.
 Veu l'entreprise mal mondaine,
Me voicy preste, près et loing,
De leur donner, en male estraine,
La sanglante fiebvre quartaine
Ou du moins quatre coups de poing.
 S'on les rencontre en quelque coing,
Fussent-ilz tous en ung troupeau,
On leur dira, s'il est besoing,
Qu'on leur donnera sur le groing
Et qu'on fourbira bien leur peau [2].
Opposition ny appeau [3]
Ne les sçauroient excuser;
Et se le moule du chappeau [4]
Estoit vole [5] comme ung coipeau [6],
Seroit-il le cas [7], sans y muser.

1. N'en disons pas davantage.
2. Qu'on les battra.
3. Appel.
4. La tête.
5. Léger, peut-être pour *veule*, faible, débile, vide, inerte.
6. Copeau.
7. Sous-entendu : de les battre. Du reste, les défauts ordinaires dans Collerye, les incorrections, les métathèses et l'exagération de vivacité dans les tournures de phrases, rendent cette première partie assez obscure.

Je ne veulx personner abuser;
Le point principal qui me maine
N'est pas de tel vouloir user,
Ne Gaultier, Martin, amuser.
Ce ne sera de la sepmaine.
Mais d'autant que nature humaine,
Comme on scet, n'est pas à blasmer,
Mon cueur tellement me pourmaine,
Et si tresgayment me demeine,
Que je suis contraincte d'aymer.
Maintz amoureux on voit pasmer
Sans faire aucuns tours ni virade,
Mais le mien, sans le reclamer,
Hucher, appeler ou clamer,
Se rend prompt et pres aux estrades;
Œillades, guignades, voustades[1],
Aubades, fringades, bringades,
Passades, poussades, gambades,
Se font pour acquerir ma grace.
Impossible est que je me lasse
D'aymer ung tel tant accomply,
Car quant je le voy face à face,
Il ne m'en chault quel temps il face,
Tant est mon cueur d'amour remply.
Ce neantmoins je vous supply,
Pour m'oster de peine et d'esmoy,
Consideré que son bon ply
A mon cueur et corps assouply,

1. Saluts respectueux.

Que le saluez de par moy.
Riens qui soit plaisant je ne voy,
A mon gré, sinon sa personne;
Parquoy de m'en taire tout coy
Possible n'est; raison pourquoy
A le louer je me façonne.
Se quelqu'un ung seul mot me sonne,
J'ay bien cueur et hardy courage,
Et sans qu'on le pille et rançonne,
Que mon franc vouloir luy maçonne
Ung coup ou deux sur le visage!
  Laissons ce plait et ce langage
Et parlons de chose plus gaye.
A l'ouvrier congnoist-on l'ouvrage:
L'ung dict tresbien, l'autre faict rage,
L'ung ne dit mot, l'autre s'essaye,
L'ung parle gras, l'autre begaye;
L'ung cuide avoir gaigné le prix,
L'autre survient qui le costaye[1]
Et faict ung sault dessus la paye;
Par ainsi le galand est pris.
L'ung ne scet rien, l'autre est apris;
L'ung a veu, l'autre retenu;
L'ung est repris, l'autre surpris;
L'ung a failly, l'autre a mespris;
L'ung est vestu, l'autre est tout nud;
L'ung on hait, l'autre est soustenu;
L'autre est bien brave et bien vestu,

1. Côtoie.

L'autre a beaucoup de revenu
Et n'est aymé ne bien venu,
N'estimé non plus qu'ung festu.
L'ung est rassis, l'autre est testu;
L'ung est posé, l'autre est volage.
L'ung dit qu'il a bien combatu
Et l'autre dit qu'on l'a batu;
L'ung est blessé, l'autre on oultrage;
L'ung est sot, l'autre n'est pas sage;
L'ung est fier, l'autre oultrecuydé.
L'ung dit qu'il n'a varlet ne page,
L'autre n'a rente ne heritage
Et en est jobelin[1] bridé.
L'ung est mené, l'autre guydé;
L'ung est transy, l'autre ravy;
L'ung est secouru, l'autre aydé,
L'ung est chassé, l'autre vuydé;
L'ung a support, l'autre audivi;
L'ung est plain, l'autre est assouvy;
L'ung n'a riens, l'autre encore moins;
L'ung est chassé, l'autre est suivy;
L'ung est prins, l'autre poursuivy;
L'ung est caché entre deux coings,
L'autre menasse et faict les groings;
L'ung dict qu'on se repentira;
L'autre se deffend à beaulx poings.
Oyant et voyant tous ces pointz
Mon plaisir ailleurs me tira.

1. Mari trompé.

Mauldict soit qui en mentira,
Et qui ne dira verité!
Il est vray qu'amours m'a tiré
Devers quelqu'ung qui retira
Mon cueur de grant captivité.
Mon esprit estoit irrité
D'ung tas de bailleurs de beaulx jours,
Qui soubz couleur d'auctorité,
Vouloient, d'une imbecilité,
Que les aymasse par amours.
Je les ay trouvé gros et lours
Par autant que presumption
Les contraignoit faire des tours
Plusieurs menées et destours
Mal mondains, soubz correction.
Quant à moy, j'ay intention
N'en aymer qu'ung, toute ma vie,
Où je prens consolation,
Qui est sans reprehention,
Sur lequel aucuns ont envye;
Et ne sçaurois estre assouvie
De le veoir cent foys en une heure.
Je suis de luy si tresravie,
Et en amour tant asservie
Que j'ay grant peur que je n'en meure;
Mais s'il advient qu'il me demeure,
Me voila conficte en liesse;
Presupposé que je suis [1] seure

1. Que je sois.

Que son gentil voulloir m'asseure
De me tenir foy et promesse.
  Neantmoins, vray comme la messe,
Bien souvent, en lieu de filer,
De mes deux yeulx larmes sans cesse
Tombent et cheent en grant tristesse
Et regretz les font distiller.
  Nul, tant soit cler, apostiler
Ne sçauroit au vray ma pensée,
Ne mon desir adnichiler,
Ne ma volunté compiler
Pour en estre recompensée[1].
Il ne m'enchault d'estre tensée
Pourveu que de mon entreprise
Je sois à jamais dispensée[2],
Et de mon vray amy pensée,
En la façon qu'il m'a aprise.
  Puisqu'amours m'a ainsi surprise,
De luy voicy que je conclus,
Je ne dois point estre reprise
Si de bon cueur je l'ayme et prise.
Velà que je dis, et non plus.

1. Ni parvenir à apprécier la volonté que j'ai d'être récompensée de ce désir, ou par cet amant.

2. Pourvu que l'objet de mon entreprise me soit accordé pour jamais.





DIALOGUE DES ABUSEZ

DU TEMPS PASSÉ

faict l'an mil cinq cens et deux [1].

LE PREMIER.

Qu'en dis-tu?

LE SECOND.

Je ne sçay que dire.

LE PREMIER.

Quel temps court-il?

LE SECOND.

Temps à redire.

LE PREMIER.

N'est pas pareil au temps passé?

LE SECOND.

Du temps passé mon cueur souspire.

LE PREMIER.

Au temps qui court, le monde empire
De jour en jour.

1. Ce dialogue et celui de M. de Deça et de M. de Delà paraissent bâtis sur le modèle du Dialogue de MM. de Mallepaye et de Baillevent, attribué à Villon.

LE SECOND.

J'en suis lassé.

LE PREMIER.

Or est le bon temps trepassé.

LE SECOND.

Il est vray, c'est le point prefix.

LE PREMIER.

Tel avoit du bien amassé
Qui l'a jà pieçà demassé [1]
Et faict le demy crucifix [2].

LE SECOND.

Aujourd'huy les gens sont confitz
En tromperie et avarice.

LE PREMIER.

Depuis demy an je ne feiz [3]
Non plus que le Père et le Fils,
Et tout par faulte d'exercice.

LE SECOND.

Je suis taillé d'estre novice [4]
Longtemps avant qu'estre profex.

LE PREMIER.

Par faulte de bonne police,
Sans avoir ce qui m'est propice

1. Dépensé.

2. Et est arrivé à une position presque intolérable ; peut-être jeu de mots sur cru, s'y fie.

3. Sous entendu un bon coup, une bonne aubaine,

4. En fait de fortune.

Mourray repentant et confex [1].

LE SECOND.

Je tombe presque sous le faiz
De paovreté.

LE PREMIER.

Et moy aussy.

LE SECOND.

Que prouffitent noz dictz, noz faictz,
Puis que malheur nous a deffaictz?

LE PREMIER.

Voila qui me mect en soucy.

LE SECOND.

Long temps a que n'euz six solz cy.

LE PREMIER.

Ne moy.

LE SECOND.

Je ne saiche denier [2].

LE PREMIER.

Je sens sur moi ung mauvais si.

LE SECOND.

Et quel?

LE PREMIER.

Je suis presque transy.

1. Confessé.
2. Je ne débourse, je ne tire denier.

LE SECOND.

Dy le moy franc, sans le nier.

LE PREMIER.

Or, argent, soulois manier,
Mais le temps qui court m'a prescript.

LE SECOND.

On n'a garde m'excommunier
Pour estre usurier, huy ne hyer :
Je ne preste riens.

LE PREMIER.

Par escript,
Par obligé, ne par rescript
N'ay presté jours ouvriers ne festes.

LE SECOND.

Or, par le benoist Jesuchrist,
Jusques à ce que l'Entechrist
Soit né, nous ne payerons noz debtes.

LE PREMIER.

Aultrement nous serions bien bestes.

LE SECOND.

Vray est, qui nous preste il nous donne.

LE PREMIER.

L'on peut veoir par cas manifestes
Que nous sommes deux bons prophètes ;
S'il n'est ainsi. Dieu me pardonne.

LE SECOND.

Tu scez bien que chascun s'adonne
A bailler tours et soubricquetz.

LE PREMIER.

Puisque le temps ainsi l'ordonne,
Et que fortune m'abandonne,
Je ne ferai plus nulz acquestz.

LE SECOND.

Legers sommes comme laquetz.

LE PREMIER.

Mais trop plus legers qu'une plume.

LE SECOND.

Ces gens enflez comme tiquetz[1]
Ne valent pas quatre niquetz[2].

LE PREMIER.

Ilz sont pesans comme une enclume.

LE SECOND.

Quelz gens sommes-nous?

LE PREMIER.

Je presume,
Autant icy comme en la court,
Qu'on nous appelle par coustume,
Ainsi que chacun le resume,
Les Abusez du temps qui court.

1. Tics.
2. Monnaie de la valeur de deux deniers tournois.

LE SECOND.

Les Abusez donc, brief et court,
En tous lieux sommes appelez.

LE PREMIER.

Tel est vestu de long, de court,
Qui va, qui vient et qui court,
Auquel noz faictz sont revelez.

LE SECOND.

On nous a trop amyelez [1]
Soubz couleur de bonne esperance.

LE PREMIER.

Noz faictz congneus et demeslez,
Veu que sommes gens bien meslez,
Nous trouverons quelque aliance.

LE SECOND.

De pieça avons accointance
Deçà, delà, en plusieurs lieux.

LE PREMIER.

Il est vray, mais la congnoissance
D'aucuns qui n'ont pouvoir ne puissance
Nous a abusez.

LE SECOND.

Pour le mieulx,
Veu que le temps est mal joyeulx,
Delibérons nous de servir.

1. Emmiellé.

LE PREMIER.

Desormais nous devenons vieulx,
Et puis il est trop d'envieulx
Et desquelz on ne peut chevir [1].

LE SECOND.

Besoing nous est de poursuivir,
Consideré nostre infortune,
Quelque service.

LE PREMIER.

S'asservir,
Et en bien servant desservir;
Ta raison n'est point importune.
Il ne fault qu'une heure oportune...

LE SECOND.

Pour biens et honneur acquerir.

LE PREMIER.

Tu dis vray, il n'est heure qu'une;
Mais s'el n'est prinse en bonne Lune
Plus n'y fault chercher ne querir.

LE SECOND.

Sans plus de mon faict enquerir
Je suis contant servir les Dames.

LE PREMIER.

Et moy les Seigneurs.

LE SECOND.

Requerir

1. Triompher.

Les Dames veulx, et conquerir
En les servant.

LE PREMIER.

Ce sont bons termes,
Mais les Seigneurs sont trop plus fermes
Que les Dames en faictz et ditz.

LE SECOND.

Je le confesse quant aux armes,
Mais aux assaulx et aux vacarmes
D'amours, une Dame en vault dix.

LE PREMIER.

S'il est ainsi que tu le dis
Ce n'est pas ainsi que l'entendz.

LE SECOND.

Des Seigneurs point je ne mesdiz,
Mais toutesfois, par mes esdiz,
Dames valent mieulx en tout temps.

LE PREMIER.

Quant est de ma part, je pretens
Devant chascun tout le contraire.
Qu'il soit vray, voicy où je tends :
Quantz en ont-ilz faict maulcontens
Depuis le temps du Roy Clotaire?

LE SECOND.

Riens, riens, tu me cuydes distraire
Du bon vouloir que j'ay en elles.

LE PREMIER.

Non fais, Dea.

LE SECOND.

Je m'y veulx retraire
Et la grace et amour attraire
Des Dames et des Damoyselles.

LE PREMIER.

Tu ne veulx servir que les belles?

LE SECOND.

J'en ay le vouloir. Somme toute,
En servant les gentes fumelles,
Et en soustenant leurs querelles,
Honneur en vient, sans quelque doubte.

LE PREMIER.

Tel a beaux yeulx qui ne voit gouste.
Par ainsi je veulx soustenir,
En ung brief mot, quoy qu'il me couste,
Que avant qu'il soit la Penthecouste
Tu t'en lasseras.

LE SECOND.

Retenir
Te faut desormais et tenir
Qu'il n'est que de servir les Dames.

LE PREMIER.

Neantmoins je veulx maintenir
Qu'elles sont à entretenir
Bien difficiles.

LE SECOND.

De t'en croire

Ne de le mettre en mon memoire
Tu ne le verras de ta vie.

LE PREMIER.

Pour bien faire valoir l'istoire,
Je sais bien qu'il est tout notoire
Que de les servir as envye.

LE SECOND.

Dès aujourdhuy je m'y convie.
Velà, j'en suis tout resolu.

LE PREMIER.

Les aucunes sont de grant vie;
Mais ta pensée y est ravye.

LE SECOND.

Il est vray, c'est un mot solu[1];
J'ay tousjours esté bien voulu
Des Dames, en toutes façons.

LE PREMIER.

Tu es jà cassé et moulu,
Et si es par trop dissolu
Aucunesfois.

LE SECOND.

Ce sont chansons.
C'est à pages et à garsons
Que tu dois ces motz adresser.

LE PREMIER.

Mieulx vauldroit servir les maçons,

1. Un mot important, un mot de solution.

Entens-tu bien?

LE SECOND.

Or sus, passons.

LE PREMIER.

S'on chet, il se fault redresser;
Plaisir on faict de radresser
En bon chemin les forvoyez.

LE SECOND.

Tu me viens par trop agresser.
Tes collibetz deusses dresser
A ces mal mondains desvoyez.
Se tes espritz sont avoyez
De servir les Seigneurs, eh bien
Les miens m'ont aussi convoyez[1]
A servir les Dames.

LE PREMIER.

Voyez:
Il est obstiné comme ung chien.

LE SECOND.

On ne sçauroit nombrer combien
Vault la grace des Dames.

LE PREMIER.

Non,
Mais de l'acquerir le moyen
Est fort à trouver.

1. Convié.

LE SECOND.

Et rien, rien;
J'ay assez bon bruit et renom.

LE PREMIER.

Tu n'y changeras jà ton nom.

LE SECOND.

Comment?

LE PREMIER.

Il demourra entier.

LE SECOND.

J'y deviendray gay et mignon
Frisque, gaillard, bon compaignon.

LE PREMIER.

De se trop venter n'est mestier;
Dedans dix ans comme avanthier
L'Abusé tu te nommeras.

LE SECOND.

Tais toy, beau sire, le quartier
En vault une aulne.

LE PREMIER.

Hé! Gaultier,
De brief tu le congnoistras.

LE SECOND.

Hé, par Dieu, tu m'appelleras,
Avant qu'il soit deux ans, non plus,
Monsieur; puis tu m'acolleras.

Et cest honneur tu me feras,
Veulles ou non, je le conclus.

LE PREMIER.

Et si j'estoys des bras perclus
Et muet, ou, par aventure,
En quelque hermitage reclus?

LE SECOND.

Laisse ce propos; au surplus
Cela viendroit contre nature.

LE PREMIER.

La feminine creature
Tu serviras donc desormais.

LE SECOND.

Et de quoy?

LE PREMIER.

Si, par conjecture,
Tu les servois de couverture,
Ce te seroit bon entremectz.

LE SECOND.

Cela ne se feroit jamais.

LE PREMIER.

Ung tel que toy y perviendroit.

LE SECOND.

Je ne sçay.

LE PREMIER.

Je le te promectz.

LE SECOND.

Bien délibéré je suis ; mais
Je ne sçay si on le vouldroit.

LE PREMIER.

Les Dames ayment bien le droit [1],
Je l'ay veu par expérience ;
Donc, par le droit, en cest endroit,
L'une et l'autre te soustiendroit.

LE SECOND.

N'en font ilz point de conscience ?

LE PREMIER.

Conscience, quoy ? La science
Ont de jeunesse pratiquée.

LE SECOND.

Avec ung peu d'intelligence
La Dame donc en diligence,
En droit peult estre appliquée.

LE PREMIER.

Quant la Dame est bien atriquée,
Alors congnoist-on son courage.

LE SECOND.

D'autant qu'elle est en droit picquée
Frequentée et communiquée,
De tant plus en requiert l'usage.

1. Jeu de mots.

LE PREMIER.

Laissons ce plait et ce langage;
Le droit est assez debatu.

LE SECOND.

Se de Dieu je n'ay avantage
Salaire, support, ou bon gage
Me voilà cheut et abatu.

LE PREMIER.

Se premier tu n'as combatu
De droit, on n'en sçaroit juger.

LE SECOND.

Tel porte souvent, entens-tu,
Le baston dont il est batu.

LE PREMIER.

Te veulx tu jà descourager.

LE SECOND.

Pour mieulx mes espritz soulager
Je veux sçavoir quel il y faict.

LE PREMIER.

Ne t'y lesses point oultrager.

LE SECOND.

Se je m'y puis advantager,
Me voylà debout et reffaict.

LE PREMIER.

Quant est de moy, de cueur parfaict
Les seigneurs veulx servir, mais quoy!

Le mal me prend, je suis deffaict,
Pressuposé qu'en dit et faict
Homme suis pour servir ung roy.

LE SECOND.

S'il ne survient grand desarroy,
Avec ces dames, gentes trongnes,
J'y fay mon cas et gay et coy;
La raison te diray pourquoy :
Je leur feray bien leurs besongnes.

LE PREMIER.

Pour ung soulas cent mille hongnes
Tu y aras dru et souvent.

LE SECOND.

Pour endurer un peu de grongnes,
Ung peu de courroux, de vergongnes,
Autant en emporte le vent.

LE PREMIER.

Mieulx vauldroit servir ung couvent ;
Je le congnois trop de pieça.

LE SECOND.

C'est bien entendu, on les vend.

LE PREMIER.

Sus, de par Dieu, crac, à l'esvent
Bon pied, bon œil.

LE SECOND.

Or ça, or ça,
C'est tout ung ; mais l'an qui passa

Comme moi y as esté pris.

LE PREMIER.

N'eust esté qu'on me menassa
Et quelqu'un qui me pourchassa,
J'eusse en amours gaigné le pris.

LE SECOND.

Jamais homme ne fut repris
De servir dames de cueur gay.

LE PREMIER.

Qui ne les sert...

LE SECOND.

En est repris;
Brief, tout honneur y est compris.

LE PREMIER.

Comment le scez-tu?

LE SECOND.

Je le sçay.

LE PREMIER.

Où l'as-tu congneu?

LE SECOND.

A l'essay.

LE PREMIER.

Tu as frequenté leur escole?

LE SECOND.

L'an passé, pour m'oster d'esmay

Je n'en bougé le moys de may.

LE PREMIER.

Tu y apprins mainte bricolle.

LE SECOND.

Puisque je suis en chaulde colle,
Et que mon voulloir s'y adresse,
Et que l'on y baise et acolle,
Dès aujourd'huy je me recolle
De pourchasser une maistresse.

LE PREMIER.

Tu y prens goust.

LE SECOND.

Voire, sans cesse.

LE PREMIER.

Tu t'en repentiras.

LE SECOND.

Et puis?

LE PREMIER.

Tu y as usé ta jeunesse.

LE SECOND.

J'ay aussi vescu en lyesse.

LE PREMIER.

Mais en tristesse.

LE SECOND.

Ilz sont cuytz.

LE PREMIER.
Dames sont fresles.

LE SECOND.
Je le suis.

LE PREMIER.
C'est donc a tel sainct telle offrande.

LE SECOND.
Tels gens comme moy y sont duytz.

LE PREMIER.
Telz gens que toy y sont seduyctz.

LE SECOND.
Comment[1] cest homme me gourmande!

LE PREMIER.
Tu congnois sans qu'on te le mande
Que femmes n'ont point de tenue.
L'une en veult et l'autre en demande;
L'une brait hault, l'autre commande;
L'une veult estre entretenue,
L'autre veult estre soustenue;
L'une dict : je veulx qu'on le face;
L'autre dict, pour la retenue,
Qu'on la servira toute nue,
Sinon qu'il fault vuyder la place.

1. Comme, combien.

LE SECOND.

Ton dit n'est que songe et fallace;
Par celuy Dieu qui me feist naistre,
J'aymeroys mieulx de prime face
Avoir d'une Dame la grace,
Voire de quatre, que d'ung maistre.

LE PREMIER.

Par Dieu, elles t'envoieront paistre,
Comme une beste, à la verdure.

LE SECOND.

Je congnois leur lieu et leur estre,
Parquoy, s'il n'y faisoit bon estre,
Je n'yrois pas.

LE PREMIER.

Endure, endure.

LE SECOND.

S'on y seuffre chault et froidure,
Cela ne vient que de gayeté.
Vivre trop aise n'est qu'ordure,
Toutesfois, si bon temps y dure,
Je m'y tiendray tout cest esté.

LE PREMIER.

Nous avons cy trop caqueté;
Parquoy, devant que l'on m'envoye,
Ne que mon corps soit arresté
Au lieu où me suis apresté,
Je m'y en voys la droicte voye.

LE SECOND.

Autant m'est Anjou que Sçavoye.
Mais affin que l'on ne me blasme,
Tout ainsi que l'homme s'avoye,
Dès aujourd'hui je me convoye
D'aymer et servir quelque dame.





AUTRE DYALOGUE

composé l'an mil cinq cens douze, pour jeunes enfans

LE FRERE COMMENCE.


Pour oster toute fascherie,
De se trouver en la prairie
Auprès d'ung boys, soubz la ramée,
Avec sa chère et bien aymée,
C'est ung amoureux entremetz.

LA SEUR.

C'est bien rentré!

LE FRERE.

N'est pas?

LA SEUR.

Ouy, mais
Le temps le doibt et la saison.

LE FRERE.

Ces bragas [1], ces coqueplumetz
Transyz d'amours, je les commetz
Pour s'y trouver.

LA SEUR.

C'est la raison.

1. Bragards, fats, gens à la mode.

LE FRERE.

Ung bon pasté de venaison
Acompaigné d'ung poupelin[1]
Vauldroit mieulx, sans comparaison,
Pour enfans de bonne maison
Que les finesses Pathelin.

LA SEUR.

Moy, qui sens son damoyselin[2],
Appartient d'en estre servie.

LE FRERE.

Avaller aussi doulx que lin
Cinq ou six crotes de belin[3]
Vous appartient.

LA SEUR.

Fy de l'envye!

LE FRERE.

A ce banquet je vous convye.

LA SEUR.

Dictes-vous vray, maistre Accipe[4]?

LE FRERE.

Pour mieulx demener bonne vie
Vous serés gaillard assouvye
En prenant ce bon recipe.

1. Sorte de pâtisserie fourrée, faite avec la fleur de farine, du fromage, des œufs et du sel.
2. Sa noblesse.
3. Personnification du mouton dans le roman du *Renart*.
4. Docteur, apothicaire, qui compose des remèdes.

LA SEUR.

Prenez le pour vous, j'ay souppé.
Mais escoutez ce gaudisseur!

LE FRERE.

Pourveu qu'il soit bien atriqué,
En vostre gozier apliqué,
Il vous fera grant bien, ma seur.

LA SEUR.

Autant pour autant : soyez seur
Que je vous payray, Fine Myne!
Quel ouvrier, quel maistre brasseur,
Quel hume-brouet, quel dresseur
De saulce vert [1] et cameline [2]!

LE FRERE.

Il ne fault jà que je devine
Que vous estes bien affettée.

LA SEUR.

Annemane! vous estes digne
Que vous ayez, avant qu'on digne [3],
De pouldre de duc la tostée [4].

LE FRERE.

C'est raison que soyez traictée

1. Vinaigrette. Allusion aux *crottes de belin*.

2. Espèce de sauce dont nous savons seulement qu'il y entroit des herbes vertes, et dont il est parlé dans un *Estat des officiers du Roy*.

3. Qu'on dîne.

4. Rôtie au vin.

Tous les matins d'ung œuf molet;
Et se vous estes desgoutée
Ou malade ou debilitée
Conseillez-vous à Jehan Colet.

LA SEUR.

Jehan Colet n'est qu'ung sotelet;
A Jehan Colet, Vierge Marie!

LE FRERE.

Il est gaillard et propelet.

LA SEUR.

Jehan Colet seroit bon varlet
Pour servir en quelque abbaye;
Et affin qu'il ne s'esbaye,
Il faict bien peu et meschamment.

LE FRERE.

Or, quelque chose que l'on dye,
Jehan Colet tousjours s'estudie
A bien chevaulcher hardiment.

LA SEUR.

Laissons ce propos.

LE FRERE.

Voirement,
Que dict-on de noz acouchées?

LA SEUR.

Qu'on en dict? Tout premièrement,
Les unes sont trop longuement
En leur lict mollement couchées.

LE FRERE.

Elz sont bouchées.

LA SEUR.

Elz sont touchées.

LE FRERE.

Il leur fault tant de mirlificques.

LA SEUR.

Elz sont visitées et preschées,
Et bien souvent plus empeschées
Qu'on est à baiser les reliques.

LE FRERE.

Les brasseroles [1] magnifiques.

LA SEUR.

Riches carcans [2].

LE FRERE.

Tapisserye.

LA SEUR.

De peur quelz ne soient fleumatiques
Ou trop mesgres ou trop eticques
On vous les sert d'espicerye.

LE FRERE.

L'ypocras,

LA SEUR.

La patisserye,

1. Camisoles de nuit.
2. Colliers.

LE FRERE.

Couliz de chapons.

LA SEUR.

Tant de drogues!

LE FRERE.

Arriere la rotisserie.

LA SEUR.

Fy, fy! ce n'est que mincerie [1].

LE FRERE.

En leur lict pompeuses et rogues.

LA SEUR.

Bendées....

LE FRERE.

Comme les synagogues [2]
Qu'on voit au portail de l'église.

LA SEUR.

Accouchées ont le temps.

1. Ce n'est servi que chez les avares.

2. M. A. de Montaiglon me communique sur ce passage la note suivante : Rien n'est plus fréquent que de voir aux portails des églises romanes et ogivales les figures de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi. La seconde porte la Croix et le pennon triomphal et a le front ceint de la couronne. La lance que tient là première se brise en morceaux dans sa main; la couronne tombe de sa tête, et ses yeux sont couverts d'un bandeau pour signifier l'aveuglement qui l'a conduite à sa perte. C'est évidemment à cette représentation que fait allusion le vers archéologiquement si juste de R. de Collerye.

LE FRERE.

Les vogues.

LA SEUR.

Je ne dueil que des vieilles dogues
Qui font les sucrées.

LE FRERE.

C'est la guyse.

LA SEUR.

Mon frere, il est temps qu'on s'avise
D'aller autre part caqueter.

LE FRERE.

Prenons congié.

LA SEUR.

Pour la remise,
Regardons se la nappe est mise
Et nous en allons banqueter.





SERMON POUR UNE NOPCE[1].

LE PRESCHEUR, *habillé en femme.*

THEUME

Audi, filia, et vide.



Ce theume que j'ay devidé
Est escript d'une grosse plume
Aussi pesante qu'une enclume,
Et d'un vielz psaultier enfumé

1. Il existe deux autres versions de ce sermon; l'une, in-8°, de 4 feuillets, a été imprimée à Rouen chez Loys Costé, libraire, rue Escuyère, aux Trois Croix couronnées, sous ce titre : *Discours joyeux pour advertir la Nouvelle Mariée de ce qu'elle doit faire la première nuict*, et réimprimée chez Guiraudet, 1830, in-16 de 12 feuillets.

L'autre version, sans date, a été imprimée à Lyon sous ce titre : *Plaisant discours et avertissement aux Nouvelles Mariées pour se bien et proprement comporter la première nuict de leurs nopces, recité à ung valet par un jeune homme Lyonnois, le jour du Jeudy Gras dernier*, et réimprimée chez Pinard, 1830 (in-12 de 15 pages, tiré à 60 exemplaires).

L'éditeur de cette dernière réimpression accuse son collègue d'avoir fait une édition honteuse; il ignore l'existence du texte de Loys Costé, texte très-mauvais en effet, que la réimpression in-16 a copié littéralement, de telle sorte qu'en résumé c'est à Loys Costé que remontent les reproches amers prodigués si complaisamment à l'éditeur im-

Je l'ay extraict et escumé
Affin d'en faire ung bon brouet.
A propos, ung chartier sans fouet
Qui ne dit *dea* ne *hurehau*,
Pourroit-il toucher son chevau,

primé chez Guiraudet, par l'éditeur imprimé chez Pinard. Ce dernier eût pu sans doute remplacer quelques-uns de ces reproches par quelques recherches qui lui eussent procuré un texte plus complet et fait connaître, dans Roger de Collerye, l'auteur de la pièce.

Ces sermons grotesques tirent leur origine, indirectement, il est vrai, et à titre de caricature, des mystères. Les habitudes et les traditions littéraires nées de la Foi religieuse, existoient encore, lorsque la Foi elle-même avoit perdu cette influence qui lui avoit donné presque entièrement la direction de la littérature au moyen âge. Les esprits railleurs de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe trouvoient quelque chose de ridicule et de bouffon dans les naïvetés des mystères, naïvetés dont ils avoient oublié les origines, et qui étoient un des côtés d'un art admirable qu'ils ne pouvoient plus comprendre. Ils firent un premier pas, timide encore, dans cette voie de caricature, et ils créèrent le genre des Sermons et Légendes simplement gais et naïvement grotesques ; c'est à cet ordre qu'appartiennent le Récit du martyre de monseigneur Saint-Hareng et les autres Légendes bouffonnes de ce genre. Quelques autres firent un pas de plus, et débitèrent, comme le fait ici R. de Collerye, des sermons naïvement obscènes. Enfin, la Réforme s'empara habilement de ces naïvetés, et les détourna de leur but primitif ; elle en méconnut l'esprit, les supposa hostiles là où elles n'étaient que gaies, les rendit, du reste, âcres et venimeuses, et les fit passer de l'état de simples bouffonneries à l'état d'armes de guerre. C'est sur ces données que repose tout entière l'*Apologie* d'Henry Estienne ; et il ne faut pas oublier ces traditions inoffensives de l'esprit trouvère, si l'on veut jeter quelque lumière nouvelle sur les mystérieuses origines du genre et de l'art de Rabelais.

Sa jument, son asne ou sa beste?
Jamais, car ung homme sans teste
N'a point besoing de chapperon
Ne de picquer de l'esperon;
Qu'il soit ainsi, sans faire espreuve
Soubdainement je vous le preuve :
Je prens le cas qu'une fillette
Frisque, gaillarde et guillerette
Veult estre aujourd'huy mariée
Et à ung masle apparée,
Assavoir mon s'il se peult faire
Pour à son plaisir satisfaire?
Je veulx dire que ouy, pourveu
Que le marié soit pourveu
D'ung baston à feu et d'oultilz
Soudains, ligiers, chaulx, et hatifz.
Sans instrumens on ne faict rien
En telz cas, vous le scavez bien.
Laissons cela et retournons[1]
A nostre theume, et revenons
Au point principal : qui pourra,
En face ainsi comme il vouldra;
Car je suis bien seure et certaine
Qui joustera à la quintaine[2],
Avant qu'il soit demain matin,
Sans trop escumer le latin,

1. Les 20 vers suivants manquent dans les deux autres versions.

2. Que celui qui joutera, etc., pourra bien défricher, etc.

Je dy qu'on peult bien defricher
Ung terrouer, sans denicher
Le trou où estoient les oyseaulx.
Tout soudain chaussa ses houseaulx[1],
Puis après monta à cheval,
Et en courant à mont, à val,
Pour eviter les grans dangers,
Cuydant arriver à Angiers
Il vint coucher à Carcassonne[2].
Or, avant que la cloche sonne,
De peur de perdre mon memoire,
Je vous pry donnez moi à boire.

(*Elle boyt.*)

Beaucoup de gens treuvent estrange
De veoir ung dyable avec ung ange;
Petis musequins, fines trongnes,
Friquelimiques fatrillonnes,
Escoutez bien et retenez,
Oyez, entendez, aprenez
Le bien qu'on a en mariage :
Le premier an, de franc courage
On s'entrebaise, on s'entracolle,
On jaze, on caquete, on bricolle,
On faict le dyable de Vauvert[3];

1. Sans doute ce défricheur dont il parle plus haut; cette partie, du reste, semble vouloir prendre les allures du coq-à-l'âne.

2. Jeu de mots sur *ange* et sur *carcasse*.

3. Vauvert, habitation située à l'endroit où se trouve actuellement l'Observatoire de Paris. Les diables s'en étaient

Jamais il n'y a feu couvert ;
Tout va sen dessoubz, pelle melle.
S'il vient qu'el soit belle fumelle,
Le povre mary s'esvertue
De labourer, tant qu'il s'en tue;
Puis à deffricher il s'aplique
Si fort, qu'il en demeure éthique.
L'an d'après, jà escorniflé
Voyant qu'elle a le ventre enflé [1],
Il se commence à soucyer,
Et à chagrin s'assocyer;
Il plaint la teste, puis les dents,
Et a les oreilles pendans
Ne plus ne moins comme un lymier.
S'il advient qu'il soit coustumier
De faire ung enfant tous les ans,
Telz jeux ne luy sont plus plaisans;
Et bien souvent, pour leur entrée,
Font deux enfans d'une ventrée.
Qui est lors esbay? C'est il.
En disant : « mauldit soit l'ostil,
Le fourneau, la forge, et le moule, »
On le faict tenir pied à boule
Et recommancer à l'ouvrage

emparés, et y firent rage jusqu'en 1251, époque où saint Louis y installa un couvent de Chartreux.

1. Ce vers est omis dans l'édition de Rouen ; il est remplacé dans l'édition de Lyon par celui-ci :

Eschiné, blesme, essoufflé.

Qui est subject à mariage.
Et, après qu'il a folatré,
Il vouldroit bien estre chatré
Quant il voit que sa femme est grosse.
Si en arez vous ceste endosse,
Vous aultres jeunes mariez,
Et serez tansez, hariez
De voz femmes à tous propos.
Y cuydez-vous avoir repos
En mariage, mes mignons?
Ouy dea ! de beaulx bons compaignons
Ne s'en font aujourd'huy que rire ;
Et puis à chacun ilz vont dire,
Quant quelcun s'est apparié :
Et voyla Trop tost maryé,
Qui en est Jobelin bridé.
Audi, filia, et vide.

Prinse [1].

Avant qu'en ma matière entrer,
A genoulx il vous fault veautrer
Devant nostre belle espousée,
En luy disant : « doulce rosée,
Dieu te doint ung bien bon confort,
S'il advient que trop grant effort
Te face la nuyt ton mary ;
Et que ton cœur ne soit marry

1. Entrée en matière. Ce mot manque dans les deux autres éditions.

De l'assault qu'il te donnera,
Car je croy qu'il s'adonnera
Celle nuyt entre deux blancs draps
A t'acoller gay, bras à bras,
Et te donra tel coup de lance
Qu'elle entrera jusqu'à ta pance ;
Il est vrai, c'est un point vuydé. »
Audi, filia, et vide.

Pour tant qu'il n'advient pas souvent[1]
Qu'en ung monstier n'en ung couvent
On veoit ainsi prescher les femmes,
Je vous diray, seigneurs et dames,
Qu'il est bien de necessité,
Autant en ville qu'en cité
Que femmes preschent la raison ;
Le temps le veult et la saison.
La femme retient à ung coup
Choses assez, et plus beaucoup
Que ne faict l'homme en maintz endroitz,
Posé que les loix et les droitz
Soustiennent que l'homme comprent
Plus que la femme ; mais el' prent
A toutes mains quant on luy baille.
A celle fin que je ne saille
Du coq à l'asne[2], somme toute,

1. Les 15 vers suivants manquent aux autres éditions.
2. Cet hémistiche est remplacé dans les deux autres éditions par celui-ci :

Faictes silence.

Il est besoing que l'on escoute
Mon preschement et ma doctrine.
Se l'espousé plaint la poitrine
Demain au matin, ou la teste,
Je suys d'avis qu'on lui appreste
Le beau petit chaudeau Flamant [1],
Et qu'il ne soit point si gourment
De le humer tout seul, sans elle,
Qu'il a gardée d'estre pucelle.
Si est il bien en lui d'atendre
Jusqu'à troys jours sans y entendre,
Ainsi que fist le bon Thobie.
Mais s'elle veult estre fourbye,
Ainsi qu'il survient en sursault,
Sans luy livrer trop dur assault,
Je suis bien d'avis qu'il la traicte
De trois bons coups tous d'une traicte,
Et si le courage luy croist,
Qu'elle ait des verges sainct Benoist,
Car l'église l'a décidé,
Audi, filia, et vide.
  Les œuvres de misericorde
Vous recommander je m'accorde
Avant que plus loing proceder.
Qu'il vous plaise d'interceder
Pour toutes femmes çà et là
Qui, par la faulte de cela,

1. Voyez la recette de ce potage dans le *Ménagier de Paris*, tome II, page 241.

Meurent en grant affliction,
Comme on dict, sans confession.
Seigneurs d'esglise, pourvoyez
En leurs cas, ainsi que voyez,
Congnoissant leur fragilité.
Secourez les en charité :
Sans charité nul n'entrera
En Paradis, ne montera.
En après, je vous recommande,
Ainsi que la loy le commande,
Tous povres amoureux transifz.
J'en congnois plus de trente-six
Qui chassent fort, mais rien ne prennent.
Quant ilz voient que bien peu comprennent
Avec leur dame, ilz vont les nuytz
Baiser la cliquette de l'huytz.
Bien souvent, quant on les y voit,
Quelqu'un la cliquette pourvoit,
Autant les lundys que mardys,
De bran ou de dyamerdys.
Voyant, les povres amoureux,
Qu'ils sont trompez, tresdouloureux
S'en vont coucher sans faire bruyt
Et ne vont plus courir de nuyt.
En général et en commun [1]
Vous recommande tout chascun
Audi, filia, et vide.

1. Les 36 vers suivants manquent aux deux autres éditions.

Or, ay-je assez bien procedé
Jusques icy, comme il me semble.
Pendant que nous sommes ensemble
Je vous veulx apprendre et monstrer
Ung peu de bien, et remonstrer
L'ignorance de ces fillettes
Qui ayment le jeu des billettes.
A plusieurs se laissent piequer
Sans riens gaigner ne praticquer.
Escoutez, dressés voz oreilles :
Nous avons veus de grans merveilles
Depuis certains temps. N'avons pas ?
Or disons, parlant par compas,
Esse raison, à vostre advis,
Que, pour quaquet ou pour devis,
Pour promectre et rien ne tenir,
Ung monsieur doibve parvenir,
Du premier coup, à son ataincte ?
Je dy que non : telle contraincte
Ne rend point la fille subjecte.
Mais s'il advient qu'il luy gecte,
Pour acquerir sa bonne grace,
Dix, douze escuz de prime face,
La fillette, sans se surprendre
Les doit empoigner et les prendre,
Car il n'est acquest que de don
Ne dancer qu'au joly bedon [1].

1. Petit tambour qui accompagne généralement la flûte.

Mais de s'aller habandonner,
Sans quelque chose luy donner,
Je n'en suis pas d'oppinion.
Jamais de son corps l'union
Ne doit consentir, s'elle est sage,
Sans or, ou argent, ou bon gage;
Et par ainsi il est brydé
Audi, filia, et vide.
J'ay veu tel galant qui se vente
Que les filles luy doibvent rente,
Et qu'il leur faict tel grant honneur
De les prier de deshonneur;
D'autant qu'il est plus fier qu'ung pet,
Laissez le là comme suspect
Et comme sot oultrecuydé
Audi, filia, et vide.
Encor ung mot, et puis après
Nous ferons fin; car, par exprès,
Je suis icy pour tesmoingner,
Et pour fillettes enseigner,
Qui ne sont fines ne ruzées
Jusques à ce que soient usées.
Sainct Jehan! Ce n'est pas la façon,
Car jeune chair et vielx poisson
Ont le bruyt, pour le temps qui court.
J'ay autresfoys hanté la court
Où j'ay aprins et retenu,
Et maint bon gallant soustenu.
Du temps qu'estoye en jeune aage

Il n'y avoit varlet ne page
Qui ne fust joyeulx de me voir.
Mais depuis qu'on m'a veu avoir
Les grans rydes que j'ay au fronc
On ne m'a prisé ung estronc.
Et par ainsi, mes jeunes filles,
Ne faictes fourbir vos coquilles
A seigneurs n'y à coquibus,
S'ilz ne vous baillent des quibus.
Ce pendant que vous estes jeunes,
Ne gardez ne festes ne jeunes;
Toutesfois, ne vous laissez pas
Tumber plus viste que le pas.
Mais si quelqu'un de vous s'abuse [1],
Monstrez que vous sçavez la ruze
Comment on se doibt gouverner
Affin de le bien yverner;
Qu'il me soit mené et guydé.
Audi, filia, et vide.
Qui sera, sans dilation,
De nostre predication
L'achevement, et bien couché
Ainsy que je vous ay touché.

1. S'amourache.



LE BLAZON DES DAMES,

en Dialogue.

Beau Parler *commence.*

Honneur aux dames !

Recueil Gracieulx.

C'est raison.

Beau Parler.

Il leur est deu.

Recueil Gracieulx.

Toute saison.

Beau Parler.

Dames doibt-on aymer, priser.

Recueil Gracieulx.

D'en dire tout bien y viser.

Beau Parler.

Je ne sache meilleur blazon.

Recueil Gracieulx.

Aux dames n'a comparaison.

Beau Parler.

Es champs, ès villes, en maison,
Chascun en doibt bien deviser.

RECUEIL GRACIEULX.
Honneur aux dames!

BEAU PARLER.
C'est raison.

RECUEIL GRACIEULX.
Il leur est deu.

BEAU PARLER.
Toute saison.

RECUEIL GRACIEULX.
Dames doibt-on aymer, priser.

BEAU PARLER.
Qu'en dirons-nous plus?

RECUEIL GRACIEULX.
Advison.

BEAU PARLER.
Ceux qui en mesdient?

RECUEIL GRACIEULX
Desprison.

BEAU PARLER.
Ceulx qui les blasment?

RECUEIL GRACIEULX.
Deviser.

BEAU PARLER.
Ceulx qui les diffament?

RECUEIL GRACIEULX.
Brizer.

BEAU PARLER.

Voilà bonne terminaison.

RECUEIL GRACIEULX.

Honneur aux dames !

BEAU PARLER.

C'est raison.

RECUEIL GRACIEULX.

Il leur est deu.

BEAU PARLER.

Toute saison.

RECUEIL GRACIEULX.

Dames on doibt aymer, priser.

BEAU PARLER.

D'en dire tout bien y viser.

RECUEIL GRACIEULX.

Je ne sache meilleur blazon.

BEAU PARLER.

Dames ont le bruict.

RECUEIL GRACIEULX.

A foison.

BEAU PARLER.

Les hanter...

RECUEIL GRACIEULX.

C'est bonne achoison.

BEAU PARLER.

Toute joye est d'elles guydée.

RECUEIL GRACIEULX.

Le treschevaleureux Jason
Eust-il conquesté la Toison,
N'eust esté la belle Medée.

BEAU PARLER.

L'histoire au long bien regardée
De Paris et la belle Helaine,
S'il n'eust la pomme d'or gardée
De Venus, et contregardée,
En eust-il jouy?

RECUEIL GRACIEULX.

A grant payne

BEAU PARLER.

La chose est clère et bien certaine
Que les dames, au temps passé,
Ont eu louange souveraine.

RECUEIL GRACIEULX.

Qui bien les histoires ramaine,
Tout y est escript et trassé.

BEAU PARLER.

Leur bruyt et honneur effacé
Jamais ne sera.

RECUEIL GRACIEULX.

Pour certain.

BEAU PARLER.

Ung cueur d'amour entrelassé

Oncques ne se trouva lassé
De les servir.

RECUEIL GRACIEULX.
C'en est le train.

BEAU PARLER.
Avant que venir au refrain
Du propos auquel je me fonde,
Qui fut cause, à pur et à plain,
Que Saturne, sage et humain,
Fut le premier roy en ce monde?

RECUEIL GRACIEULX.
Dame Vesca.

BEAU PARLER.
Parolle ronde [1],
Voyant la beaulté de Saturne
Son second filz, nect, pur et munde,
Priva Titan lait de faconde,
Pour cause et raison oportune.

RECUEIL GRACIEULX.
Jupiter, d'amour taciturne,
Ayma moult la belle Danès.

BEAU PARLER.
Par ung bon advis diuturne,
Par ung prudent veiller nocturne,
Judith deffist Holofernès.

1. En un mot.

RECUEIL GRACIEULX.

Ne fut pas de la belle Agnès
Le Roy Charles Septiesme pris?

BEAU PARLER.

Ses voulloirs en estoient seduictz,
Et en vraye amour purs et nectz,
Qui sont choses de tresgrant pris.

RECUEIL GRACIEULX.

On ne sçauroit estre repris
De donner aux dames bon bruyt.

BEAU PARLER.

Aux dames tout bien est compris.

RECUEIL GRACIEULX.

Ung mal mondain, ung mal apris,
En les frequentant se conduyct.

BEAU PARLER.

Autant aux grans qu'aux petis duyct
D'alleguer leur magnificence.

RECUEIL GRACIEULX.

Tout est en memoire reduyct.

BEAU PARLER.

La Bible amplement nous desduyct
De Rebecca la diligence.

RECUEIL GRACIEULX.

Des Cibilles la sapience
Plusieurs beaulx motz en sont dictz.

BEAU PARLER.

De Suzanne la continence
Et d'Hester la benivolence,
Qu'en dict la Bible?

RECUEIL GRACIEULX
De beaulx ditz.

BEAU PARLER.

Dois-je point de Gryzelidis [1]
La grant pacience alleguer!

RECUEIL GRACIEULX.

Dois-je point, des fois plus de dix,
De Lucresse, par mes esdicts,
La grant chasteté divulguer?

BEAU PARLER.

Ne dois-je point emologuer
L'amour de Sydoine [2] et Vienne [3]?
Pareillement, epiloguer,
Sans en riens qu'il soit deroguer,
Le beau maintien de Polixenne [4]?

RECUEIL GRACIEULX.

De la beaulté de Galienne [5]

1. Une des héroïnes les plus célébrées dans la littérature du moyen âge, dans les contes aussi bien que dans les drames.

2. Héroïne du roman de *Ponthus et la belle Sydoine*.

3. *Histoire du tresvaillant chevalier Paris et de la belle Vienne*.

4. Héroïne du roman de la *Destruction de Troie*.

5. Héroïne du roman *la Conqueste du grand roy Charlemagne*.

En devons nous faire silence ?
De Salomon fault qu'on retienne
Que les dames, quoy qu'on en tienne,
A aymées pour leur excellence.

BEAU PARLER.

Mettre ne fault en oubliance
Que Jacob, tant prudent et bel,
Son oncle Laban, par licence,
Servit quatorze ans sans offence
Pour avoir sa fille Rachel.

RECUEIL GRACIEULX.

Le bon prophète Samuel
Vint d'Anne, dame magnificque.

BEAU PARLER.

Thobye, le bon jouvencel,
Maryé fut par Raphael
A Sarra, moult belle et pudique.

RECUEIL GRACIEULX.

Pour ung amour trop impudique,
Inutille et libidineuse,
Du dart cruel dyabolique
Sept mariz, sans quelque rèplique,
Receurent mort impétueuse.

BEAU PARLER.

L'aultre Sarra, tresvertueuse
Femme d'Abraham, tant fidelle,
De l'amour ingnomenieuse

D'Abimelech, et vicieuse,
Delivré fut,

RECUEIL GRACIEULX.
Dieu pensoit d'elle.

BEAU PARLER.
Que prouffita l'amour rebelle
De Tarquin, fier et orgueilleux?

RECUEIL GRACIEULX.
Mort se ensuivit, trescruelle,
Et guerre aussi aspre et mortelle,
Et ung pourchatz bien merveilleux,

BEAU PARLER.
Par folle amour, coups perilleux
Se sont donnez en maincte place.

RECUEIL GRACIEULX.
Soustenir je veulx en tous lieux
Que gens sots et gens semilleux [1]
N'auront point des dames la grace.

BEAU PARLER.
On ne l'a jamais par menace.

RECUEIL GRACIEULX.
On ne l'a pour « veullez ou non. »

BEAU PARLER.
Par presumption ou audace
On ne l'aura point.

1. Impertinents.

RECUEIL GRACIEULX.

Sans falace

Leur grace on a par bon renom.

BEAU PARLER.

Je vous demande si Zenon

Ayma le beau Paris par force?

RECUEIL GRACIEULX.

Jamais!

BEAU PARLER.

Et Philys, Demophon?

RECUEIL GRACIEULX.

Et Phaon, la belle Saphon

En amours eurent ilz divorce?

BEAU PARLER.

En vraye amour ung cueur s'enforce,

En vraye amour on le soulage.

RECUEIL GRACIEULX.

Quant ung vray cueur aymer s'efforce,

Glayve n'y a, cyzeau, ne force

Qui luy sceut faire quelque oultrage.

BEAU PARLER.

Eneas, Dido de Carthage

Moult ayma du premier accès.

RECUEIL GRACIEULX.

Penelope, Greque tressaige,

Chaste de cueur et de couraige
Tint loyaulté à Ulixes.

BEAU PARLER.

Ypermestra, du grant excès
De ses seurs, faict à leurs maris,
Et mesmement de leurs decès,
Dolente en fut, car leurs conselz
Mua en pleurs, non pas en ris.

RECUEIL GRACIEULX.

Père et seurs furent bien marris
Qu'elle n'avoit occis Lincus.

BEAU PARLER.

Quarente-neuf furent periz,
Et rendirent leurs esperitz
Par glayve, et au lict vaincus.

RECUEIL GRACIEULX.

Pour mille millions d'escuz
N'eust jamais commis homicyde.

BEAU PARLER.

Cydoppe et Aconcius [1],
Proserpine et Orpheus,
S'entreaymoient fort, ce dit Ovide

RECUEIL GRACIEULX.

En ses Epistres le decide,
Et ailleurs, ainsi que j'ay veu.

1. Ovide. Épître vingtième, *Cydippe et Acontius*.

BEAU PARLER.

Lever ne fault taille, subside,
Pour dames aymer, ne quelque ayde.

RECUEIL GRACIEULX.

De pieça Dieu y a pourveu.

BEAU PARLER.

Aymé serez d'elles, pourveu
Que vous les aymez loyaulment.

RECUEIL GRACIEULX.

Salomon, ainsi que j'ay leu
En ses Proverbes, et releu,
Le descript bien, et point n'en ment.

BEAU PARLER.

S'aymé voulez estre vrayment
Aymer devez

RECUEIL GRACIEULX.

C'est la façon.

BEAU PARLER.

Regardez le vieil Testament,
Et le nouveau pareillement,
S'il fault payer d'amours rençon.

RECUEIL GRACIEULX.

Je sçay par cueur ceste leçon,
Mais on ne se doit esgarer,
Ne trop s'endormir au doulx son.

BEAU PARLER.

Le fort et vertueulx Sanson

Souffrit mort pour se declarer.

RECUEIL GRACIEULX.

A toujours me veulx preparer
D'aymer les dames sans offence.

BEAU PARLER.

A leurs mandements comparer
Me submetz, sans m'en separer,
Pour les servir en diligence.

RECUEIL GRACIEULX.

Avoir fault ceste intelligence
Que dames sont dignes d'aymer.

BEAU PARLER.

En leur presence et absence
Raison donne à tous la licence
De les priser et extimer.

RECUEIL GRACIEULX.

Tousjours d'elles bien presumer.

BEAU PARLER.

Tousjours d'elles louange dire.

RECUEIL GRACIEULX.

Tousjours d'elles s'acoustumer
De reciter et resumer
Qu'on se doibt garder d'en mesdire.

BEAU PARLER.

Si vous voullez dancer ou rire,
En nopces, festes ou banquetz,

Par manière de vous instruire
Des dames vous voyrez produire
Les devis et plaisans caquetz.

RECUEIL GRACIEULX.

Petis tours, humains saubriquetz,
Comptes joyeux, et mos exquis,
Parler de bagues, d'affiquetz,
De braves mignons perruquetz,
Cela est par les dames quis.

BEAU PARLER.

Par ce point n'est-il pas requis
En tous lieux bien dire des dames.

RECUEIL GRACIEULX.

Jamais honneurs nê sont acquis,
Et de long temps m'en suis enquis,
S'on ne les sert de corps et de âmes.

BEAU PARLER.

Assaulx gaillars, plaisans alarmes,
Pour l'amour des dames sont faictz.

RECUEIL GRACIEULX.

Les bons chevaliers portans armes
Ne sont jamais prins aux vacarmes
Pour dames servir, ne deffaictz.

BEAU PARLER.

Si pour elles portent le fectz,
Ilz en seront remunerez.

RECUEIL GRACIEULX.
Et par ainsi, en dictz et faictz,
Ceulx qu'en diront mal sont infectz,
Et à jamais vituperez.

BEAU PARLER.
Si dames aymez, esperez
Que tout bon eur vous en viendra.

RECUEIL GRACIEULX.
Si leur recueil vous aspirez,
Et leur entretien respirez,
Joye et amour vous maintiendra.

BEAU PARLER.
A toute vertu parviendra
Celuy qui les a en son cueur

RECUEIL GRACIEULX.
Et qui les suit, il retiendra
Pour tout certain, et soustiendra,
Qu'il n'en vient que bonne liqueur.

BEAU PARLER.
Charles huytiesme, belliqueur,
Les a fort aymées, prisées.

RECUEIL GRACIEULX.
Instruit je suis d'un croniqueur
Qu'ung grant duc se monstra vinqueur
Par les dames bien advisées.

BEAU PARLER.
Les folz en tiennent leur rizées.

RECUEIL GRACIEULX.

Voire!

BEAU PARLER.

Comme mal embouchez.

RECUEIL GRACIEULX.

Le bon veneur mect ses brizées
Pour prendre bestes mal ruzées.

BEAU PARLER.

Recueil Gracieux, vous touchez.

RECUEIL GRACIEULX.

Beau Parler, mes dicts sont couchez
Comme il apartient.

BEAU PARLER.

Tout ainsi

RECUEIL GRACIEULX.

Langars seront effarouchez.

BEAU PARLER.

Les mesdisans, escarmouchez.

RECUEIL GRACIEULX.

Et n'esse pas la raison?

BEAU PARLER.

. Sy.

RECUEIL GRACIEULX.

Telz gens ont le cueur endurcy.

BEAU PARLER.

Il est vray, Recueil Gracieulx.

RECUEIL GRACIEULX.
Beau Parler, pour fouyr soulcy,
Nous concluons et là et cy,
D'ung franc voulloir, non vicieulx,
Que les dames jusques aux cieulx
Avons exaulsées par bons termes.

BEAU PARLER.
Noz cueurs ne sont falacieux.

RECUEIL GRACIEULX.
Ce traicté court, solacieux,
Nommerons le Blazon des Dames.

LA FIN.





S'ENSUYT UNG PETIT DIALOGUE

DE M. DE DELA ET DE M. DE DEÇA

composé l'an mil cinq cens trente troys.

MONSIEUR DE DEÇA *commence.*

Monsieur de Dela!

MONSIEUR DE DELA.

Qu'y a-il?

MONSIEUR DE DEÇA.

A vostre advis plaisant babil
Est-il estimé?

MONSIEUR DE DELA.

N'en doubtez.

MONSIEUR DE DEÇA.

J'ay esté long temps en exil,
Et en grant danger de péril
De ma personne.

MONSIEUR DE DELA.

Escoutez :

Nous avons esté deboutez
Par le moyen de tel et telle,
Monsieur de Deça.

MONSIEUR DE DEÇA.

Les gens telz
Qui ont rentes, chasteaux, hostelz
Nous ont fort nuyt.

MONSIEUR DE DELA.

La chose est telle.

MONSIEUR DE DEÇA.

J'ay advisé une cautelle,
Laquelle est de haulte entreprise.
Se je me trouve de coste elle,
Supposé qu'el n'est immortelle,
De mon amour sera surprise.

MONSIEUR DE DELA.

Une chose qui est bien prise
Doibt-on louer?

MONSIEUR DE DEÇA.

Et ce faict mon!
C'est une dame bien aprise
Laquelle, presque autant se prise
Que le sage Roy Salomon.

MONSIEUR DE DELA.

J'oz voluntiers vostre sermon.
Est-elle dame de respec?

MONSIEUR DE DEÇA.

De cinquante escus ung moumon[1]
Voire sans tirer au lymon,
Elle le baille chault et sec.
Elle a bon recueil et bon bec,
Bon maintien, et bonne manière;
De regrectz, el n'en compte ung zec;
A la fleuste, au luc, au rebec
Dance tous les jours.

MONSIEUR DE DELA.

Singulière
Est en ses faictz et familière
Comme je croy.

MONSIEUR DE DEÇA.

Il est ainsi;
Deuil et chagrin sont mis arrière
Hors de son cueur, et est ouvrière
De laisser ennuy et soulcy.

MONSIEUR DE DELA.

Ce sont grans choses.

MONSIEUR DE DEÇA.

Et aussi
Pour bien deviser d'amourettes
C'est la nompareille; transy
Je suis, il n'y a qua ne si,

1. Momon, masque, comédien, somme d'argent que jouaient des gens masqués. Ici il paroît pris dans ce dernier sens de trésor.

De ses façons tant guillerettes.

MONSIEUR DE DELA.

Ses graces, quelles?

MONSIEUR DE DEÇA.

Sadinettes.

MONSIEUR DE DELA.

Son entretien?

MONSIEUR DE DEÇA.

Delicieux.

Or brief, entre les godinettes,
En ris et petites minettes
Elle a le bruyt jusques aux cieulx.

MONSIEUR DE DELA.

Quel est son regart?

MONSIEUR DE DEÇA.

Gracieux.

MONSIEUR DE DELA.

Et son racueil?

MONSIEUR DE DEÇA.

Trèsexcellent.

MONSIEUR DE DELA.

Son devis?

MONSIEUR DE DEÇA.

Fort solacieux.

MONSIEUR DE DELA.

Et son maintien?

MONSIEUR DE DEÇA.
Moult precieux.

MONSIEUR DE DELA.
Son vouloir, quel?

MONSIEUR DE DEÇA.
Benivolant.

MONSIEUR DE DELA.
Homme n'est point lasche ne lent
Quant de telle dame jouyt;
Et ne sçaroit estre dolent
En la baisant et acollant.

MONSIEUR DE DEÇA.
Ung jour passé elle m'ouyt
Joyeusement et sans grant bruyt
Luy faisant mes regrectz et plainctes.

MONSIEUR DE DELA.
Le ravy d'amours s'esbluyt,
Monsieur de Deça, s'il ne fuyt
Du dangier d'amours les ataintes.

MONSIEUR DE DEÇA.
Peu vallent amours par contraintes,
Monsieur de Dela.

MONSIEUR DE DELA.
Pour certain
J'en ay congneuct maints et maintes

Qui ne s'entraymoient que par faintes.

MONSIEUR DE DEÇA.

De vraye amour n'est pas le train.

MONSIEUR DE DELA.

Laissons ce propos.

MONSIEUR DE DEÇA.

Pour refrain,
Quel bruyt court en Court.

MONSIEUR DE DELA.

Je ne sçay.
Or d'or ne d'argent je n'ay grain,
Et ronger maulgré moy mon frain
Me fault comme mule à l'essay.

MONSIEUR DE DEÇA.

Monsieur de Dela, bague j'ay
Qui vault, sans mentir, quelque chose.

MONSIEUR DE DELA.

De caqueter trop mieulx qu'ung geay
Je sçay la façon, mais je n'ay
Meuble, n'argent, dire je l'ose.

MONSIEUR DE DEÇA.

En ce cas n'y a texte et glose
Qui vaille, monsieur de Dela.

MONSIEUR DE DELA.

L'homme propose et Dieu dispose,
Monsieur de Deça.

MONSIEUR DE DEÇA.

Je suppose
Que avant hyer on vous en parla.

MONSIEUR DE DELA.

Il nous convient passer par là
Où noz ancestres ont passé.

MONSIEUR DE DEÇA.

De chanter, ré, my, fa, sol, la,
Depuis que mon bruyt s'en alla,
Pour eulx je ne puis, ne *in pace*

MONSIEUR DE DELA.

Le bon temps ne est pas passé,
Monsieur de Deça.

MONSIEUR DE DEÇA.

Et non, non;
Monsieur de Dela, effacé,
Et aussi aux gaiges cassé
Je suys, et sans bruyt et renon.

MONSIEUR DE DELA.

Dyomedes, Agamenon
Ne firent jamais les prouesses
Que faict nous avons, ne Menon[1]

MONSIEUR DE DEÇA.

Cela est tout vray.

1. Memnon.

MONSIEUR DE DELA.
Nostre nom
Par tout est congnu.

MONSIEUR DE DEÇA.
Noz largesses
Nous font souffrir ennuyctz, tristesses,
Qui est ung courroux inhumain.

MONSIEUR DE DELA.
Et de noz parens les richesses
Qui en auroit eu les adresses !

MONSIEUR DE DEÇA.
Ilz en donnoient à plaine main.

MONSIEUR DE DELA.
Noz cousins, monsieur de Demain
Et monsieur d'Aujourd'huy, trop plus.

MONSIEUR DE DEÇA.
Leur cueur estoit si treshumain
Que maint Lombart et maint Romain
Les ont fort prisez.

MONSIEUR DE DELA.
Au surplus,
Que demandions nous?

MONSIEUR DE DEÇA.
Je conclus
Qu'il faut avanturer noz corps
Sur ces meschans mahommetz Turcs,

Et sur ces Lutheriens durs
A la Foy.

MONSIEUR DE DELA.

Ce sont bons accords;
Mais premier, fault que les discords
De nos princes soient aboliz.

MONSIEUR DE DEÇA.

En ce faisant, misericors
Dieu nous sera, j'en suis recors.

MONSIEUR DE DELA.

Ces voulloirs là treuve joliz.

MONSIEUR DE DEÇA.

Riches harnoys et bien poliz
Fait bon voir, et courir la lance.

MONSIEUR DE DELA.

Trop mieulx beaucoup que ces couliz
Pour les malades en leurs lictz,
Qu'on faict pour amolir leur pence.

MONSIEUR DE DEÇA.

Le treschretien roy de France,
Acompaigné de ses vassaulx
Et bons gendarmes, en substance
Leur donnera, comme je pense,
De bien brief merveilleux assaulx.

MONSIEUR DE DELA.

J'ay vouloir de faire mes saulx

De cueur gay, avant que je meure.

MONSIEUR DE DEÇA.

Nous n'avons mulectz ne chevaulx.

MONSIEUR DE DELA.

Endurer je veulx les travaulx
De la guerre.

MONSIEUR DE DEÇA.

Je vous asseure,
Monsieur de Dela, chose est seure
Que je desire batailler
Ces infidelles.

MONSIEUR DE DELA.

D'heure en heure
Je y ay le vouloir.

MONSIEUR DE DEÇA.

Mon demeure
Y voy [1], se j'y suis chevalier.

MONSIEUR DE DELA.

Pour vivre, pour avitailler
Les gendarmes et pietons,
Il y fauldra.

MONSIEUR DE DEÇA.

Or, sans railler
Turcs nous y verrons detailler
Par Françoys, Picards, et Bretons.

1. J'y vois ma demeure, mon avenir, mon existence.

MONSIEUR DE DELA.

Harnoys, pourpoincts et hoquetons
Y seront coupez, detranchez.

MONSIEUR DE DEÇA.

Comme tourbes de hanetons
Turquins laquetz et valetons
L'on voirra aux arbres branchez.

MONSIEUR DE DELA.

Avanturiers plus espanchez
Chez Jacques Bons Homs on ne voit.

MONSIEUR DE DEÇA.

De bien près, fort escarmouchez
On les a et effarouchez
Ainsi que raison se debvoit.

MONSIEUR DE DELA.

Dieu qui tout scait, et tout pourvoit
Les a pugniz et nous aussi.

MONSIEUR DE DEÇA.

Les gens qui sont bons il pourvoit,
Et les mauvais il les renvoit
A dueil, à tourment et soucy.

MONSIEUR DE DELA.

Pour conclusion, tout ainsi
Nous nous y trouvons mal en point.

MONSIEUR DE DEÇA.

Or, il est temps partir d'icy

Pour aller boire à Irency[1]
Et engager robbe et pourpoint.

1. Ville à trois lieues d'Auxerre. Son vin étoit celèbre au XVIe siècle. Larivey en parle plusieurs fois. Voyez, entre autres, acte II, scen. VI de la Vefve (*Ancien Theat. François*, tome V, *Bibliothèque Elzévirienne*).

LA FIN.





LAMENTATIONS [1]

que faict une Bourgeoyse pour l'absence d'une sienne chère et bien aymée.

ALEPH [2].

Comme pourray, moy triste et désolée,
Porter l'ennuy que jour et nuyct j'endure
Pour vous, dont tant j'ay esté consollée
Et doulcement baisée et accollée ?
Las! las! ce m'est une tristesse dure!
Chaleur me poingt, si faict aspre froidure,
Incessamment cueur et corps me fremye
Pour l'absence de vous, ma chere amye.

Jherusalem, Jherusalem,
Vous aussi, fille de Syon,
Plourez, gemissés mon mal an
Actaint de desolation!

GIMEL.

Ou lieu de joye et de prendre soulas,
Il me fauldra desormais lamenter!

1. Cette pièce est une imitation bizarre et grotesque, mais sérieusement faite, des *Lamentations de Jérémie*.
2. Aleph, Gimel, etc., lettres de l'alphabet hébreu.

Pour les deviz, ris joyeulx, dire helas
Contraincte suis, et mon cueur tourmenter;
Plus je ne sçay à qui parlementer;
Ne dire aussi les gracieux caquetz
De noz espritz, mais mon dueil augmenter
Et absenter tous amoureux acquetz.

Jherusalem, Jherusalem,
Vous aussi, fille de Syon,
Plourez, gemissés mon mal an
Actaint de desolation!

DELETH.

Les motz plaisans, quant nous estions couchées,
Que nous disions, sont failliz et prescriptz,
Et de l'amour dont nous sommes touchées
Faire m'en fault maintenant plaincts et criz.
De mes regretz, lesquelz je vous escriptz,
Il vous plaira, et sans vous traveiller,
Dire et penser qu'en mon cueur sont inscriptz,
Sans accoler au lict mon oriller.

Jherusalem, Jherusalem,
Vous aussi, fille de Syon,
Plourez, gemissés mon mal an
Actaint de desolation!

LAMETH.

Hellas! hellas! à qui pourray je dire
Le mien secret, mon vouloir et pensée?
Certainement, trop plus plourer que rire

Qui est le point que pas je ne desire.
Fortune m'a ce jourd'huy dispensée.
Mais quelque jour de mes pleurs compensée
Sera mon cueur, vous voyant face à face,
Au Roy des Roys je pry qu'ainsi se face.

Jherusalem, Jherusalem,
Vous aussi, fille de Syon,
Plourez, gemissés mon mal an
Actaint de desolation!

Vau.

Et se de brief je voy vostre retour
Mes pleurs et plainctz vous verrés aboliz
Mais s'ainsi n'est, en quelque vielle tour
Iray gemir mes pensemens joliz.
Lors mes souhaictz et mes desirs poliz
Perdront vigueur et leur force et puissance,
Et mes espritz de soulas amoliz
Seront adonc, et de resjoysance.

Jherusalem, Jherusalem,
Vous aussi, fille de Syon,
Plourez, gemissés mon mal an
Actaint de desolation!

Thau.

Cy fineray mes lamentations
Douloureuses, lesquelles vous envoye.
Memoire ayez des frequentacions

Que eu nous avons en mainct lieu et en voye.
Au residu le bon Dieu nous pourvoye
De ce que plus il nous est bon mestier,
Vous suppliant que bien brief je vous voye
De par deça en ville et en monstier.





S'ENSUYVENT LES COMPLAINCTES.

I.

COMPLAINCTE

QUE FAICT LE SERVITEUR

de la mort de son maistre
feu révérend père en Dieu monsieur Charles
du Refuge, en son vivant
abbé de Moustier-la-Celle, lèz Troyes [1],



Est-il dict que tout homme humain
Ne se doibt de Fortune plaindre!
De son vouloir trop inhumain
Plus tost aujourd'uy que demain
J'ay bien cause de m'en complaindre.
Estoit-il besoing que accident
Du consentement d'Atropos
Occist mon maistre tant prudent,
Dont je porte dueil evident!
Il n'y a raison ne propos.
Ne povoit la mort reserver

1. Abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, sous le patronage du Roi et à la collation du Saint-Siége; son revenu annuel étoit de 21,000 livres; ce qui faisoit de l'abbé un très-recommandable Mécène pour R. de Collerye.

Ung tel singulier personnage
Qui vouloit le bien observer,
Et paix et amour conserver.
Hélas! c'est pour moy grant dommage!
Je croy que, sans nul despriser,
Du nombre des bons il estoit:
Voulentiers oyoit deviser;
A mal penser n'eust sceu viser;
Maint homme de bien le hantoit.
Ha, faulse mort abominable!
Qui te mouvoit de le deffaire!
Aux povres estoit charitable,
Et en parolle veritable,
Et à chascun de bonne affaire.
Il m'avoit prins pour serviteur,
Je l'avoys prins pour mon refuge;
C'estoit mon tuteur curateur,
Mon zelateur gubernateur;
J'aymasse trop mieulx que ce fuz-je[1]!
Car de la perte d'ung tel homme
Beaucoup de gens s'en sentiront.
Si Adam n'eust mors en la pomme,
Vivant seroit, on sçayt bien comme,
Par quoy mes yeulx en ploureront.
C'estoit ung Charles magnificque,
C'estoit ung Charles vertueulx,
C'estoit ung Charles pacifique,

1. Mort.

C'estoit ung Charles sans traffique,
C'estoit ung Charles sumptueulx!
  C'estoit ung Refuge amyable,
C'estoit ung Refuge parfaict,
C'estoit un Refuge acceptable,
C'estoit un Refuge notable,
Ha! cruelle Mort, qu'as-tu faict!
De te blasmer, mort tresperverse,
J'en ay le vouloir et envye,
Car aux bons te monstres diverse,
En les frappant à la traverse,
De ton dart leur ostant la vie.
  J'ay perdu mon pasteur et père
Et suis demouré orphelin;
Privé, qui m'est grant vitupère,
D'or et d'argent, que tant j'espère;
Boire le fault doulx comme lin.
  Lors que mon bien devoit venir,
Dieu l'a prins en son Paradis;
C'est pour moy piteux souvenir
Se l'abbé du temps advenir
N'a esgard en mes plainctz et dictz.
  Ung point y a qui me conforte,
Car je suis bien aymé de tous.
Mais d'autant que peu me supporte [1],
Je suis contant qu'el [2] se transporte

1. Que je suis assez débile.
2. La toux dont il va parler, et à propos de laquelle il vient de faire un jeu de mots, *je suis bien aymé de toux*.

Avec les brebis et les loups.
Maulgré moy elle m'acompaigne
Jour et nuict et soir et matin;
C'est une tresmauvaise hargne,
Car ladicte toux ne m'espargne
Non plus qu'ung povre chien matin.
Mon trescher seigneur Frère Anthoine,
Successeur de feu mon bon maistre,
Supposé que je suis ydoyne
De servir le plus mendre moyne,
Vostre serviteur desire estre.
Par force, ne par violence,
N'avez esté esleu abbé,
Mais par divine Providence;
Ainsi qu'on a veu l'evidence,
Dieu vous a l'honneur exibé.
Voz frères les religieulx
Anflammez de vouloir divin,
Par ung desir affectueux,
Vous ont esleu de cueur joyeulx
Laissant l'eaue pour prandre le vin.
Par voz vertus vous meritez
D'estre pasteur d'ung tel couvent,
Par quoy de mes necessitez
Fortunes et adversitez
Vous aurez memoire souvent.
Sainct Anthoine, comme sçavez,
Tient en sa main une potence,
C'est pour ayder aux aggravez,

Et à tous serviteurs grevez
Qui ont faict long temps penitence.
  Pour m'appuyer et soustenir
Il vous plaira, mon cher Seigneur,
De voz serviteurs me tenir;
Alors je pourray maintenir
Qu'estes mon maistre et enseigneur.

II.

COMPLAINCTE DE LA PARTYE

que faict ung amy de son amye.

En pleurs et plainctz, faisant mille regretz,
Je me complainctz de ma treschère amye
Qui jour et nuyct me tient termes esgretz.
Je l'ayme bien, mais el ne m'ayme mye,
En dictz et faictz je la treuve endormye;
Puis certain temps ell' est toute changée,
Pour ung villain où elle s'est rengée.
  Long temps y a que d'elle fuz surpris
En vraye amour, loyalle de ma part,
Mais j'apparçoy que j'ay perdu le pris
Puisque de moy veult faire le depart.
  Je m'atendois, ainsi comme il appert,
Que nostre amour dureroit à jamais.
Certes non faict. Hellas, je n'en puis mais.
D'elle je suis si trèsprins et ravy,
Que quant ce vient que je la baise ou taste

Pour en jouyr, ce que jamais ne vy
Mon instrument devient mol comme paste.
Lors de grant dueil je me treuve tant maste
Que je vouldrois estre en terre perdu.
J'ay veu le temps que j'estois son souhait,
Son seul plaisir, sans autre aymer ne querre.
Le jeu d'amours elle faisoit dehect[1]
Autant et myeulx que femme sur la terre.
En y pensant le povre cueur me serre
Voyant qu'il fault d'elle me departir,
Prandre congé, dire adieu et partir.
En ung pays où ne croissent nulz vins,
Je m'en yray faire griefve complaincte ;
Huyt ou neuf moys il y a que j'en vins
Et ay depuis enduré douleur maincte,
Ma pensée est de couleur noire tainete,
Et mes espritz environnez de deuil,
Gecter m'en fault mille larmes de l'œil.
Or adieu donc celle qu'ay tant aymée
Qui m'a laissé pour ung autre choisir.
Des vrays amans vous en serez blasmée
Lesquelz ont prins à aymer grant plaisir.
Vous seulle estiez ma joye et mon desir,
Vous seulle estiez mon amoureux soulas ;
Pour reconfort me convient dire, helas.
Adieu, Paris, cité de grant renom,
Adieu vous dis, mon hoste et mon hostesse,
Doibs-je partir sans vous dire adieu ? Non,

1. Joyeusement.

Et ne seroit pas à moy gentillesse.
Il me desplaist qu'il fault que je vous laisse,
Mais force m'est, puisqu'il plaist à ma dame
Que j'ayme autant que mon corps et mon ame.

III.

COMPLAINCTE

d'ung povre homme infortuné.


Le froit m'assault et m'est ung peu bien aigre,
Mes habis sont tous doublez de vinaigre,
Mes crediteurs en ont eu la toison.
Plus que merlan ma bource treuve mesgre;
Comme ung laquetz j'ay piedz et corps allègre,
Mais de courir ne sçay plus qu'ung oison.
Rime, en mon cas, je ne voy ne raison.
S'il ne me vient d'Aucerre ou de Nemours
Or ou argent, quelque peu ou foison,
Je prens congé de mes belles amours.
La croix sur moy nullement je ne porte,
La pille aussi me laisse, et se transporte
Où il luy plaist, et m'a habandonné.
Homme ne voy qui me plainct et supporte.
Je frappe assez au guichet, à la porte,
Et neantmoins il ne m'est rien donné.
Mais s'ainsi est que Dieu ait ordonné
Que sois du tout exempt de charité,
Je luy supply qu'il me soit pardonné

De demander ce que n'ay merité.
Ung bon coquin garny de sa besace
Qui va et vient, et qui quiert et qui trace,
Et qui se voit cinq, six fois esconduyt,
Ne s'en va point, posé qu'on le menace,
Ne pour telz motz, qu'on luy dict: preu vous
Si de cryer et pryer il est duyt. [face,
Le tout ouy et en bon sens reduyt,
J'en ay conclud, du povre Infortuné,
Qu'il est souvent de son esprit seduit
Et de malheur par trop importuné.

IV.

COMPLAINCTE DE L'INFORTUNÉ

Et de regrectz importuné [1].



onsiderant le cours de vie humaine,
Mon simple estat, train tel quel, et
[domaine [2],
Qu'il n'est besoing le mettre en in-
[ventaire,

1. Cette pièce est incontestablement la plus belle de tout le volume; les cinquante premiers vers surtout sont écrits avec une grandeur et une simplicité de style remarquables; ces deux qualités, dont la réunion est très-rare à cette époque, encadrent, dans des vers corrects et énergiques, des pensées tantôt naïvement dites, tantôt rendues avec un grand bonheur d'images, toutes choses qui font de ce morceau un modèle de l'éloquence de ce temps.

2. Domaine, sous-entendu *tel*, qu'il n'est besoin, etc.

N'enregistrer, mais trop mieulx de le taire,
Certain je suis que des biens terriens
Après la mort n'emporte en terre riens
Le riche et plain, soit-il gras ou mesgret,
Fors ung linceul. Posé qu'il soit esgret
Passer le pas, où le grant, le petit,
Comme je croy, n'y prent nul appetit,
Ce neantmoins, sans avoir ordonné [1],
Du Createur a esté ordonné
Qu'il nous convient tous mourir sans appel
Et de laisser en la terre la pel.
Où l'âme va, je n'en sçaurois juger;
A Dieu en est, non à aultre, adjuger
Se Paradis ladicte ame possède,
Car luy tout seul le permect et concède.
Et pour autant que escuz, ducatz à veoir
Sont fort plaisans, il en faict bon avoir,
Pareillement revenuz et offices,
Meubles foison [2], et aussi benefices,
Sans les avoir injustement acquis,
Et en user ainsi qu'il est requis,
Car à la fin il n'y a si ne qua,
Rendre il en fault le compte et reliqua.
Trop mieulx vauldroit se veoir berger ès champs
Que d'estre au ranc et nombre des meschans,
Et mal mourir. O terreur merveilleuse!
O povre fin! o fin tresperilleuse,

1. Sans richesses rassemblées.
2. Grande quantité de meubles.

De ceulx qui sont ainsi predestinez
Vivre en pechez et en mal obstinez.
Hellas! hellas! qui bien y penseroit
Fier et hautain le pecheur ne seroit.
Nul, quel qu'il soit, n'a le ciel herité,
Si par vertu il ne l'a merité;
Car par avant que le ciel on hérite
Fault que premier précède le merite;
Ne pensons point l'acquerir aultrement:
Sans ce point là, on perd l'entendement.
Le bien vivant va à salvation,
Le mal vivant va à damnnation;
Riens n'emportons de ce monde terrestre
Que le bien faict, et le corps en terre estre.
Premeditant mes dessusdictz propos,
En ung matin, tost après mon repos,
Ma plume prins pour mettre par escript
Comme et comment Fortune m'a prescript:
Car tant ay eu sur ma personne envye
Que suis privé de tous biens pour ma vie;
Et [1] m'a contrainct de me destituer
Du bien qu'ay eu, pour aultre instituer.
Or, pour narrer ma fortune invincible,
Est que j'ay mis en moy tout le possible
De frequenter les gens dignes d'honneur,
Et supplier Jesus, le grant donneur,
De me pourvoir ou de près ou de loing

1. Sous-entendu *elle* (cette envye).

De ce qui m'est necessaire au besoing
A l'ame et corps, avant finer mes jours,
Et delaisser du monde les sejours,
Le requerant m'estre misericors
A l'ame plus qu'il ne convient au corps.
  Nonobstant ce, ma requeste signée
Encores n'est, n'aussi enterinée.
  Las! je ne sçay si c'est pour mon peché
Que n'ay esté ouy et despesché,
Ou que mon cueur n'a voulu consentir
De ne fleurer ce qu'il devoit sentir.
Or, povreté joieuse et voluntaire,
Seure vie est, et tresfort salutaire,
Mais tant y a, avant que s'y offrir,
Comme l'on dit, elle est griefve à souffrir.
  Peu de gens a qui aujourd'huy la quièrent,
Ne de l'avoir le bon Dieu ne requièrent;
Ce neantmoins, pour mon cas averer
Deliberé je suis perseverer
De le prier de tresbon cueur, affin
D'estre pourveu de luy avant ma fin.
Plus ne me fault actendre à mes amys,
Decedez sont, et en la terre mys,
Qui m'a esté une excessive perte
Que j'ay congnu et congnois bien aperte,
Car j'ay depuis leur trespas et decez
De povreté enduré les excès.
  Necessité tant m'a importuné
Que me voyant ainsi infortuné

Et desnué d'amys de grant valeur,
Avec lesquelz souventesfoys va l'heur,
Advis m'est prins de tout point me tyrer
Devers quelcun (et de moy retirer)
Plain de valleur et de noble vouloir
Qui puissance a de me faire valloir;
Et lequel m'a doulcement accueilly
Et de bon cueur reçeu et recueuilly
Dont et de quoy en rends graces à Dieu,
Le suppliant luy donner place et lieu
Lassus ès cieulx, au partir de ce monde,
Où tout soulas et toute joye habonde,
Et inspirer le dict seigneur predit
De me pourvoir, comme autrefoys m'a dit,
De quelque bien, sans y contrevenir,
Comme il verra, pour le temps advenir.

Faire le peult, s'il s'y veult employer,
Sans son tresor nullement desployer;
S'il me failloit, je n'ay aucune attente
De nul qui soit, de quoy ne me contente.

Mais attendant sa grace expectative
Plaine d'amour et tresconsolative
Je vacqueray, en devote oraison,
Prier Jesus de luy toute saison
Si que de cueur et de bonne amitié
L'Infortuné il regarde en pitié.



S'ENSUYVENT LES BALLADES.

I.

BALLADE

CONTRE LES FLATTEURS DE COURT[1].

Pour succumber[2] le train imbecial
Qui court en court, de flatteurs im-
[pudiques
Premeditant d'ung sens trop bestial
Villipender bons servans domestiques,
Tympaniser par criz haulx et publiques
Et organer d'un chant vil, sans accord
Convient leurs noms ; par moyens ebloiques[3],
De raporteurs vient tout mal et discord.

1. Dans cette pièce, Collerye se sert de la méthode en honneur dans l'école savante de la fin du xve siècle ; il tire la plus grande partie de ses mots du latin et du grec directement ; il y joint aussi plusieurs mots empruntés à l'argot. Il arrive par là à une collection de mots étranges dont le sens est assez difficile à rencontrer.

2. Attaquer, détruire, mettre à bas.

3. Infernaux, de *eblis* corruption de διαβολος, diable.

Rememorant mon dict primicial
Tous gens flatteurs sont gens dyaboliques.
Les infernaux[1], au puytz inferial
Puissent brancher[2] ces sectes aspidiques.
En faulx semblant blactes[3] et baziliques,
Gazophilant[4], détractent gens à tort,
Je les maintiens pour beffleurs[5] repudiques[6] :
De raporteurs vient tout mal et discord.
Besoing seroit, par cry imperial,
De margouller[7] sans appel ou repliques
Telz seducteurs, serviteurs de Belial
Et les coucher en romans et croniques,
En emulant leurs esmes[8] impistiques[9].
Improperant, n'espargnent droit ne tort;
J'entens assez leurs moyens drachoniques :
De raporteurs vient tout mal et discord.
Prince puissant, regnant ès sublimiques
Lassus ès cieulx, vous fais d'eulx le record;
Je suis percluz par leurs voulloirs iniques :
De rapporteurs vient tout mal et discord.

1. Les habitants de l'enfer.
2. Pendre.
3. Lâches, de βλαξ, lâche.
4. Amoureux des richesses.
5. Railleurs, impertinents.
6. Méritant d'être répudiés
7. Casser la figure, mettre la *gueule à mal.*
8. Ames.
9. Sans foi, πιστις, croyance.

II[1].

Trop or et argent amasser
Sans en bien user n'est licite;
Trop son ennemy pourchasser
N'est pas tout eur, comme on recite;
Trop longue guerre mort suscite,
Au peuple mauvais peu en chault;
Trop malverser, grant mal incite;
Tant plus y a trop, et moins vault.
  Trop empoigner, trop embrasser
Est ung trop assez illicite,
Trop avoir et trop tracasser
N'est pas bon. S'il n'y a poursuitte
Prisée n'est une lache fuitte,
Ne trop fin homme, ne trop cault,
Ne pareillement trop grant suitte;
Tant plus y a trop et moins vault.
  Trop noiser et trop menasser
Est un trop dont on n'est pas quicte;
Trop passer et trop rapasser
C'est un trop de sotte conduite;
Trop voit-on prudence petite
Regner sur plusieurs bas et hault

1. Cette ballade présente une tournure analogue à celle de Villon :

Tant grate chèvre que mal gist, etc.

Trop voit-on mourir gens d'eslite;
Tant plus y a trop, et moins vault.
Prince, ma parolle desduyte,
Puis que par trop conclure fault,
Je dis en substance bien duitte:
Tant plus y a trop et moins vault.

III.



ar le saufconduyt inutille
De malheur et Dame Fortune,
En ceste cité malutille
Je n'ay gaigné chose aucune;
Car soubz Juppiter et Saturne,
Conjoinctz à Venus pelle melle,
On le faict pour de la pecune;
Trot à Io [1], chascun s'en mesle.
Les preudes femmes de la ville
Sont moins estimez qu'une prune,
Et croy qu'on sera bien habille
S'on en peult rencontrer quelcune:
La blanche le faict et la brune
Aussi faict la layde et la belle,
Car, par l'edict de la commune,

1. Faut-il lire *trot tayaut* ou *trotta Io?* Nous avons suivi le texte, et nous laissons aux mythologues le soin d'expliquer par quelle bizarre tradition la course d'Io seroit devenue un proverbe chez les vignerons de la Bourgogne.

Trot à Io, chascun s'en mesle.
  Aussi vray comme l'Evangille,
Autant la vielle que la jeune
Du jeu des rains sçavent le stille,
Car ne l'ung ne l'autre n'en jeusne,
Et si le masle se desjeune
Du deduyt avec la fumelle,
Elle dict que trois n'en font qu'une;
Trot à Io, chascun s'en mesle.
  Prince, pour eviter rancune,
Et le danger qu'on ne groumelle,
Fut conclud, au soir, à la lune,
Trot à Io, chascun s'en mesle.

IV.

BON TEMPS.



r qui m'aymera si me suyve!
Je suis Bon Temps, vous le voyez;
En mon banquet nul n'y arrive
Pourveu qu'il se fume ou estrive,
Ou ait ses espritz fourvoyez:
Gens sans amour, gens desvoyez
Je ne veulx, ne ne les appelle,
Mais qu'ilz soient gectez à la pelle.
  Je ne semons en mon convive
Que tous bons rustres avoyez;
Moy, mes supportz, à plaine rive

Nous buvons, d'une façon vive,
A ceulx qui y sont convoyez.
Danceurs, saulteurs, chantres, oyez [1],
Je vous retiens de ma chapelle,
Sans estre gectez à la pelle.
  Grongnars, fongnars, hongnars, je prive,
Les biens leur sont mal employez;
Ma volunté n'est point retive,
Sur toutes est consolative,
Frisque, gaillarde, et le croyez;
Jureurs, blasphemateurs, noyez;
S'il vient que quelcun en appelle
Qu'il ne soit gecté à la pelle.
  Prince Bacchus, telz sont rayez,
Car d'avec moy je les expelle;
De mon vin clairet essayez,
Qu'on ne doibt gecter à la pelle.

1. Écoutez-moi.





S'ENSUYVENT

PLUSIEURS RONDEAUX.

—

I.


i vostre cueur s'adonnoit à aymer
Celuy d'hier, qui en votre salette,
Après disner parloit à vous seullete,
Ne trouverés en luy nul goust amer.
Son franc voulloir ne debvez pas blasmer,
A acquerir vostre amour se delecte,
Si votre cueur.
S'il vous plaisoit votre amy le clamer,
Ung plus grant bien au monde ne souhaite,
Car desconfort, qui les amans deshaite,
Ne le sçauroit d'ennuy faire pasmer,
Si vostre cueur.

Du tout vostre, sans plus en enquerir
Qui desire votre grace acquerir.

II.


'ay craincte et peur de ne voir ja-
[mais l'heure
Qu'avecques vous à toujours je demeure,
Mon seul desir où j'ay mys mon entente,
Car, si de moy vous estiez mal contente
Ne doubtez pas que de dueil je n'en meure.
Pensant en vous mon cueur gemist et pleure,
Puis mon esprit en grantz regretz labeure;
Doubtant avoir de vous trop longue attente
J'ay craincte et peur.
Touchant m'amour, soyez-en toute seure,
Car vous l'avez, de ce je vous asseure;
Mon cueur, mon corps, mon bien, je vous pre-
Mais de plaisir et soulas je m'exempte [sente;
Se bon espoir par vous ne me sequeure,
J'ay craincte et peur.

De vostre ami, qui n'auroit nulz ennuytz,
Si avec vous il estoit jours et nuyts.

III.


uis qu'à vous suis, ma dame et ma
[maistresse,
Soyez à moy, et ostez la tristesse
De mon las cueur, que tenez en prison,

Qui n'est atteint d'aucune mesprison,
D'avoir vers vous prins chemin et adresse.
  De convertir ma douleur et destresse
Et mon ennuy en soulas et liesse
A vous en est, aussi esse raison,
    Puisqu'à vous suis.
  De bien aimer, ce me seroit simplesse
Sans estre aimé; prenez donc hardiesse
De me monstrer en ce temps et saison
Qu'avecques vous j'auray bonne achoison
Par ung desir extraict de gentillesse,
    Puisqu'à vous suis.

Du tout à vous qui, en place et en voye,
Desire fort qu'à son plaisir vous voye.

IV.

Quant noz deulx cueurs s'accorderont [ensemble
Et que pourront l'ung de l'autre jouyr,
Et sans danger souvent nous resjouir,
Ung tel plaisir vault beaucoup, ce me semble.
  Si le vouloir qu'avez au mien ressemble
Meilleur propos je ne desire à ouyr
    Quant noz deulx cueurs.
  La feulle suis qui souvent soubz vent tremble,
Regrect me point, dueil me vient esblouir;

Mais si m'aymez, chagrin qu'on doit fuyr
Garderay bien qu'avec nous ne s'assemble
Quant noz deulx cueurs.

Du tout vostre qui souvent vous escript,
Lequel a peur d'estre par vous prescript.

V.



'ardante amour bien souvent me [transporte
En certain lieu, en regardant la porte
Et la maison où demeure ma mye,
Mais de heurter à l'huys je n'ose mye
De peur des gens, parquoy je m'en deporte.
Pour le regret que mon las cueur en porte,
Et que mon dueil nul ne plainct ne supporte,
Incessamment tout le corps m'en fremie
D'ardante amour.
Si le procès qu'elle a bien se comporte
Et force argent de brief on lui apporte
De m'esjouyr ne sera endormye;
Et qu'ainsi soit, à ce bon Jheremye
Prophète sainct, du tout je m'en raporte
D'ardante amour.

Du vostre entier qu'avez veu et ouy
Qui avec vous de son cueur n'a jouy.

VI.


aison y est, juste cause, et matière
Que me deyez exiber vostre grace
Veu que devant vostre amoureuse face
Je vous ay dict ma volunté entière.
Si de mon cueur vous ay faicte heritière
Octroyez moy ce que je quiers et trace,
Raison y est.
Pour me garder de me veoir en litière
Consentez donc que mon plaisir je face,
Et ne souffrez que mort mon corps defface
Et que par vous ne soit en cymetière,
Raison y est.

De par celluy qui n'actend que la mort,
Si envers luy pitié ne vous remort.

VII.


ur toutes fleurs j'ayme la marguerite
Mise au milieu de mon beau jardinet
Car son regard, qui est si sadinet [1],
De cœur humain toute grace merite.
Long temps y a que seule l'ay eslite
Pour mon plaisir, d'ung voulloir pur et net,
Sur toutes fleurs.

1. Gentil, gracieux.

De l'enrouser assez je m'en acquite
Et mesmement le soir et matinet
Quant je la tiens ung bien bon tantinet;
Ma joye alors en elle n'est petite
Sur toutes fleurs.

VIII.

Triste j'en suis de ma fleur marguerite,
De mon jardin ung villageoys l'a eue;
Mais s'il advient que j'en perde la veue.
De ce pays je m'en iray bien viste
Tout à part moy souvent je m'en despite,
Voyant qu'elle est meschantement pourveue
Triste j'en suis.
De gens d'honneur elle a esté poursuitte
Et de cueur gay en amour l'ont receue,
Mais le touyn [1] l'a faulsement deceue
Par le moyen d'une sotte conduicte,
Triste j'en suis.

1. Paysan, lourdaud ?

IX.

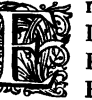

ar ung desir joyeulx et sans cautelle
Je fuz surprins, devisant de coste elle,
D'autant qu'elle est gaillarde et en
[bon point.
Ce neantmoins je n'entens, ne veulx point
Dire à chascun que c'estoit une telle.
Posé le cas qu'elle n'estoit pucelle,
En la tenant, jà ne fault que le celle,
Tous mes oustilz se trouvèrent en point
Par ung desir joyeulx.
De mal parler des dames ne me mesle,
Par quoy je veulx l'honneur de la fumelle
Tout mon vivant garder de point en point,
Et en jouyr parfois, s'il vient à point,
En luy mettant ma main sur sa mammelle
Par ung desir joyeux.

X.


'ardant desir mon cueur s'est incité
De contempler la beaulté d'une dame
Digne d'aymer, je le prens sur mon âme,
Qui est l'honneur de toute la cité.
Sa grace avoir m'est de necessité

Et estimer ses vertus, loz et fame,
D'ardant désir
Pour la servir, Bel Accueil m'a cité
Jusques au jour que seray soubz la lame;
Et, qu'ainsi soit, je puis dire sans blasme
Que à ce faire amour m'a suscité
D'ardant desir.

XI.


n la baisant et tenant ses tetons,
De sa gorge procedèrent deux tons
Plains de doulceur et de grande armonye;
Et sur ce point, son secret je manye
Et luy baille d'amours les viretons.
Puis en ung lieu où nul ne redoubtons
Mains bons propos de l'ung l'autre escoutons,
D'affection bien joyeuse garnye
En la baisant.
En ung jardin tout auprès nous boutons,
Et d'un rosier cueillismes les boutons,
Lesquelz rendoient une odeur infinye.
Lors, sans songer, la parolle finye,
Au jeu plaisant de rechief nous mectons
En la baisant.

XII.



C'est celle que je dois aymer,
Priser, louer et reclamer,
Congnu sa doulceur et clémence ;
Veu que son nom par B commence,
En son cueur n'y a point d'amer.
Se quelcun m'en venoit blasmer,
Toutes les eaues de la mer
Ne le laveroient, croyez en ce,
C'est celle.
Son doulx maintien me fault clamer
Par tous les lieux et proclamer,
Et sur terre en faire semence ;
Pour acquerir sa grace immense
Faire le veux ; et exclamer
C'est celle.

XIII.

Possible n'est tant aymer une dame
Comme moy vous, de cueur, de
[corps et d'ame,
Ne de changer mon propos et voulloir ;
Car avec vous me veulx faire valloir
Tout mon vivant, et ne le dire à ame.

Puis que mon cueur jour et nuict vous reclame
Et que du tout sa maistresse vous clame,
Vous oublier et mettre en nonchaloir
Possible n'est.
De beau maintien, de bon bruyt, loz et fame
Ce don avez par dessus toute femme.
Parquoy je croy, sans vous plaindre et doulloir.
Que de m'aymer il vous plaira challoir,
Veu que je suis en amour droit et ferme ;
Possible n'est.

XIIII.

En faict d'amours congnoist-on le plaisir
Quant les deux cueurs du masle et la [fumelle
N'est qu'ung seul cueur. Autrement, ne [me mesle
D'en plus parler, ni tost ny à loysir.
Et sans cela, au lieu d'ardant desir
Le plus souvent l'ung ou l'autre grumelle
En faict d'amours.
Et supposé qu'on se vueille saisir,
D'une qui a belle et blanche mamelle,
Gentil maintien et beaulté non pareille,
Ce point osté, ce n'est que desplaisir
En faict d'amours.

XV.

Plaisir n'est tel que d'avoir dame exquise,
Digne d'aymer, estimée et requise,
Humaine à l'œil, doulce à entretenir.
A plus grant bien je ne veulx parvenir
Puis que je voy que j'ay sa grace acquise.
  Or Bel Accueil, qui tant les dames prise,
A faict pour moy ceste heureuse entreprise
Pour à jamais son servant me tenir,
      Plaisir n'est tel.
  Et si de moy elle s'estoit enquise,
Je n'en sçay riens; mais quoy, je l'ay conquise
Par vraye amour, qu'on doibt bien soustenir;
Par quoy sur tous el me doibt retenir
En m'acquitant vers elle en bonne guyse,
      Plaisir n'est tel.

XVI.



Tout mon vivant je vous seray fidelle
Aymer aillieurs mon cueur n'assentira.
Quant vostre esprit d'une aultre sentira,
Je suis content que vous dissiez fy d'elle.
  Le mien vouloir ne sera infidelle,
Car d'avec vous ma foy ne partira

Pensant à vous, j'ay la puce en l'oreille.
Tout à part moy je dis et m'esmerveille
D'où vient cecy qu'incessamment je veille
Et neantmoins ne m'en trouve point lasse
Ne jour ne nuyt.
Si vostre amour à la mienne est pareille,
Dire on pourra que c'est la nompareille
Qu'on veit jamais, tant soit de noble race.
Donc je concluz qu'aultre que vous ne trace;
Aymer allieurs mon cueur ne le conseille
Ne jour ne nuyt.

XX.

L'AMY.

Pensant en vous, ayant la larme en l'œil
Je me complains, mon cueur porte le dueil
En loing pays, estant de vous absent;
Pour vostre amour mon cueur tant de [mal sent
Que je suis prest d'estre mys ou cercueil.
Considérant le gracieux recueil
Que m'avez faict, par vostre doulx accueil,
De mes regrectz j'en oublye ung droit cent,
Pensant en vous.
En esperant de vous veoir seulle à seul,
Tout le courroux pour lequel je me deul

Je gecte hors, d'un courage recent.
Le gris me plaist, le bleu vous est decent,
Telles couleurs tousjours porter je vueil,
Pensant en vous.

XXI.

Pour estre aymé il faut foncer pecune;
Nul, tant soit beau ou aymé de fortune,
S'il n'a argent ne se doit point renger,
Car sans cela il seroit en danger
De n'aquerir la grace de nesune.
Il fault donner à la blanche, à la brune
Et contenter la secrète et commune,
Ou leur bailler l'enseigne du berger[1]
Pour estre aymé.
Plaisant caquet puissance n'a aulcune,
Au temps qui court n'est prisé une prune;
La dosne[2] croit, en prenant, de leger.
Se promectez, pensez de desloger,
Car aujourd'uy ceste façon repugne
Pour estre aymé.

1. Les tromper à l'exemple du berger de Pathelin; peut être fait-il allusion aux moutons qui se trouvoient gravés sur quelques pièces de monnoye.

2. La *donna*, la dame.

XXII.

En [1] faict d'amours Beau Parler n'a [plus lieu
Car sans argent vous parlez en hebrieu,
Et fussiez-vous le plus beau filz du monde.
Se ne foncez, je veulx que l'on me tonde
Si vous mectez vostre pied en l'estrieu.
De dire aussi, en jurant le sang bieu :
« Tout est à vous, rentes, corps, biens et fieu ; »
Ce propos là peu vault, parole ronde,
En faict d'amours.
Pour parvenir il convient mectre en jeu,
Avant jouyr baillez, comptez en preu ;
Vela le point où la dosne se fonde,
Et sans cela à la brune ou la blonde
Jà n'y aurez accez ne bon adveu
En faict d'amours.

1. M. Louis du Boys, dans son édition des *Œuvres d'Olivier Basselin*, Caen, 1821, range cette pièce parmi les vieilles chansons normandes. Celle qu'il cite ne présente guère de différence avec celle-ci que vers la fin.

XXIII.


l tient à vous que je n'ay mon plaisir,
Gente mignonne, au gent corps compassé;
Vous sçavez bien que tout le temps passé
De vous aymer j'ay eu tousjours desir.
Impossible est à moy aultre choisir.
D'ou vient cela que je n'en suis lassé?
Il tient à vous.
Ung dard d'amour souvent me vient saisir
Qui me rend mat et demy trespassé;
Mon pouvre cueur est si fort entassé,
Car de vous veoir je n'ay jamais loisir;
Il tient à vous.

XXIV.


ans cesser vostre amour me grève.
Ma mignonne, je vous prometz,
Dont je suis en tel entremectz
Qu'il semble, à me veoir, que je resve.
Je cours, je fretille, je desve,
Je me tue, et si n'en puis mais,
Sans cesser.

Se voulez consentir la trève
Ou composer pour tousjours mais,
Par mon ame, je me submectz
Que l'execution soit briefve
Sans cesser.

XXV.


uant il vous plaira de m'aymer
D'ung bon vouloir, soyez certaine
Que vous donneray pour estraine
Mon cueur, qui n'est pas à blasmer.
En mon esprit aulcun amer
Ne verrez, ne chose vilaine;
Quant il vous plaira.
Pareille à vous deça la mer
Ne sçay, ne tant doulce et humaine,
Parquoy, ma dame souveraine,
A jamais vous veulx reclamer,
Quant il vous plaira.

XXVI.


e m'est tout ung s'il ne vous plaist
Puisque je suis de vous banny;
D'une aultre je seray garny [1]
Qui sçait d'amours faire l'explet.
Mon plaisir lors sera complet
En estant de son corps muny;
Ce m'est tout ung.
Je suis gay, gaillard et souplet
Et d'oultilz assez bien fourny
Pour faire l'ouvrage infiny
Que chascun ayme à peu de plet;
Ce m'est tout ung.

XXVII.


ant qu'en discord seront princes et roys
Possible n'est corriger les desroys,
Ne les abuz, ne tenir bon concile.
S'en paix estoient, il seroit bien facile
De mectre à fin ung tas de desarroys.
Quant paix regne en triumphans arroys,
Les laboureux conduisent leurs charroys,

1. L'exploit.

Mais sans cela, il est bien difficile
Tant qu'en discord.
Picars, Normens, Bretons et Navarroys,
Ces vins cleretz de Beaulne et d'Auxerroys
Plus aymeroient que tout aultre utencile;
Affin qu'en ce nul qui soit ne vacille,
Dire aultrement je ne puis, ne sçarois,
Tant qu'en discord.

XXVIII.


our l'union de la paix confermée,
Entre troys roys seurement affermée
Nobles de non, puissans et vertueux,
Jeuz et esbas et tournoys sumptueux
Faire convient, d'une amitié fermée.
Guerre sera par ce point reformée,
Et son desir qui tant l'a difformée
Se trouvera du tout deffectueux,
Pour l'union.
Chrestienté, comme bien informée,
Resjouiz-toy, puisque Dieu t'a formée
Pour subjuguer le Turc impetueux,
Car d'ung hardy vouloir affectueux
Le defferas et toute son armée;
Pour l'union.

XXVIIII.


u temps qui court, flagorneux, bavereaulx
Adulateurs, raporteurs, macquereaulx
Vers les seigneurs sont les tresbien venuz,
Posé qu'ilz soient de toute bonté nudz
Et plus infectz que ladres et mezeaulz[1].
Jeunes coquars, marjollez[2], cuydereaulx[3],
Jangleurs, joncheurs[4], detracteurs, flatereaulx
Sont eslevez et bien entretenuz,
Au temps qui court.
Moqueurs, dresseurs, abuseurs, trompereaulx,
Diffamateurs, avenceurs, ventereaulx,
Ont vent à gré, tant les gros que menuz;
Mais ceulx qui sont vertueulx bien congnuz,
Moins estimez seront que vielz houzeaulx,
Au temps qui court.

XXX.


our certain, ainsi que je vy
L'autre jour estant en service,
Les serviteurs rempliz de vice
Ont le credit et l'audivy.

1. Lépreux.
2. Fats.
3. Impudens.
4. Menteurs.

S'ilz sont *de genere levi*
Office auront ou benefice
Pour certain.
Mais les bons, qui ont desservy
D'avoir le temps bon et propice,
Leur fait ira en escrevice,
Dont j'ay le cueur de dueil ravy
Pour certain.

XXXI.



edans briefz jours, gens avaricieux,
Ambicieux, superbes, vicieux,
Viendra ung tems, comme dit l'Es-
[cripture,
Lequel verront gens de bonne nature
Et non pas vous, par trop malicieux.
D'iceulx viendra un peuple vertueux
Lequel sera vers Dieu affectueux;
Et prendra fin maligne creature
Dedans briefz jours.
Bien tost après regnera, soubz les cieulx,
Temps à souhait et temps delicieux;
Justice adonc fera toute droicture;
Foy, Loy, Amour, dessoubz sa couverture,
Triumpheront d'un cueur audacieux
Dedans briefz jours.

XXXII.



uges, prevostz, marchans, bour-
[geois, commun,
Et vous aussi, nos seigneurs de
l'Eglise,
Amendez-vous, sinon je vous advise
D'avoir pardon n'y voy remède aucun.
Lassus ès cieulx il est bruyt que chascun
Offense Dieu, qui n'est pas bonne guise,
Juges, prevostz.
Perseverer en tout mal c'est esgrun[1];
Le monde faict de pecher marchandise,
Parquoy il faut qu'en briefz mots je reduise
Que des troys pars n'en demourra nesung,
Juges, prevostz.

XXXIII.



e Despourveu, qui ne s'oze nommer,
Actaint d'ennuy et d'ung regret amer,
Plus angoisseux que l'on ne sçauroit dire,
A-il raison et cause de s'en rire?
Je croy que non, ne joyeulx se clamer.

1. Fait pour aigrir Dieu. On comprenait sous le nom d'*esgrun* tous les légumes âcres. *Esgruner* voulait dire aussi détruire.

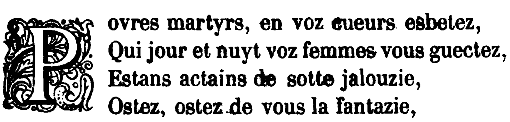
N'estoit espoir qui le vient reclamer,
Cent foys le jour l'on le verroit pasmer
Et endurer douleur, peine et martyre,
Le Despourveu.
Cecy luy vient pour loyaulment aymer
Une sans plus qui se doibt estimer,
Pour qui souvent son povre cueur souspire,
Ce nonobstant son amour il aspire
Et son honneur, qui n'est pas à blasmer,
Le Despourveu.

XXXIV.

A Dieu en est de m'envoyer du bien
Et me donner grace d'en bien user,
A nul qu'à luy ne me veulx amuser
Car aultrement je n'y gaignerois rien.
Ce peu que j'ay est sien et non pas mien;
Du bon du cueur le dis, sans m'excuser,
A Dieu en est.
S'il m'en donnoit habondamment, combien
Que je ne sçay s'il me veult reffuser,
Je n'en vouldrois nullement abuser
De mon povoir, n'en sercher le moyen,
A Dieu.

XXXV.

CONTRE JALOUX ET COQUUS.


ovres martyrs, en voz cueurs esbetez,
Qui jour et nuyt voz femmes vous guectez,
Estans actains de sotte jalouzie,
Ostez, ostez de vous la fantazie,
Et de ce faict jamais ne caquetez.
  Puis qu'il advient que yvers et estez,
Dru et souvent coquus avez estez,
Leur raye en est, pour ce point, moins moïzie,
        Povres martyrs.
  De ce hault mal peu en sont exceptez,
Par quoy en gré la fortune acceptez,
Car de courroux, de dueil et frenaizie,
Pourriez gaigner la belle pleurezie
Qui prend les gens droictement aux costez,
        Povres.

XXXVI.

CONTRE LES FLATEURS.


our bien jouer du *placebo*,
Pour flater et mentir aussi,
Pour rapporter cela, cecy,
Tousjours en grace *manebo*.

Qui biens veult avoir, *docebo*
Qu'il est besoing de faire ainsi
Pour bien jouer.
Et en usant de *tacebo*
Contre droit et raison *dixi*,
Que vertu *nunquàm dilexi*,
Mais mon cueur de mal *replebo*
Pour bien jouer.

XXXVII.

Trescher Seigneur, et treshonnoré maistre,
Il vous plaira vostre bon voulloir metre
A me donner et faire avoir la cure
Que, jà pieça, envers vous je procure
Pour à jamais vostre serviteur estre.
Infortuné je suis et povre prestre,
Privé des biens de ce monde terrestre
Se ne prenez de mon faict soing et cure,
Trescher Seigneur.
Ne mectez pas mon cas à la senestre,
Enterinez ma requeste à la dextre
Disant *volo*, qui le cueur purge et cure,
Et le *nolo*, dangereuse picquure,
Ne me ferez, s'il vous plaist, apparoistre,
Trescher Seigneur.

XXXVIII.


'est tresmal faict d'abuser de promesse
Ung serviteur ancien, chantant messe,
Auquel estoit promis ung benefice
Par le Seigneur où il est en service;
S'il se desdit, ce n'est pas gentillesse.
  De faire ainsi, esse ung tour de noblesse?
Je croy que non, veu que, toute jeunesse,
Il a servy son parent, et sans vice;
        C'est tresmal faict.
  Il esperoit, moyennant son adresse,
Avoir des biens, et de cryer largesse,
Comme ung herault en faisant son office;
Mais, pour tout bien, ung beau rien mal propice
Il a receu, dont il dira sans cesse
        C'est tresmal faict.

XXXVIIII.


oyant les barbes non rasées,
Dont plusieurs font leurs risées,
Bigarreures non abolyes
Nous engendrent melencolyes,
Car ce sont choses mal prisées.
  Les dames se sont advisées
D'estre en leurs habitz desguisées,
Coinctes, bragardes, et jolyes

Voyant les barbes.
Or, les nations divisées
Gectent dessus eulx leurs visées
De voir regner tant de folyes
Qui ne sont pas aux omelyes
Que Bède [1] a jadis devisées,
Voyant les barbes.

XXXX.


n promesse d'homme de bien,
Comme on dit, se doibt-on actendre.
Mais à ce que je puis entendre,
Au jourd'huy on n'y congnoist rien.
On me promect assez, combien
Que mensonge est fort à reprendre
En promesse.
Pour le plus seur quant on dict : tien,
Cela est facile à comprendre,
Car en donnant lors on peult prendre
Le bien d'aultruy comme le sien
En promesse.

1. Le vénérable Bède, VIIe siècle. Peut-être a-t-il parlé des barbes dans les quatre-vingts traités qu'il a composés outre son *Histoire ecclésiastique?* Quelques-uns de ces traités roulent sur la discipline du clergé et touchent aux mœurs du temps.

XXXXI.


ntre promectre et tenir,
Ainsi que je puis retenir
Plusieurs se treuvent forvoyez;
Dire et faire, comme voyez,
Sont mauvais à entretenir.
J'ay pour y aller et venir
Ung rien qui m'est grief souvenir
Dont mes espritz sont desvoyez
Entre promectre et tenir.
Foy ne m'a voulu soustenir,
Ne Verité se maintenir;
Mais ont mon espoir convoyez
A Infortune et envoyez,
Sans jamais à bien parvenir
Entre promectre et tenir.

XXXXII.


ng « tien » vault mieulx que dix foys tu l'aras;
Et qu'il soit vray, je m'en suis apperceu,
S'à « tu l'aras » t'atends, tu es deçeu,
Car rien de luy tu n'en apporteras.
Pour « tu l'aras » tu viendras et yras,
Puis tu diras que tresmal t'a receu
Ung tien.

Mais s'on dit pren, franchement jureras
Que ton cas est en vérité conceu;
De « tu l'aras » d'ung mien amy j'ay sceu
Que trompé est, et ainsi le seras
Ung tien.

XXXXIII.


vanthier, entre chien et lou,
Ay d'une nourrisse breneuse
Gaigné une bosse chancreuse
Qui venoit de je ne sçay où.
Or puis qu'il m'en fault faire jou[1],
Je dy fy de telle amoureuse
Avanthier.
A tous les diables soit le trou
De la villaine chacieuse!
De sa façon maulgracieuse
Tout incontinent j'en fuz sou
Avanthier.

1. Jeu?

XXXXIIII.


n ung matin, en m'esbatant
A une fille qui a vogue,
Seurvint une grant vielle dogue
De laquelle ne fuz content.
En m'espiant et me guectant
Elle se monstroit fière et rogue
En ung matin.
Je ne la congnois, mais d'autant
Qu'elle est mesgre, hydeuse et drogue,
Je croy que c'est la sinaguogue
Que les Juifz estiment tant,
En ung matin.

XXXXV.


rescher Seigneur, inventions actives,
Langues aussi de mal parler hastives,
De vostre amour m'ont du tout eslongné,
En vous servant, aucuns en ont hongné,
Dit des choses bien peu excusatives.
Voz parolles m'estoient confortatives,
Et voz aides de mon corps nuritives
Durant le temps qu'ay pour vous besongné
Trescher Seigneur.
Pour impetrer graces expectatives

Ducatz je n'ay, ne les preparatives
Pour les avoir, dont je suys vergongné,
De vostre bien souvent m'avez songné,
D'affections à chascun narratives,
Trescher seigneur.

XXXXVI.

Mon bon amy, meilleur moyen exquis
N'ay sceu trouver que vous avoir [requis
Pryer pour moy monsieur le lieu-
De me donner mesmement maintenant [tenant
Audience, de ce me suis enquis.
En ces beaux jours devotz, doulx et transquis,
Sollicitez pour ce bien qu'ay tant quis
Ledict seigneur toujours l'entretenant,
Mon bon amy.
Les grans trésors n'ay en ce monde acquis
Ainsi comme ont Ducs, Contes et Marquis,
Aultres assez leur estat soustenant;
Par quoy me fault estre chiche et tenant
Et non contrainct d'en lever les acquis,
Mon bon amy.

XXXXVII.


ossible n'est de le veoir en liesse
L'homme qui est par amère tristesse
Attainct au cueur d'un ennuy de-
[testable,
Veu que tout ce qui luy est delectable
Totallement le fuyt et le delesse.
Puis que soulcy d'estre pensif le presse
Et que courroux le detient et oppresse
Et n'a de quoy entretenir sa table,
Possible n'est.
Prelat ne voy, ny abbé, ny abbesse,
Au temps qui court, qui son estat n'abesse,
Et qui pis est, le riche charitable
Aux povres n'est, c'est chose veritable,
Que je conclus, aussi vray que la messe,
Possible n'est.

XXXXVIII.


n me voyant de petit meuble nu
Et sans argent autant gros que menu,
N'en cave vin, n'aussi en garnier blé,
Et que de froit j'ay cest yver tremblé,
Triste j'en suis et mesgre devenu.
Et supposé que l'on m'a soustenu

Et de bon cueur mon corps entretenu,
Riens on ne pert, se l'on m'avoit emblé
En me voyant.
Prouffit aucun ne m'est point advenu
Pour emprunter ; suis allé et venu,
Et de malheur, je n'ay riens assemblé.
Mon cas congneu, en pensant m'a semblé
Que gros malheur m'a fort circonvenu,
En me voyant.

XXXXVIIII.

Par ce temps cher mon corps est [consumé,
J'ay peu mengé, encores moins [humé,
Et si je suis d'estre en ce monde las,
La cause y est Fain me tient en ses lacz,
Souvent à Dieu l'ay dit et resumé.
Que l'on ait veu mon foyer enfumé
De gros tysons, seroit mal présumé :
Je ne faiz feu que de vielz eschallas,
Par ce temps cher.
Quant disner veulx, mon pot n'est escumé ;
Mauprest me sert, qui m'a acoustumé
De souhecter le relief des prelatz,
Faulte d'argent me faict cryer hellas
Piteusement, d'estomac enrumé
Par ce temps cher.

L.


u pied du mur je me voy sans eschelle,
Plus je ne sçay de quel boys faire fleches,
Faulte d'Argent m'en donne les empesches,
Triste j'en suis, jà ne fault que le celle
Durant ce temps mon corps d'ennuy chancelle,
Mes joues sont mesgres, palles et sèches,
Au pied du mur.
Si ayde n'ay du bon Dieu et de celle[1]
Devant lesquelz a deulx genoulx me fleches,
De ma vie je ne donne troys pesches,
Car de vertu j'ay moins qu'une estincelle,
Au pied du mur.

LI.


eu vault maison où gist povre conduicte,
Et que l'on voit la famille reduicte
A yvrongner, paillarder, friander,
Et du maistre bletz, vins, biens gourman- [der;
De le souffrir seroit chose mal duicte.
Le cas congneu, à eulx et à leur suicte
Et soubranciers[2] doit-on bailler la fuyte

1. Sans doute la sainte Vierge.
2. Ceux qui trouvent rang après eux.

Soubdainement, et leur dire ou mander
Peu vault maison.
O quel danger d'avoir maignée induicte
A tel vouloir, de l'ennemy seduicte!
Trop mieulx vauldroit les veoir caymander[1],
Et d'huys en huytz, çà et là demander;
Veu leur façon en ceronde au produicte,
Peu vault maison.

LII.

C'est grant ennuy à jeune femme ou fille
Aymer seigneur qui ne la veult aymer;
Veu sa façon n'est-il pas à blasmer?
Oui, pour autant que ne tient coup à quille[2].
Se pour flater el ne jaze ou babille,
Mais voulloir a loyal, doulx, non amour[3],
C'est grant ennuy.
Et se son bien ne prent, ne robe, ou pille,
Et ses regrectz vient vers lui entamer,
Pas[4] ne s'ensuyt qu'il la face pasmer
Et dueil souffrir plus grief qu'ung coup d'estrille,
C'est grant ennuy.

1. Quêter.
2. Le coup n'est pas enchaîné à la quille,
3. Pour récompenser ce doux voulloir.
4. Et s'il ne s'ensuit pas que, etc., ou bien, il n'est pas nécessaire que. Dans le premier sens, pasmer auroit une signification érotique; dans le second, il voudroit dire abattre de douleur.

LIII.



urant ce temps de moissons et van-
[danges
Pratique n'est en ma bourse es-
[prouvée;
Qu'il soit ainsi la raison est prouvée,
Par ce que point ne me vient bon vent d'anges.
Vin en vaisseaulx, en cave, ne vidanges
A vendre n'ay; Povreté m'a couvée
Durant ce temps.
Blé en garnier ne gerbes n'ay en granges,
Richesse en moy ne fut onc approuvée
Necessité, qui tant est reprouvée,
Me suyt de près, ce sont choses estranges
Durant ce temps.

LIIII.



ur tous humains je veulx bien qu'on
[le sache
Qu'en vostre cueur n'y a mauvaise
[tache,
Par quoy avez en tous lieux merité
D'estre estimé, d'autant que charité
D'avecques vous ne s'eslongne ne cache.
Le mien esprit à aultre fin ne tache

Que prier Dieu, d'un voulloir non pas lasche,
De vous donner toute prosperité
Sur tous humains.
De veoir voz dictz jamais je ne me fache
Plaisir y prens, et les savoure et mache;
Fondez les voy tous en auctorité;
Veu les vertus dont estes herité,
A vous louer je le veulx prendre en tache
Sur tous humains.

LV.

e froit m'assault aux dois, piedz, [corps et mains,
Et me poursuit jusques au bout [du nez;
Du ranc je suis de ceulx là qui sont nez
De pouvretez, desquelz il en est mainctz.
Gens mal vestuz, sans argent, soient Rom- [mains,
Ayment bien peu, s'ilz ne sont ostinez,
Le froit.
Aux vents de bize et galerne[1] inhumaine
Mes gaiges sont en yver assignez;
De faire donc gros banquetz et disnez
Craindre je doy, non pas riches humains,
Le froit.

1. On appelle ainsi le vent qui fait geler les vignes.

LVI.

Vraye amitié consiste en dit et faict,
En vostre cueur tant la voy im-
[primée,
Qu'elle est de vous si tresbien exti-
Que la tenez estre ung tresor parfaict. [mée,
Bien pratiqué avez d'elle l'effait,
En vostre cueur est moult bien exprimée
Vraye amitié.
Vous m'avez veu mesgre, pale et deffait
De malladye, envers moy animée,
Mais charité la vostre bien aymée
M'a secouru, vous aussi, et refait
Vraye amitié.

LVII.

Ung prieuré qui n'est conventuel,
Auquel y a assez bon revenu,
Se de par vous il m'estoit advenu,
Vous acquerriez ung loz perpetuel.
S'il m'advenoit par ung don mutuel,
Et en joyr, il seroit bien venu
Ung priouré.
De prier Dieu me fault estre actuel

Et vous aussi, faisant le continu,
A celle fin que mon corps soustenu
Soit d'ung tel bien qui est spirituel,
Ung priouré.

LVIII.

A MONSIEUR LE LIEUTENANT CIVIL.


uant Du Moulin, vous supplie estre ouy,
Toutes les foiz que vous tenez le siége,
Pour me donner audience, si ay-je,
Ainsi qu'il dit, ung non pour ung ouy.
De deux nons puis plus troys moys j'ay jouy,
Ma bouche en est aussi sèche que liége[1]
Quant Du Moulin.
Voyant cecy, autant suis resjouy
Comme ung regnard qui se voit prins au piége,
Ou ung maignan[1] de Dynan ou de Liége
Chauderonnier de dueil esvanouy
Quant Du Moulin.

1. Chaudronnier.

LVIIII.


'il advenoit qu'en toute diligence,
Consideré mon extreme indigence,
On me voulsist ayder et secourir,
Au bon Jesus, sans peché encourir,
Dire pourroy : o benoiste allegence.
A ceulx qui ont des princes la regence
Et avec eulx secrète intelligence
Par ce temps cher ne vouldrois recourir,
S'il advenoit.
En plainctz piteux j'exibe ma science
Quant j'ay fin froit [1], je prens en patience ;
A mon besoin nul n'oze requerir ;
Et se de moy l'on se veult enquerir,
Au Plat d'Argent je faiz ma residence,
S'il advenoit.

LX.


ce bon jour que libéralité
Doit avoir bruyt en généralité
Par les seigneurs, damoiselles et dames,
Il vous plaira, en priant pour voz ames,
De m'estrener sans prodigalité.

1. Très-froid; locution encore usitée dans le patois picard.

L'un plus, l'un moins, selon sa qualité,
Peult bien monstrer la cordialité
Qui est en luy, en charitable dragmes,
A ce bon jour.
De supplier pour mon utilité
Par ce rondeau, ce n'est qu'habilité;
Avoir n'en puis nulz blasmes ne diffames,
Le roy des roys, qui donne loz et fames,
Vous tienne en paix et en tranquillité,
A ce bon jour.

LXI.

O charité, o de vertu princesse,
Dont vient cecy que vous avez [prins cesse
De secourir les honteux despourveuz,
Telz comme moy, qui ne suis des pourveuz,
Mais plain d'ennuy de douleur et tristesse ?
De composer Epistre m'est simplesse
Rondeaulx, Chansons, pour autant qu'on delaisse
De me bien faire après qu'on les a veuz,
O charité!
Plus que jamais necessité m'opresse,
Car de payer où je doy l'on me presse,
Mes crediteurs je voy sur moy esmeuz;
Et, qui pis est, aujourd'huy sont desmeuz
Ceulx qui m'aidoient, et ne sçay pour quoy esse,
O charité!

LXII.


ng bon seigneur, qu'on supplie et
[invocque
Et auquel Dieu donne prosperité,
S'on a de luy reconfort; Charité
A ce l'induyt, l'esmeut et le provoque.
Son franc vouloyr ne desdit, ne revoque,
Car de vertu n'est point desherité
Ung bon seigneur.
Se pour coucher Epistre en equivoque,
Faire Rondeaulx, j'ay du bien merité
Que n'ay pas eu, neantmoins verité
De secourir les indigens convoque
Ung bon seigneur.

LXIII.


e desnué d'habitz de corps et teste
N'est pas en point pour se trouver
[en feste,
Ne se monstrer aux gens dignes
[d'honneur,
Mais au bon Dieu, qui donne le bon eur,
De luy ayder souvent fait sa requeste
De son ennuy personne ne s'enqueste,
Delaissé est comme une povre beste,
Privé, exempt d'ung liberal donneur

Le desnué.

Pour composer Epistres rien n'aqueste,
Moins en Rondeaux, où gist toute sa queste;
Recommandé n'est d'aulcun sermonneur,
Plus esbahy se voit qu'ung ramonneur
Qui peu de bien en ce monde conqueste,
Le desnué.

LXIIII.

La plume au vent je gecte à l'aven- [ture,
Et me voyant maleureux de nature
Partir me fault en ayant regrectz [cent
Non obstant ce qu'ay à Sainct Innocent,
Jà long temps a, esleu ma sepulture.

S'ung bon seigneur payoit ma nourriture,
Quelqu'autre aussi me donnoit ma vesture,
Hors de Paris ne me verriez absent,
La plume au vent.

Mais charité, qui est la couverture
Des nobles cueurs, fera mon ouverture
A gens d'honneur d'un courage decent,
Et amitié, qui mon affaire sent,
Ne souffrira mon cas mectre en rature,
La plume au vent.

LXV.

Au despourveu, qui n'a la seulle busche,
Faulte d'Argent a faict metre une embusche
Pour l'exempter de bois et cotterez,
Mais espoir a que vous l'escotterez
Par charité, qui jamais ne trébusche.
  Soubz ung froit vent comme ung coq il se huche,
De luy aider il vous appelle et huche,
Meu de pitié, ses plains escouterés
    Au despourveu.
  Les grans tresors prise autant qu'une cruche;
Se son estat bien au long on espluche
Moult est petit, ce point là notterés,
Et en tous lieux de luy racompterés
Que son vaillant ne vault point une huche
    Au despourveu.

LXVI.



A Rondeler et composer Epistre
Prosaiquer, coucher en ryme plate,
Ou Ballader, jà ne fault qu'on en flate,
N'y ay gaigné la valleur d'ung pulpitre.
  D'y acquerir office, croce ou mitre,
Au temps qui court ne fault jà que me haste,
    A Rondeler.

Cil qui n'entend des loix ung seul chapitre
Est eslevé aussi hault qu'ung Pilate
Et vestu de velours et d'escarlate,
Mais estimé je suis moins qu'ung belistre
A Rondeler.

LXVII.

L'Infortuné le plus des plus du monde
Auquel malheur sur tous humains habonde,
Privé, exempt de tous biens terriens,
Supposé qu'en ce monde n'a riens,
De vivre en joye et plaisir il se fonde.
Le près tondu besoing n'est qu'on le tonde,
Dire en luy doibt: « Rustre, couvres la blonde »
Quant bas de poil est sur tous les chrestiens
L'Infortuné.
D'entretenir la Dame blanche ou blonde
Et y lacher, ou y lever la bonde
Y est expert, ce point là je soustiens,
Et de jazer, caqueter, je le tiens
Mondain et gay; c'est, pour parolle ronde,
L'Infortuné.

LXVIII.


on bon Seigneur, soyez le bien venu
Autant et plus s'il m'estoit advenu
Quelque bon eur que souvent je souhaite;
Faulte d'Argent jour et nuyt me deshaite
Pareillement mon petit revenu.
Or emprunter du gros et du menu
Depuis troys ans de fait m'a convenu
Pour ung procès qui guières ne me haicte,
Mon bon Seigneur.
En y pensant ne sçay qu'est devenu
Le mien esprit, tant m'est mesadvenu
Que de cerveau j'ay moins qu'une chouette.
Ce nonobstant, au chant de l'alouette
De prier Dieu pour vous m'est souvenu,
Mon bon Seigneur.

LXVIIII.


elle suis, aussi est elle à moy,
Puis qu'à moy est, à elle aussi je suis;
Quant mon plaisir avec elle poursuis,
Le sien poursuit avec moy sans esmoy.
S'elle me voit, de bon cueur je la voy,
De moy jouyt quant d'elle je jouyz,
A elle suis.

S'à requoy vit, aussi viz-je à requoy [1],
A ses plaisirs les miens plaisirs je duictz,
Les siens aux miens y sont aussi reduictz,
Sans enquerir ne demander pourquoy
A elle suis.

LXX.

Petit tetin, mammelle ronde
Est bien seant à la mignonne
Qui a blanche et joyeuse trongne,
Et à la brunette et la blonde.
Mais doulx maintien, belle faconde,
Begnin recueil vault, qui qu'en grongne,
Petit tetin.
J'en sçay bien qui hantent le monde,
Et qui font tresbien leur besongne,
Qui ayment bien qu'on les hallongne,
Et n'ont pas, c'est où je me fonde,
Petit tetin.

1. A l'écart.

LXXI.


aulte d'Argent est douleur nompareille[1];
Faulte d'Argent est ung ennuy parfaict;
Faulte d'Argent est, par dit et par faict,
Qui bons rustres de tristesse traveille.
. . . .[2]
Et pour soulas nous l'envoye en effect
Faulte d'Argent.

Faulte d'Argent n'emplist point la bouteille;
Faulte d'Argent rend l'homme tout deffait,
Triste et pensif, non pas gras et reffaict,
Mais mesgre et sec, tremblant comme la fueille,
Faulte d'Argent.

LXXII.


our le plus seur, philosophale vie
Je veulx mener, et prendre les adresses,
En contemnant les mondaines richesses,
Si qu'avec Dieu soit mon ame ravye.
Dès à présent de bon cueur me convye

1. Ce vers se retrouve dans Rabelais, liv. II, chap. XVI, dans Gringore, *Jeu du Prince des Sotz*. Il paroît, du reste, qu'il étoit passé en proverbe; on le voit fréquemment dans les chansons du XVIe siècle.

2. Le vers précédent se trouve ici répété.

De delaisser tous soulas et lyesse,
Pour le plus seur.
Patiemment, affin que ne desvye,
Me fault souffrir douloureuses tristesses,
Et pour fouyr les amères destresses
Qu'ont les dampnés, de bien vivre ay envye
Pour le plus seur.

LXXIII.

S'il m'advenoit que pour rhetoriquer
En ryme et prose, et le communiquer
A gens qui sont de bien riche maison
Et avoir d'eux argent peu ou foison,
Le plus du temps n'y vouldrois appliquer.
De composer et ne rien pratiquer,
Et de mes yeulx veoir l'or, l'argent cliquer,
Sans en avoir, il n'y auroit raison
S'il m'advenoit.
De deviner, ne de pronostiquer,
Nygromancer, ni aussi magiquer
N'est pas mon faict, ains en toute saison
Faire Rondeaulx, Ballade, ou oraison;
Plaisir j'y prens, mais c'est, sans repliquer,
S'il m'advenoit.

LXXIIII.


lus sain qu'en l'eau n'est le poisson,
Frians morceaux, bonne boisson,
Voilà le point que je souhaicte,
Et jouyr d'une mignonnette,
Quant je luy liève son plisson.
Oyant du tabourin le son,
L'accoller en ung verd buisson,
Au temps d'Esté, qu'on se delecte
Plus sain qu'en l'eau.
Et qu'elle et moy nous ouysson
Près de nous chanter le pinçon,
Le roussignol et l'alouette;
Et d'escus la plaine bougette
Pour tousjours gaudir nous eusson,
Plus sain qu'en l'eau.

LXXV.


uant vous vouldrés je suis tout prest,
Dictes le mot, je vous supply;
En le disant, d'amour remply
Me verrez la lance en l'arrest.
Il vous plaira me dire où c'est
Que mon desir soit accomply,
Quant vous vouldrés.

Avoir ne sçay meilleur acquest
Que voir vostre corps assouply
Avec le mien en doux reply
Par ung vray amoureux conquest
Quant vous vouldrez.

LXXVI.

A mon advis la Dame, s'on y vise,
Qui a grant dueil s'elle voit qu'on y vise,
Joieusement avec aultre quelcune,
Soit belle ou laide, ou blanche ou clère brune,
Ceste façon tant soit peu je ne prise
Si en beaulté elle n'est fort exquise,
Ou que d'amour n'est priée ou requise,
Ce neantmoins sa manière repugne
A mon advis.
Et supposé que Dame bien aprise
D'aymer quelcun en a faict l'entreprise,
Et sans avoir de luy or ou pecune,
En ce cas là avoir envye aucune,
Elle ne doibt de peur d'estre reprise,
A mon advis.

LXXVII.

Le souffreteux et honteux indigent
Qui vous prier n'a esté negligent
Le secourir en sa nécessité,
N'a point congnu que soyez incité
De luy ayder d'ung voulloir diligent.
De desrober son or et son argent,
Que plusieurs ont en coffres par art gent,
Larron ne craint, n'en ville n'en cité,
Le souffreteux.
Se biens avoit comme prince ou regent,
Ne doubteroit cicaneux ne sergent
Et seroit hors de grant perplexité;
[1] D'ennuy qu'il a ne scet son entregent,
Le souffreteux.

LXXVIII.


Par le rapport d'un moyne trop hastif,
Et par son dict indiscret et hastif,
De vostre amour je me sens retardé,
Car d'ung ennuy alterant essardé [2]
En est mon cueur, et tout desolatif.
Le temps ne m'est ainsi recreatif,
Ne vous aussi ami consolatif,

1. A cause de l'ennuy.
2. Essarder, éponger.

Comme j'ay veu, qui [1] est mal regardé
Par le rapport.
De se venger du moyne accusatif
Qui saige n'est, mais fol supellatif,
Danger n'y a, ains doibt estre lardé;
Par quoy je croy que gaudi, brocardé,
Sera de brief, d'ung desir optatif,
Par le rapport.

LXXVIIII.

Au plus des plus desconfortés du monde
Pour le jourd'huy, auquel malheur habonde,[1]
Et par sur tous d'ennuy infortuné,
Force luy est, comme homme importuné,
Se garentir d'ung pourchas furibonde.
Aux demandeurs temps est qu'il leur responde;
Mais le bon Dieu, où son espoir se fonde,
Luy aydera, le cas bien impugné,
Au plus des plus.
Par doulx parler et par langue faconde,
Se le vouloir n'est du juge iraconde,
D'autant qu'il est dessoubz Saturne né,
Ouy sera et son faict demené
A son desir: voilà où je me fonde
Au plus des plus.

1. Ce qui.

LXXX.

Trescher Seigneur, monseigneur l'Au-
[mosnier,
Au suppliant, qui n'a pas ung denier,
Faire debvez octroyer sa requeste,
Car Charité, qui en a faict l'enqueste,
Vous doibt mouvoir de ne luy denyer.
Depuis dix ans nul ne sçaroit nyer
Qu'on luy ait veu force escus manyer,
Se de mentir par trop on ne s'appreste,
Trescher seigneur.
Espoir par fois le vient applanier,
Fortune aussi le cuide exovier[1],
Ces moyens là sont rompement de teste;
Par quoy l'on voit, en jour ouvrier et feste,
Son bien couler comme faict ung panyer,
Trescher seigeur.

LXXXI.

Par accident je suis prins de froidure,
Et maulgré moy il convient que
[j'endure,
Faulte d'Argent me contrainct de
Parquoy je voy que j'auray de l'affaire, [ce faire;

1. Nous pensons qu'il faut lire *exaucier*.

Se ce temps cy trop longuement m'y dure.
Necessité, plaine de grand laidure,
Dessus mon corps a gecté son ordure,
Pour me tollir la vie et me deffaire,
Par accident.
Maleureté me maudit et conjure,
Et pouvreté me diffame et injure,
Dueil et ennuy m'achèvent de parfaire;
De cuyder donc le riche contrefaire
Possible n'est, sans me monstrer parjure,
Par accident.

LXXXII.


es enfans de Tureluton [1]
Je suis, malheureux de nature,
Qui serche sa bonne adventure
Ainsi qu'un povre valeton.
J'ay pour mon appuy ung baton,
Et le ciel pour ma couverture,
Des enfans.
Simple je suis comme ung mouton
Qui prent en un pré sa pasture,
Et si n'ay pour toute vesture
Qu'un petit meschant hocqueton
Des enfans de Tureluton.

1. C'est le nom d'un jeu encore usité dans le Boulonnois. On disoit aussi, sans doute en souvenir des infamies dont étoient accusés les Vaudois et Turlupins, *enfant de Turlupin, malheureux de nature*.

LXXXIII.


ffetées, pipeuses, tricherresses
Ne soyez plus si grandes pecherresses,
Trop vous trompez le sexe masculin ;
Mais quelque jour, aussi doulx comme est [lin,
L'on vous aura, fines gaudisseresses.
Caquetières, baveuses, menterresses,
Estre deussiez songneuses fillerresses,
Sans abuser ne Martin ne Colin,
Affetées.
Le bruyt avez d'estre fourbisserresses,
Membres ravir comme rapinerresses
Pour les loger en vostre gibrelin.
Par cueur sçavez les ruses Pathelin
Mieulx que ne font ces recommanderesses
Affétées.

LXXXIIII.


on gré maugré contrainct suis me galler
D'autant que n'ay sur moy meuble qui vaille,
Et qui pis est, je n'ay denier ne maille.
Ce neantmoins, j'ay honte d'en parler.
S'on me venoit sur ce cas ravaller,
Pour mon honneur, si fault-il que j'en saille
Bon gré maugré.

J'ay beau courir, troter, venir, aller,
Songer, resver, ou dormir sur la paille,
Se secours n'ay ou d'estoc ou de taille,
De hault en bas me fauldra desvaller
Bon gré, maugré.

LXXXV.

Pour evader ceste grande chaleur
Qu'on voit regner, et aux corps [perilleuse
Besoing nous est faire chère joyeuse,
Boire souvent, et tousjours du meilleur.
Vin plaisant est s'il a belle couleur;
Mais la saveur est trop plus amoureuse
Pour evader.
Hanter ne fault gens qui portent malheur,
Ne femme aussi qui est maugracieuse,
Ains franche et gaye et fort solacieuse,
Et les seigneurs qui ont tresbien du leur
Pour évader.

LXXXVI.

Tout en va mal, pour avoir plus tost faict :
Le foible et fort, et le pouvre et le riche,
Le liberal, le prodigue et le chiche,
Trop griefvement ont envers Dieu forfait.
Puis que subject[1] est le gras et reffaict,
Le mesgre et sec, en maudicte avarice,
Tout en va mal.
En son estat chascun se contrefait,
Posé que mort plusieurs corps mect en friche;
Dont je conclus, pour finale rubriche,
D'autant que nul ne congnoist son meffait,
Tout en va mal.

LXXXVII.



Ainsi que dit Salomon le tressage,
Nul, quel qu'il soit, tant soit grand
[personnage,
Ne sera point aymé s'il n'ayme aussi.
Sans vraye amour, en dueil, peyne et soucy,
Plusieurs on voyt, avec perte et dommage.
Le hault cryer, en homme de viel aage,
Prouffite moins que de faire ung veage

1. Depuis que le gras et rebondi, le maigre et sec sont sujets à l'avarice, etc.

En ung pays qui est bien loing d'ici,
Ainsi que dit.
Le doulx parler, l'amyable langage
Vault beaucoup plus que d'avoir fier courage,
Dont on se voit de couroux tout transy.
D'estre despit, il n'y á qua ne si,
Jamais n'en vint ne bien ni avantage,
Ainsi que dit Salomon.

LXXXVIII.


esse, vieillart, lubricque inveteré;
De ce plaisir, du quel es[1] alteré
Ton ame et corps mechamment en [jeunesse,
Compte en rendras trop plus en ta vieillesse,
Et en seras de Dieu vituperé.
L'ystoire voy de Udo desperé,
Et comme il fut griefment improperé
Du jeu infect dont la fin est tristesse,
Cesse, vieillart.
En grans honneurs il avoit prosperé,
Ce neantmoins, le tout consideré,
Condempné fut en horrible destresse.
Or, pour affin d'eviter telle angoisse
Et que ce cas ne soit reiteré,
Cesse, vieillart.

1. As.

LXXXVIIII.

Loing de santé, bien prochain de [tristesse,
Actainct d'ennuy, exempté de liesse,
Infortuné, plain de mélancolye,
Et en qui est esperance abolye,
Tel je me voy et me trouve en vieillesse.
Se j'eusse sçeu ce que sçay, en jeunesse,
D'autant que dueil jour ne nuyt ne me laisse,
Chassé seroit le regrect qui me lye
Loing de santé.
Besoing je n'ay qu'on me tienne rudesse,
Griefve douleur mon corps souffre sans cesse;
De faire donc de moy bonne omelye
Possible n'est, ne plaisante et jolye,
Et qu'ainsi soit je le dis et confesse
Loing de santé.

LXXXX.

Pour avoir bruyt et louange en ce [monde,
Là où vertu en peu de gens redonde,
Au temps qui court mondains ambi-
Caulx, fins, subtilz, pervers, malicieux, [cieulx,
Sont estimez, c'est pour parolle ronde.

Les simples gens et humbles on confonde,
Par quoy command, velà où je me fonde,
Estre haultain, superbe, et vicieulx,
Pour avoir bruyt.
Mais au bon Dieu, où vraye amour habonde,
Sur noz meffaictz il fault qu'on lui responde ;
D'acquerir donc le royaulme des cieux
Et vivre mal, sont dictz falacieux,
Sortant d'un cueur et d'esprit furibonde
Pour avoir bruyt.

LXXXXI.


ous qui parlez de ces gens mariez,
Et qui sçavez que font C. O. Q. U.
En les lisant vous trouverez coqu,
S'en vostre esprit par trop ne variez;
Et s'il advient que vous en marriez,
A mon advis ce seroit mal vescu,
Vous qui parlez.
Affin que point n'en soyez hariez,
L'ennemy lors vous arez convincu,
Sans contre luy porter lance n'escu,
Quant l'on verra que vous vous en riez,
Vous qui parlez.

LXXXII.


tous et toutes ne desplaise
Se mon cueur est ravy et pris,
Ainsi qu'un amant bien apris,
De l'amour de madame Blaise.
Quant l'avoir je puis à mon aise,
Alors sont joyeux mes espritz
À tous et toutes.
Son beau parler chascun appaise,
Son doux maintien est de grant pris;
Veu l'honneur qu'en elle est compris,
Ma voulenté n'est point mauvaise
À tous et toutes.

LXXXIII.


rois hommes sont que hait Nostre-
[Seigneur,
Ainsi qu'on voit par la Saincte
[Escripture,
Et lesquelz trois iront en pourriture :
Salomon est de ce dict enseigneur.
Le viel lubricque est des trois le greigneur,
Qui trop corrompt son corps et desnature;
Trois hommes sont.
Povre orgueilleux, pensif et chagrigneur
Est le second, qui de vertu n'a cure;

Le paresseux jeune est tiers, qui procure
D'estre mechant et de bien desdaigneur;
Trois hommes sont.

LXXXXIIII.

En me voyant, tant de près que de loing,
D'avoir soulliers et chausses en besoing,
N'en bourse aussi ne denier ne la maille,
Ne [1] sur lesquelz marchans aller me faille,
Honte j'en ay et n'ay argent au poing.
Prendre à *credo*, les marchans font un groing
Mesgre et plus sec qu'ung viel boyteau [2] de foing,
S'argent content on ne leur donne ou baille,
En me voyant.
S'il m'advenoit que voulsisse avoir soing
De me laver et me mectre en ung boing [3],
L'eau deffauldroit. Donc, quelque part que j'aille,
Pour mon honneur, de peur qu'on ne me raille,
Cacher me fault, maulgré moy, en ung coing,
En me voyant.

1. Ni denier ni maille à l'aide desquels je puisse aller vers les marchands.
2. Botteau, petite botte.
3. Bain.

LXXXXV.

Totalement desnué de pecune, [cune,
D'or et argent, sans avoir bague au-
Tel je me voy povre et infortuné,
Et de malheur autant importuné
Qu'oncq homme fut soubz le ciel et la lune.
S'il m'advenoit qu'au besoing ung ou une
Me feist ung don, soit-il noir, elle brune,
Je ne serois lors de malheure né
Totalement.
Ung mal sur moy, je voy que la Commune
Tout mon vaillant el ne prisé une prune,
Par quoy me voy piteusement mené,
Mon cas congnu, et en brief demené,
A mon honneur sa manière repugne
Totalement.

LXXXXVI.


essez, cessez, gendarmes et pietons,
De pilloter et menger le bon homme
Qui de long temps Jacques Bon-
[Home se nomme,
Du quel bledz, vins, et vivres achetons.
D'autant que nous et luy vous souhectons
La corde au col, et que mort vous assomme,

Cessez, cessez.
Gaiges en or, en monnoye, et testons [1]
Du Roy avez eu assez bonne somme;
Puis que par vous l'on pert repos et somme,
Et que du ranc des meschans vous mectons,
Cessez, cessez [2].

LXXXXVII.

Lubricité deffait et corrompt l'homme,
Jeunes et vielx ell'assault et degaste,
De retourner en enfance les haste,
Sainct Gregoire nous enseigne bien comme.
Roys, Princes, Ducs, et ceulx que je ne nomme
Subjectz à ce, les rend molz comme paste
Lubricité.
Grans et petis, riches, povres, en somme,

1. Le teston changea de valeur et d'apparence sous les divers rois. Sous François Ier, il valoit dix sous et quelques deniers. C'étoit une pièce blanche, portant, d'un côté, les armes du roi ou de la ville qui l'avoit fait battre; de l'autre, le nom de la ville ou la tête du prince.

2. Chateaubriand, dans ses *Études historiques*, cite les trois premiers vers de cette pièce comme appartenant à une chanson du XIVe siècle. M. Michelet fait, après lui, la même citation, en se demandant, assez naïvement, si ces vers sont bien anciens. Il est évident que, sous cette forme, ils ne peuvent appartenir à la langue du XIVe siècle. Il est possible pourtant que Chateaubriand n'ait pas tort quant au fond de la chanson : nous avons vu déjà dans R. de Collerye plusieurs chansons anciennes mises en rondeaux.

Suivans ce train, Mort mordante les taste
Et faict leur cueur devenir foible et mate
En bien brief temps ; car ame et corps consomme
Lubricité.

LXXXXVIII.

Trop mieulx vauldroit en tout temps et saison
Vivre en soucy, que veoir en sa maison
Une putain mechante et desloialle,
Laquelle endort, d'une voulenté male,
Le sien seigneur soubz faincte trayson.
Son dict, son faict, n'est que toute poison ;
En elle n'a ne ryme ne raison,
Congneu qu'ell' est orde, puante et salle,
Trop mieulx vauldroit.
De jour en jour pille, prent à foison,
De luy souffrir ne donne l'achoison [1],
Veu que sur elle elle a la grosse galle ;
Le sens y fault, si on ne la regale
Comme ung larron que l'on tient en prison ;
Trop mieulx vauldroit.

1. De souffrir cela en elle, il n'y en a aucune raison, attendu, etc.

LXXXXVIIII.


eilleur moyen je ne sçaurois querir
Que vous prier de cueur, et requerir
Faire ma paix, assés aisée à faire,
Envers Monsieur, qui est de bon affaire,
Et de vous deulx vostre amour acquerir.
Soyés certain, sans du cas enquerir,
Ung plus grant bien je ne veulx conquérir
Que sa grace, pour mon plaisir parfaire
Meilleur moyen.
Or de me veoir d'ennuy et dueil perir,
Et de regretz mon cueur et corps ferir,
Seroit assés pour du tout me deffaire;
Se j'ay mespris, content suis satisfaire,
Et si ne veulx pourchas nul perquerir
Meilleur.

C.


'ung tel ennuy que je seuffre et [endure,
Femme, fleur, fruyt, ne plaisante [verdure,
Ne me sçauroient nullement resjouyr;
Faulte d'Argent me faict esvanouyr;
Jà long temps a que ce malheur me dure.
Bource sans croix n'est que toute froidure,

Mon corps en est, de dueil, plain de laidure,
Et faict mon cueur et mes yeux esblouyr,
D'ung tel ennuy.
Nul ne m'en croit, supposé que j'en jure;
Contraint je suis d'endurer s'on me injure;
Et qui pis est, on ne me veult ouyr.
Voyant cecy, j'ayme mieulx m'enfouyr
Que me monstrer, en povreté, parjure
D'ung tel ennuy.

CI.


rgent je n'ay, or massif ne monnoye,
Ne lard aussi, pour fricasser mon oye,
Dont je me sens pensif et esperdu!
Or ay-je bien mon joly temps perdu
Veu que ne voy qui ma complainte oye.
Impossible est que je ne me desvoye,
Car en maints lieux, tant en place qu'en voye,
Dis et maintiens, comm'ung homme entendu;
Argent je n'ay.
Se biens beaucoup en ce monde j'avoye
J'eusse payé à ceulx que je devoye
Et lesquelz m'ont longuement atendu;
Et nonobstant que mon cueur ay tendu
A prier Dieu affin qu'il me pourvoye,
Argent je n'ay.

CII.


omme m'avez commandé et requis,
J'ay composé[1], en ung dict veritable,
Le prest susdict estre trop prouffitable,
L'usure[2] aussi, de ce me suis enquis.
Loix et decrets, bien cherchez et bien quis,
Ung tel moyen concluent insuportable
Comme m'avez.
Et, qu'ainsi soit, tout heritage acquis
En fraulde et dol n'est à Dieu acceptable,
Et moins beaucoup que ses amys de table[3],
Qui au besoing ne sont trouvez exquis,
Comme m'avez.

CIII.


e jour en jour, tous les miens cre-
[diteurs
De se payer sont trop precipiteurs;
Pressé je suis, et n'ay denier ne
[maille:
Mais si quelqu'un ne m'en delivre et baille,
Possible n'est, n'à[4] leurs solliciteurs.
Resveillé suis d'ung grant tas de citeurs,

1. Prouvé par ma composition, mon travail.
2. Intérêt.
3. Sans doute, lorsqu'il est pris à un ami.
4. Il n'est pas possible que moi, non plus, j'en baille à ces *citeurs* qui viennent de la part de mes créanciers.

Et lesquelz sont, maulgré moy, susciteurs
Rendre mon corps beaucoup plus sec que paille
De jour en jour.
Ilz ne me sont en riens redebiteurs,
Ains de plaisir et joye impediteurs;
Excuse n'ay envers eulx qui riens vaille;
Mais si fault il qu'à mon honneur j'en saille
Et eschapper de telz compediteurs
De jour en jour.

CIIII.


omme on m'a dict, et que j'ay entendu,
Le muy[1] de vin cent solz avez vendu
A ung marchant, qui est assez bon pris;
Or donc, affin que ne soyez repris
L'escu promis me soit par vous rendu.
Trop long temps ay le payement actendu,
Ainsi qu'on sçait, de piéça pretendu
Pour mon labeur, où honneur est compris[2],
Comme on m'a dit.
Or avanthier, vostre bras estendu
Fut sur le mien, et mieulx qu'ung arc tendu,
Me promectant, et sans estre surpris,
Ledict escu, ainsi que bien appris,
Me delivrer, que m'avez despendu,
Comme on m'a dit.

1. 220 pintes.
2. Lequel labeur l'honneur vous oblige de payer.

CV.

A vous sans plus, ma totalle esperance,
Digne d'honneur, des dames l'ex-
[cellence,
A tout jamais mon cueur vous ay
Mon seul plaisir par vous soit ordonné [1], [donné;
Entier voulloir d'avoir vostre aliance.
Certain je suis que si j'ay jouyssance
Le mien esprit prendra resjouyssance,
En vous servant, et sans estre estonné,
A vous sans plus.
Me submectant en vostre obeissance,
Et m'octroyant vostre doulce accoinctance,
Ne seray lors pour aultre habandonné;
Car mon desir, qui n'est desordonné,
En loyaulté en a faict l'asseurance
A vous sans plus [2].

CVI.


n contemplant la tienne magnitude,
Comblé d'honneur, de grace et rec-
[titude,
J'ay crainte et peur de te attedier;

1. Mon seul plaisir, qui est l'entier vouloir d'avoir votre alliance.

2. Les premières lettres de ce rondeau forment un acrostiche : A Dame Clémence.

Ce neantmoins je me veulx dedier
A pratiquer ta grant mansuetude.
  Congnoistre et veoir vueil par similitude
La grande haulteur, longueur et latitude
De ton amour, sans te fastidier,
            En contemplant.
  Et pour autant que j'ay mis mon estude
A regarder, par grant sollicitude,
Qu'à ma fortune on peult remedier,
Qui ne me tient d'aujourd'huy ne d'hier,
Mais de long temps plaine d'amaritude,
            En contemplant.

CVII.

Le suppliant, qui demande secours,
Aide et confort, privé d'or et monnoye,
Prie et requiert que sa complainte on oye,
Car par procès sa bource est en decours.
  De frequenter et suivre les grans cours
Trop agé est, et plus pesant qu'une oye,
            Le suppliant.
  Faulte d'Argent, en ce temps et ce cours,
Luy a osté de ce monde la joye,
Et s'il[1] ne sçait le chemin ne la voye
Où aller doit, ne venir au recours
            Le suppliant.

1. Et si il, et encore ne sçait-il.

CVIII.

Ne me mettez non plus en oubliette
Que le bon Dieu y mist la Chananée ;
Perseverant, sa fille fut sanée,
Et de son pain recueillit la miette.
Près tondu suis comme la brebiette
Par ce grant froit, en ceste chère année,
Ne me mettez.
Or n'y argent n'ay en coffre ou layette;
Fortune m'a par sa faulse menée
Mys presqu'à sec, veu qu'ell' est obstinée
Que quant j'ay faim me fault faire diette,
Ne me mettez.

CVIIII.

Troys Epistres et trois Rondeaulx petis,
De moy qui suis du nombre des [chetifz,
Tu as receu, tresreverend pasteur,
Mais le bon Dieu ne m'a pas faict cest eur
Que prins y aye goust aucun, n'appetis.
Fortune m'a, par ses faictz deceptis,
Tourné le dos, et mes sens abetis,
Puis que tu n'as leu ne veu de l'acteur
Trois Epistres.
Se mes espritz ont esté trop brutis,

Ou peu sçavans, non expers, ne subtilz
De remonstrer l'affaire du facteur,
Il te plaira, comme sublevateur,
Bien regarder, *omnibus deductis*
Trois Epistres.

CX.


'il te plaisoit, Monsieur le secrétaire,
De cueur joyeux Monsieur solliciter
Veoir mes escriptz, lui dire et reciter
Qu'au grant besoin pas n'est temps
[de se taire,
Se quelque don pour moy tu peulx attraire,
Lors me verras de mort ressuciter,
S'il te plaisoit.
Et supposé que fortune contraire
Tant m'a esté qu'el m'a faict susciter
Plusieurs procès, adjourner et citer,
D'elle me veulx eslongner et distraire,
S'il te plaisoit.

CXI.

RONDEAU[1]

où le Nom et Surnom de l'acteur est au chef des lignes.

Raison me meult que toy, monsieur
[Fichet[2],
*O*ù que tu sois, Greffier de la Grurye,
*G*ré te sçavoir Roger de Collerye,
*E*n te rendant de salus un bichet[3].
*R*elever fault son amy quant il chet,
DE cueur entier en doulce accolerye
Raison me meult.
*COL*lauder doy, trop plus qu'un gros achept,
L'honneur qu'en toy je voy, sans flatterie ;
*E*n concluant, evitant menterie,
*RIE*ns en amour certaine ne dechet;
Raison me meult.

CXII.

D'ung franc vouloir mes couleurs vous
[envoye,
Que jà pieça promis je vous avoye,
En fermeté d'amours bien blasonnez ;

1. C'est celui que nous avons omis à la suite de l'*Épistre* dix-huitième.

2. Sous-entendu *tu saches*.

3. Mesure de deux boisseaux.

Par moy vous soyent presentez et donnez,
Quant au tiers point[1], bon espoir y pourvoye.
Presupposé qu'en riens ne me forvoye,
Mais se parler ou mieulx dire sçavoye,
Tost mes cinq sens y verrés adonnez
D'ung franc voulloir.
L'homme leal, tant en place qu'en voye,
Comme je croy, jamais ne se desvoye,
Ne les siens dictz ne sont desraisonnez;
Congneu qu'ilz sont à vous en raison nez,
Plus qu'estimer je vous doy et devoye
D'ung franc voulloir.

CXIII.

Trop aspremement necessité me maine
Par povreté, qui conduit mon demaine,
Où il n'y a, sans en mentir, que frire,
Qui est le point qui m'a gardé de rire
Avec les gens, de toute la sepmaine.
Par ce temps froit, or, argent m'ont en haine;
Roupye au nez, la toux, et courte alaine
M'ont assailly, par quoy mon corps empire
Trop asprement.
Sur moy je n'ay ne sang, ne nerf, ne vaine

1. Il y a là peut-être une allusion à une épigramme de Marot :

J'ay en amours trouvé cinq points exprès :
Premièrement, il y a du regard,
Puis le devis, et le baiser après.

Qui ne s'en sent; puis regret me ramaine
Ung tas d'ennuytz; j'en gemis et souspire.
Faulte d'Argent, le dernier et le pire,
Me faict aussi trembler fievre quartaine
Trop asprement.

CXIIII.


ressé je suis de mes debtes payer,
Car, tous les jours, au logis de mon hoste,
Par devers moy on fait courir ung poste [1]
Qui comme ung chien ne me cesse abbayer.
Ung tel pourchas faict mon cueur effrayer,
Allors qu'il est près de moy ou de coste,
Pressé je suys.
Or ny argent ne luy sçaurois frayer,
Parquoy j'ay peur que mon meuble on ne m'oste;
Trop plus leger que d'ung mouton la coste,
Si on voulloit par justice essayer,
Pressé je suis.

1. Commissaire.

CXV.


ieulx je ne puis que d'avoir vostre grace
Ne plus ne moins que vray amant qui trace
De jour, de nuyt, d'un franc cueur et bon
Faire service à une damoiselle [zelle,
Digne d'aymer, et la veoir face à face.
Craindre ne doibt que son honneur efface,
Car j'ay ung cueur tout exempt de falace
Et droit et ferme en aymant telle ou telle,
Mieulx je ne puis.
En me priant que son voulloir je face,
Si je lui faulx, je veulx qu'on me defface;
S'il m'advenoit ne trouver de coste elle,
Nul ne verra finesse, ne cautelle,
Ne mauvaisté, au bien que je pourchasse
Mieulx je ne puis.

CXVI.


rop m'esbays que ne vous estes mise,
En delaissant toute excuse et remise,
A m'envoyer quelque dictum joyeulx,
Qui le sçavez composer tant et mieulx,
Et sans y mectre aulcun gaige ne mise [1]

1. Sans qu'il soit besoin de vous y forcer, et maintenant vous vous y êtes obligée par promesse, pourtant je n'ai rien vu.

Comme on m'a dit, vous y estes soubmise,
Mais volonté en vous est bien obmise;
Voyant que riens ne vient devant mes yeulx,
Trop m'esbays.
Tenir doit on chose qui est promise,
Et, de bon cueur, veritable transmise,
A celluy seul qui l'actent jeune, ou vieux.
Lors le sien corps ne se treuve envieulx,
Fut il vestu, ou nu, ou en chemise;
Trop m'esbays.

CXVII.


e jour en jour j'ay long temps actendu
De vous, qui a esprit bien entendu,
Avoir Rondeau, Virelet, ou Ballade,
Mais s'ainsi est qu'avez esté malade,
Frustré je suis de ce qu'ay pretendu.
Se le sçavoir qu'avez n'est esperdu
Ne plus ne moins qu'argent mal despendu,
Est estimé devant bonne brigade
De jour en jour.
Comme ung procès en sac au clou pendu
N'est vostre cueur, ny aussi suspendu;
Car d'exiber vostre science sade
Joyeusement, quelquefois à l'estrade [1],
Il ne vous est nullement deffendu
De jour en jour.

1. A la légère.

CXVIII.

C'est mal parlé, homme non veritable,
Trop deceptif et trop insupportable,
De maintenir que m'avez satisfait.
Il n'est pas vray, jangleur, menteur [parfait;
En vos propos trop estes variable,
En jurement et bourde inenarrable
Payement de vous j'ay eu, mal proffitable;
Je vous le dy de cueur non contrefait,
C'est mal parlé.
Vostre façon de faire miserable
Demonstre assez de non estre capable
D'estre estimé, congneu le vostre effait.
De retenir mon labeur, c'est forfait,
Veu qu'en ce cas estes desraisonnable,
C'est mal parlé.

CXVIIII.

S'il advenoit que je tenasse
Ceste là que mon cueur menasse
Pour le faire à son appetit,
Peu à peu, petit à petit
Je pescheroys dedans sa nasse
S'el, voulloit que la ramonasse

A son plaisir, et demenasse,
Il fauldroit qu'el se desvestit,
S'il advenoit.
S'ainsi estoit que je penasse
Et les jeux d'amours soustenasse,
Et de moy el se dehaitit,
J'ayme mieulx que son con prestit
Allieurs, et plus n'y retournasse
S'il advenoit.

CXX.

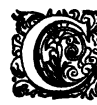

n desirant ouyr vostre deviz
Et assister près de vous viz à viz,
Et mesmement vous estant en la ville,
D'ung franc vouloir pur et nect, et non ville,
De vous louer il m'en est prins adviz.
Ainsi que sont vrais amoureux raviz,
Le premier jour que de mes yeulx vous viz,
Seurprins je fuz, aussi vray qu'Euvangille,
En desirant.
Les gens qui ont espritz joyeux et vifz
Mauvais recit de vous feroient enviz [1],
Congneu l'honneur que vostre cueur distile ;
Car du recueil, du quel sçavez le stille,
Maincts et mainctes sont de joye assouviz,
En desirant.

1. Envieux, ou à l'envi.

CXXI.


veuglez sont ceulx qui tiennent maison,
Et laquelle est à tout vice addonnée,
Non en vertu; hellas, desordonnée [1]
Plus que jamais, qui est grant desraison !
Puis qu'on congnoist de saison en saison,
Au dict de tous, qu'ell' est mal gouvernée,
Aveuglez sont.
Ha ! ha ! Venus, tu porte la prison
De folle amour, ô Deesse dampnée ;
Veu que par toy maincte ame est condempnée
Souffrir, sentir maulx, tourmens à foison,
Aveuglez sont.

CXXII.


onsideré vostre espoir angelique,
Le beau parler, digne comme relique,
A vous donné de Dieu le Tout-Puissant,
Vouloir est prins au vostre obeyssant
De reciter ceste grace celique.
En doux recueil, trop plus que magnifique,
Desir, en vous, gracieux, pacifique,

1. Cet adjectif s'applique à *maison;* le mot *est* se trouve sous-entendu.

Est pour certain, de grande amour yssant,
Consideré vostre.
Possible n'est coucher en rhétorique,
Reduyre en prose, ou sens allegorique,
Ymaginer vostre nom florissant
En hault stille, s'il n'estoit jouyssant
D'une science ardue et almifique,
Consideré.





S'ENSUYVENT

EPITHETONS ET DICTONS

I.

Que vault avoir dignitez et offices,
Faire bastir sumptueux edifices,
Tant amasser de metal qui art[1] gent,
Laïsser vertu pour ensuivre les vices,
Et puis mourir! Telz gens sont biens novices
S'ilz ne pensent que honneur vault mieux
[qu'argent.

II.


Povres d'esprit ont leur cueur eslevez
Lassus au Ciel, pour y estre enlevez,
Riches bien peu; paix y est, non pas
[guerre.
Mondains pecheurs, des lors qu'estes levez,
Considerez, ainsi comme devez,
Lequel vault mieulx, ou le ciel ou la terre.

1. Brûle.

III.

Epitheton des quatre Roys [1].


uant la « Pasque Dieu » deceda,
Le « Bon Jour Dieu » luy succeda;
Au « Bon Jour Dieu », deffunct et mort,
Succeda le « Dyable m'emport. »
Luy decedé, nous voyons comme
Nous duist la « Foy de Gentil Homme. »

IIII.

Epitheton.


mpossible est d'acquérir les sainctz cieulx,
Ne paix avoir, ne temps solacieux,
Se Charité avecques nous ne marche,
Car au jourd'uy riches ambicieulx
Aux indigens ce dictum vicieux
Gectent au bec : qui n'en a si en cherche.

1. Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier.

V.

EPITHETON DES FAULX TESMOINGS.


ous faulx tesmoings que vous voyez
[mitrez[1]
Par gens lectrez, qui ont bien veu
[les livres,
Pour noz meffaitz, qu'on a enregistrez,
Sommes monstrez et ainsi atiltrez,
Soubz le hazart de gaigner quatre livres.

VI.

EPITHETON.


i cest erreur de Leuther mal prouvé[2]
Contre la Foy, n'est du tout re-
[prouvé,
Plusieurs griefz maulx adviendront
[en maint lieu.
Car ce qu'il dit ne doit estre esprouvé,
D'autant qu'il est heretique approuvé
Par Droit Divin, en l'Esglise de Dieu.

1. On mettoit une mitre sur la tête des coquins qu'on exposoit.

2. Qui n'a pas prouvé contre.

VII.

EPITHETON.


'or et d'argent peult amasser
Aussi pesant comme une enclume,
Et en joye son temps passer,
Qui scet bien jouer de la plume.

VIII.

EPITHETON.


roire on ne doit en ces venteurs,
Fins mondains, dresseurs de coquil-
Subjectz à femmes et à filles, [les,
Et en promesse grans menteurs.

VIIII.

UNG AULTRE.


'an mil cinq cens et trente neuf
L'on verra ung monde tout neuf,
Et Leutheriens confondus,
Et Payens et les Turcs fondus.

X.

EPITHETON.


e jeune theologien, argument cornu;
De jeune medecin, cimitière bossu;
De jeune advocat, heritage perdu;
De jeune procureur, procès mal entendu;

De jeune conseiller, jugement morfondu ;
De jeune juge aussi, le droit mal deffendu ;
De jeune riche enfant, le bien tost despendu ;
De jeune marié, mesnage malotru ;
De viel ribault paillard, corps cassé et rompu ;
De viel luxurieulx, membre mol peu tendu ;
De femme trop hentée, large engin fort fendu ;
De femme sur le vin, le nez rouge et becu ;
De friende fumelle le devant fort batu ;
De femme bigotant, qui a le feu au cul ;
De follatre amoureux, orgueilleux, et testu,
Qui seul cuyde estre aymé et est souvent cocu ;
De l'homme sans coullions qui a menton barbu ;
D'orgueilleuse pucelle qui a le cul velu ;
De gallant sans oreilles, qui n'est pas près tondu[1] ;
De moyne sans son froc, qui est de verd vestu ;
De plat sur ung rechault, sans saulce, tost fondu ;
De pot cassé, au feu, le brouet respandu ;
De chambrière fière, qui le fait tost et dru
Avecques le varlet qui est nouveau venu.

1. Les voleurs avoient les oreilles coupées : Eustache Deschamps parle d'une bande de 500 soldats qui ne pouvoient montrer à eux tous 300 oreilles ; et Coquillart, en raillant dans son monologue du Gendarme l'invention des perruques, dit dans le même sens que R. de Collerye.

Et les aultres si les ont longs (les faux cheveux)
Pour ce qu'ilz n'ont nulles oreilles.

XI.

EPITHETON.


a grant vertu de patience
Vous convient avoir comme Job ;
Qui ne l'a, il n'a pas science.
Des biens vous n'arez pas, si en ce
Ne la pratiquez. Et beacob [1].
Abraham, Isaac, Jacob,
Patiens furent, et Thobye.
Les gens patiens Dieu n'oublye.
Charité et humilité,
Amour et bonne conscience,
Feront venir fertilité,
Et chasseront sterilité
S'ilz font avec vous residence.
Bledz, vins, arez en habondance,
Si à craindre Dieu voulez tendre.
Tout vient à point qui peult actendre,
Et se voz vignes sont gelées
N'en laissez pas pourtant à boire;
Gastées ne sont point ne greslées
En plusieurs pays, ne coulées,
Il est vray, et le devez croire.
Taverniers, ayez le memoire,
De ne brouller soyez contens;
Après pluye vient le beau temps.

1. Ne pourroit-on pas lire :
Ne la pratiquez, et beaucop.

XII.

DICTUM CUPIDO.


ar amour sont surprins les roys,
Sage n'est pas qui trop s'y boute;
Par amour sont faulcez les drois,
En folle amour nul ne voit goutte.

XIII.

VENUS.


e chetif de fol appetit [comme ;
Tiens soubz mes piedz, vous voyez
Craindre me doit grant et petit,
Femme deceut le premier homme.

XIIII.

CHASTETÉ.


ar ma vertu et sapience,
J'ay succumbé lasciveté;
Il n'est tresor tel que science;
Forte et puissante est chasteté.

XV.

LACHESIS, CLOTO, ATROPOS.


dolescence tient et tire,
Jeunesse prent à plaine main,
Viellesse d'elle se retire;
Tel est huy qui n'est pas demain.

XVI.

LE TEMPS.


e gouverne tout par compas,
Vivre soubz moy on est sommé;
Jeunes, vielz, passeront le pas,
Tout est soubz le Temps consommé.

XVII.

JUSTICE.


e juger chascun je suis prompte,
Autant l'ignorant que le fin.
Du temps passé fault rendre compte,
Il n'est riens qui ne preigne fin.

XVIII.

LA FIN.


ng chascun portera son faictz,
Comme l'Escripture l'ordonne,
Les bons seront pour leurs biensfaictz
Es Cieulx lassus; la Fin couronne.

XVIIII.

AUTRE DICTUM.

THOUMINE, *dame de la maison*.

Qui veult estre aymé de la dame
Et avoir ceans bon accès,
Se garde bien de faire excès
Et aussi ne mesdire de ame.

MARTIN.

Dame, qui aymez le deduyt
Autant que femme que je sache,
D'aucun mesdire je ne tache,
Ne je ne viens pour faire bruyt.

JACQUETTE.

Vous, messieurs, qui nous venez veoir
Et faire avec nous bonne chère,
La maison ne vous sera chère
En y faisant vostre devoir.

GAULTIER.

Pour faire devoir suis venu,
Et aussi pour jouer des fesses,
Et pour contenter les deesses
Ainsi que j'y seray tenu.

JULIOTE.

Seigneurs, qui n'estes pas subtilz,
Ne hantez jamais creature
Qui hait le deduit de nature
Et le service du cultis.

GUILLOT.

Je ne hante femme ne fille
Tant soit pleine de bon confort
Qui ne culette bien et fort,
Et bien dresser une coquille.

JEHANNE.

Vous, grans, gros, gras, gresles, menuz,
C'est bien faict de vous usiter
A nous venir revisiter
Pour y menger voz revenuz.

THIBAULT.

Je suis bien content de menger
Avecques vous mon revenu,
Pourveu que mon corps nu à nu
Soit sur le vostre sans danger.

XX.

EPITHETON.


l est certain que Huguet et Huguette
En ung celier furent tous deulx trouvez,
Qui est ung lieu où souvent on y guette
Aulcuns maris au deduyt esprouvez;
Les jeux d'amours y furent approuvez
Dudict Tuillant et de sa chambrière,
Qui ne sont point mensonges controuvez,
Veu et congneu leur façon et maniere.
Car la femme, treshonneste fumelle
Dudict Tuillant, se doubtant de ce cas,
Veu le deduyt dont ung ribault se mesle,
Sans le conseil des sages advocas,
Et supposé que le faict sonne cas,
Ce neantmoins sa femme, en mots conclus,
Luy perdonna, en y retournant plus.

XXI.

EPITHETON.

Qui veult sçavoir de barbe non rasée
Quel honneur faict à celuy qui la porte?
D'autant qu'elle est au menton mal aisée,
Et que Dames en ont fait leur risée
Et la beaulte du visaige transporte,
Conclure on peult, à tous je m'en rapporte,
En ung brief mot, voire sans flaterye,
Que le porteur, la portant en emporte
Petit honneur, et grande moquerye.

XXII.

EPITHETON.

Sanson, le fort, par femme fut deceu,
Et Salomon s'en est bien apperceu,
Virgile aussi, poète magnifique.
Plusieurs depuis, ainsi comme il est sceu,
Povre guerdon en ont eu et receu,
Non regardans leur finesse et pratique,
L'ung verollé, l'autre sec et ethique,
L'ung tout perclus, l'autre povre et meschant,
L'ung marmyteux, l'aultre melencolique;
Grant danger est s'endormir en leur chant.





S'ENSUYVENT LES CRYZ

I.

CONTRE LES CLERCS DE CHASTELLET

LA BAZOCHE.

Dormez-vous? Quoi! est-il vray? Je
[m'en plains.
Sus, mes suppostz, gectez regrectz
[et plains
Ou aultrement je n'en seray contente.
Est-il saison par chemins et par plains
De songer creux? Non, non, je me complains
Tout à part moy de vostre longue attente
Bazochiens, qu'on ne se mescontente,
Car il est dict, sans faire grant hahay,
Que vous jourrez ce joly moys de may [1].
Laissez courir gensdarmes et leurs trains

1. Une des deux fêtes principales du royaume de la Bazoche étoit la plantation du May, qui se faisoit chaque année le dernier samedi du mois de mai, devant le grand perron du Palais.

Postes, herauIx, s'il vient qu'ilz soient contrains
De desmarcher, ainsi que le vent vente.
Que voz esbas ne soient jamais estains!
De lascheté ne fustes onc attains,
Il est tout vray, j'en ay lectre patente.
Continuez, vous arés vostre rente:
Grans et petis s'actendent de cueur gay
Que vous jourrés ce joly moys de may
Suppostz gentilz, aymez, doubtez et crains,
Empoignés moy ces tripiers à beaulx crins,
Dès aujourd'huy contre eulx je me presente.
Ce sont poissars, pipereaulx, mal mondains,
Punectz, infectz et puans comme dains;
Qui ne me croit qu'on les experimente
Du cardinal [1] jà ne fault que j'en mente
S'il n'est papa, papelart, papegay,
Si jourrez vous ce joly mois de may.
Prince, je dis, comme Dame et Regente,
Et pour oster tout ennuy et esmay,
Veu et congneu vostre manière gente,
Que vous jourrés ce joly moys de may.

1. C'est sans doute une allusion au cardinal Lemoine, personnage traditionnel dans les États de la Bazoche.

II.

AULTRE CRY

POUR LES CLERCS DU CHASTELLET CONTRE LES BAZOCHIENS.

BALLADE.



on pied, bon œil, sus, à coup qu'on [s'esveille,
Francs chastellains, soubdain tost à [l'estrade [1] !
Le temps est gay, il est besoing qu'on veille,
Ung bon esprit vault peu s'il ne traveille;
Ung sombressault vault mieulx qu'une gambade;
N'est-il pas temps de donner quelque aubade,
A telz et telz? Or après ce Lendit [2],
Jourrez vos jeux dehet, à la friscade [3],
Car le prevost le veult, ainsi qu'on dit.

Gentilz suppostz, aujourd'huy je conseille,
Pour eviter d'avoir la bouche fade,
Qu'en ung preau, au dessoubz d'une treille,
A ces flacons vous tirerés l'oreille,

1. Sur les chemins.
2. Somme d'argent que les écoliers payoient au recteur de l'Université, et qui servoit à couvrir les frais que faisoit ledit recteur, en se rendant en grande pompe à la foire de Saint-Denis. Par la suite, cette foire fut aussi appelée Landit.
3. D'une façon frisque, gaillarde.

Accompaignez d'une mignonne sade.
S'il est besoin, donnez luy l'epoustade ;
D'ung tel assault on n'est jamais desdit.
Né craignez rien, faictes vostre voustade,
Car le prevost le veult, ainsi qu'on dit.

Bazochiens ne prise une groseille,
Certain je suis que leur bourse est mallade ;
De ces retroux[1] et leur bille[2] pareille,
L'on m'a compté la chose nompareille
Que l'on dira devant bonne brigade ;
Ilz sont au net, et ont eu la cassade.
Vous en ferez au moins une ballade,
Car le prevost le veult, ainsi qu'on dit.

Prince, je dis en gectant une euillade
Sur ces retroux qui de vous ont mesdit,
Qu'on leur fera ung brouet et sallade,
Car le prevost le veult, ainsi qu'on dit.

1. Je n'ai pu trouver le sens précis de ce mot, probablement emprunté à l'argot des clercs ; je croirois volontiers qu'il tire son origine de *retrò*, en arrière, adverbe qui entre dans la composition de beaucoup de mots juridiques. Retroux signifieroit alors lâches.

2. Bille, argent. *Faire billes pareilles*, se prend aussi dans un sens adverbial pour ALLER DE PAIR, sortir d'une affaire sans avantage marqué d'un côté ou de l'autre.

III.

AULTRE CRY

POUR L'ABBÉ DE L'ÉGLISE D'AUSSERRE ET SES SUPPOSTZ.

BALLADE.

Sortez, saillez, venez de toutes pars,
Sottes et Sotz, plus promps que lyepars,
Et escoutez nostre Cry magnifique;
Lessez chasteaux, murailles et rempars,
Et voz jardins, et voz cloz, et voz parcs,
Gros usuriers qui avez l'or qui clique;
Faictes fermer, marchans, vostre boutique;
Grans et petiz, destoupez[1] voz oreilles,
Car par l'Abbé[2], sans quelconque traffique,
Et ses suppostz orrez demain merveilles[3].
N'y faillez pas, messieurs de la justice,
Et vous aussi, gouverneurs de police,
Admenez y voz femmes sadinettes.
En voz maisons lessez y la nourrice,
Qui aux enfans petis leur est propice

1. Débouchez. *Restouper*, boucher, et *destouper* sont encore usités dans le patois picard.

2. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il s'agit ici de l'abbé des Fous.

3. Le commencement de ce cry est évidemment inspiré par le cry qui précède la *Sottie* de Gringore, jouée en 1511 aux halles de Paris.

Pour les nourrir de ses deux mammellettes.
Jeunes tendrons, gaillardes godinettes,
Vous y viendrez, sans flacons et bouteilles,
Car par l'Abbé, sans porter ses lunettes,
Et ses suppostz, orrez demain merveilles.
  Marchans, bourgeoys, vous gens de tous mestiers,
Bouchers, barbiers, cordanniers, savetiers,
Trompeurs, fluteurs, joueux de chalumeaux,
Trouvez vous y aussi, menestriers,
Hapelopins, macquereaux, couratiers,
Et apportez de voz bons vins nouveaulx ;
Badins, touyns, aussi moudains que veaulx,
Vous, vignerons, laissés vignes et treilles,
Car par l'Abbé, sans troubler voz cerveaux,
Et ses suppostz, orrez demain merveilles.
  Faict et donné, en ung beau jardinet,
Tout au plus près d'un joly cabinet
Où bons buveurs ont planté maint rosier[1]:
Scellé en queue, et signé du signet,
Comme il appert, de Desbridegozier.

1. Nous avons dejà vu cette expression dans l'Epistre à Monseigneur Bacchus



S'ENSUYVENT LES EPITAPHES

I.

L'an mil cinq cens XXVIII, *ung nommé Christofle, jeune compaignon, fut condamné à estre pendu et estranglé, par l'arrest de la Court, en une potence, en la place Maubert, lequel fut exécuté comme il est escript par le Rondeau qui s'ensuyt.*

ort fuz, puis vif, en moins de demye heure
Et par arrest jugé estre pendu
Et estranglé, puis après dependu
Pour m'attacher au gibet sans demeure.
Coulleur j'avoys semblable à une meure,
La corde au col, en charette estendu ;
Mort fus.
Et neantmoins fauldra qu'encore meure,
Supposé que, comme bien entendu,
M'estois à Dieu et sa mère rendu ;
Les requerant de cueur qu'on me sequeure
Mort fus.

II.

EPITAPHE DE FEU JACQUES DE BEAULNE[1],

en son vivant seigneur de Semblançay-lèz-Tours.


tresoriers, amasseurs de deniers,
Vous et voz clercs, se n'estes gros asniers,
Bien retenir debvez ce quolibet,
Que pareil bruyt avez que les musniers,
Car, par larcin, en ces jours derniers,
Vostre Guydon fut pendu au gibet.

III.

EPITAPHE.

des cincq honnorables personnes tuez et occis en la forest de Bière, mil cinq cens XXX IIII, le unziesme jour de mars, et, par especial, faisant mention de feu maistre Jehan Hobelin, en son vivant licentié-ès-loix, advocat au bailliage d'Aucerre.


viateurs, qui cy devant passez,
Memoire ayez souvent des trespassez,
Et mesmement, vous, parens et amys,
Leurs heritiers, quant en terre sont mys,

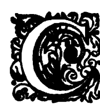
1. Surintendant des finances, pendu à Montfaucon, comme concussionnaire, 1527.

Qui de leurs biens, lorsqu'ilz sont decedez,
Vous jouissez, et d'iceulx sucedez;
En contemplant, par un piteulx remort,
De cinq humains la douloureuse mort,
Occiz, tuez, l'an passé puis naguyère,
Cruellement en la forez de Bière [1],
Que l'on disoit mil cinq cens XXX IIII,
Dont n'est besoing du contraire en debatre,
Par gens mauldictz, meurdriers, meschans souldars
En ung Jeudi, le XI jour de Mars.
Ces cinq humains, vertueulx, renommez,
Desditz meurdriers furent là consommez;
Entre lesquelz Maistre Jehan Hobelin
Y souffrit mort, par leur voulloir malin,
Du quel le corps gist icy, soubz la lame.
Le doulx Jesus ait pitié de son ame.
Amen.

IIII.

L'EPITAPHE

de feu noble dame Anthoinette du Chesnay,
en son vivant femme de messire Jacques de Gyverlay,
chevallier, seigneur de Champoles.


y devant gist noble Dame Anthoinette;
Sage et prudente, en vertu pure et necte,
Et du Chesnay en son seurnom nommée,
Plaine de grace et bonne renommée,

1. Bièvre, près Fontainebleau ?

Aux indigens et povres charitable
Fut et estoit, et en dictz veritable.
En son vivant, pour se bien alyer,
Espouse estoit du noble chevallier
Encor vivant Jacques de Gyverlay,
D'honneur garny tant ou plus qu'homme lay,
Et bon renon, de Champoles Seigneur,
Et en vertu le parfaict enseigneur.
Or pour narrer la bonté de la Dame,
Qui toujours a vescu sans quelque blasme,
Esprit ne sçait pour assez le descrire
N'en ce tableau suffisamment l'escripre;
Tant en avoit que vivant dirigier
Ne le sçaroit bonnement. n'eriger,
Ne luy donner souffisante louange
Se sens n'avoit et entendement d'ange.
Le bruyt a eu d'estre grant aumosnière
Et de Thobye en avoit la manière;
Laquelle, ayant entière affection
Aux povres gens, et la devotion
De leur bailler et exiber l'aumosne,
En leur donnant, ainsi que Dame bonne,
De peste [1] lors, qui l'an passé courut,
Frappée en fut, et de faict en mourut.
Par quoy, povres, ne devez estre las
Prier Jesus pour elle, et dire : helas,
Perdu avons nostre mère nourrice,

1. Ce fut vers 1531 que cette peste fit les plus grands ravages dans l'Auxerrois.

Qui nous estoit en son vivant propice.
Et vous aussi, tant jeunes que anciens,
De Batilly devoctz paroissiens,
Et auquel lieu le corps est inhumé
De ladicte, comme j'ay resumé,
Pareillement, vous, messieurs de l'Eglise,
Ne devez point, comme chose requise
La oublier, mais de voz yeux plourer,
Et le bon Dieu pour son ame implorer
De luy donner entier repos durable
Avecques luy ès saincts cieulx pardurable.
Ledict Seigneur, son espoux, d'un bon zelle
De cueur devot et consentement d'elle,
Fondé ilz ont des Dimenches la messe
La première, et de dire sans cesse,
Au peravant d'icelle commencer,
Au Temps Paschal, « Regina ; » le lesser
Au jour futur que on dit La Trinité,
Feste qui est de grant solempnité,
Où « Regina » chanter delaisseront
Et le « Salve, Regina » chanteront.
Item aussi, messes des Trespassez
Pour leurs amys et parens jà passez ;
Ung « Libera » avec « De profundis »
Pour eulx aussi ont fondé estre dictz
Les vendredis, par chascune sepmaine.
Rente assignée en leur terre et demaine
Ont seurement, pour la fondation
Entretenir en grant devotion.

Laquelle Dame, ainsi qu'on se remembre,
Le II jour du moys de Septembre
L'an mil cinq cens XXXI deceda,
Et le sien corps à la terre ceda;
Supplions Dieu que de la noble Dame
Avecques lui en Paradis soit l'ame.
Amen.

V.

L'EPITAPHE

de feu noble homme maistre Estienne Fichet, en son vivant greffier de la Grurye de Dijon.

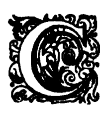
Cy devant gist Maistre Estienne Fichet,
Qui le sien cueur, et son esprit fichet
A acquerir de tout chascun la grace;
Or, d'Atropos a passé le guichet;
Et de son dard, duquel tout homme chet
Et par lequel il prent fin et trespasse,
Au bon deffunct n'a consentu l'espace
De s'exempter du rigoreux passage.
Sans y penser l'homme humain n'est pas saige.
En son vivant, Greffier de la Grurye
De Dijon fut, exempt de broullerye,
Ains droit et ferme, en tous lieux approuvé.
Subgect n'estoit à nulle tromperye,
Moult reprouvoit menteurs et menterye,
En ditz estoit veritable trouvé;

De gens d'honneur bon preud'homme trouvé
Il a esté, comme on dit en son temps.
Grans et petis estoient de luy contens.
Regrectez-le, vous tous rhetoriciens,
En pleurs et plaincts, jeunes et anciens :
Expert estoit à composer Epistres.
Faictes de luy, en tresbons essiens [1],
Epitaphes, et vous monstrez sciens
En luy donnant de bon renon les tiltres.
Escrivez-les et en faictes registres.
Priez pour luy, qui cy gist soubz la lame,
Le doulx Jesus, qu'avec luy soit son ame.
Amen.

VI.

EPITAPHE

de feu honnorable homme et saige
Michel Armant, bourgeois d'Ausserre, et
notaire royal.


Cy dessoubz gist le bon et bien nommé
Michel Armant, jadis tresrenommé,
Plain de vertus, bon preud'homme et loyal,
Sçavant Expert, et Notaire Royal ;
Aymé de tous, humain et charitable,
Doulx et begnin, droit, ferme et veritable,

1. A bon escient.

Né de Varzy [1]; et en progeniture
Yssu de gens de louable nature;
Qui trespassa, garny de foy et loy,
Le propre jour de monsieur Sainct Eloy,
L'an mil cinq cent XXVIII, à Ausserre.
Le doulx Jesus a luy son ame serre
Amen.

VII.

L'EPITAPHE

de Bachus, chanoyne tortryer [2] en l'esglise d'Auxerre.


y gist Bachus, le vaillant champyon,
Qui en son temps, ainsi qu'ung franc pyon,
A mainct godet et mainct verre esgouté;
De bien boire ne fut oncq desgouté;
En son vivant bon chanoyne tortrier
D'Ausserre fut, en ville et champs trotier.
Preud'homme estoit et de grant renommée
Et en maincts lieux sa vie estoit nommée.
Le bruyt avoit de se lever matin
Soubz le vouloir de boire ung bon tatin.
Aux et oignons mieulx aymoit que le sucre;
Peu frequentoit des deffuncts le sepulcre;

1. Petite ville du diocèse d'Auxerre, située à douze ou treize lieues de cette ville.
2. Qui a une demi-prébende.

A Dieu faisoit, en tout temps et saison,
Songneusement briefve et courte oraison.
Trouvé n'estoit en rochers ne cavernes,
Devotement visitoit les tavernes.
Il allegoit plusieurs auctoritez
Qui contenoient bourdes et veritez,
Au flux, au cent, au glic, au tricquetac,
Il s'esbatoit, souvent estoit à flac.
Jeux et esbas desiroit à ouyr,
Noises, debatz tousjours vouloit fuyr.
Si quelque chose à quelcun promectoit,
De le bailler bien peu s'entremectoit.
Subgect estoit à sa complexion,
Et en faisoit floible confession.
Or et argent voluntiers empruntoit,
De le rendre ennuyé se sentoit;
A ses debteurs disoit des paraboles
Et les payoit doulcement en parolles.
Aucunesfois, au sexe feminin
Se demonstroit gratieux et begnyn;
De leur prester or, argent, ou pecune,
Jamais n'en eust devotion aucune;
Et supposé qu'il aymoit le combatre,
Pour les dames ne se feist jamais batre.
Parfoiz hentoit, et sans estre devin,
Vielles vertes, et buvoit du bon vin;
Fourny estoit de seurpliz et chemises
Par icelles, et dessus son corps mises,
Et lesquelles ne luy coustoient denyer.